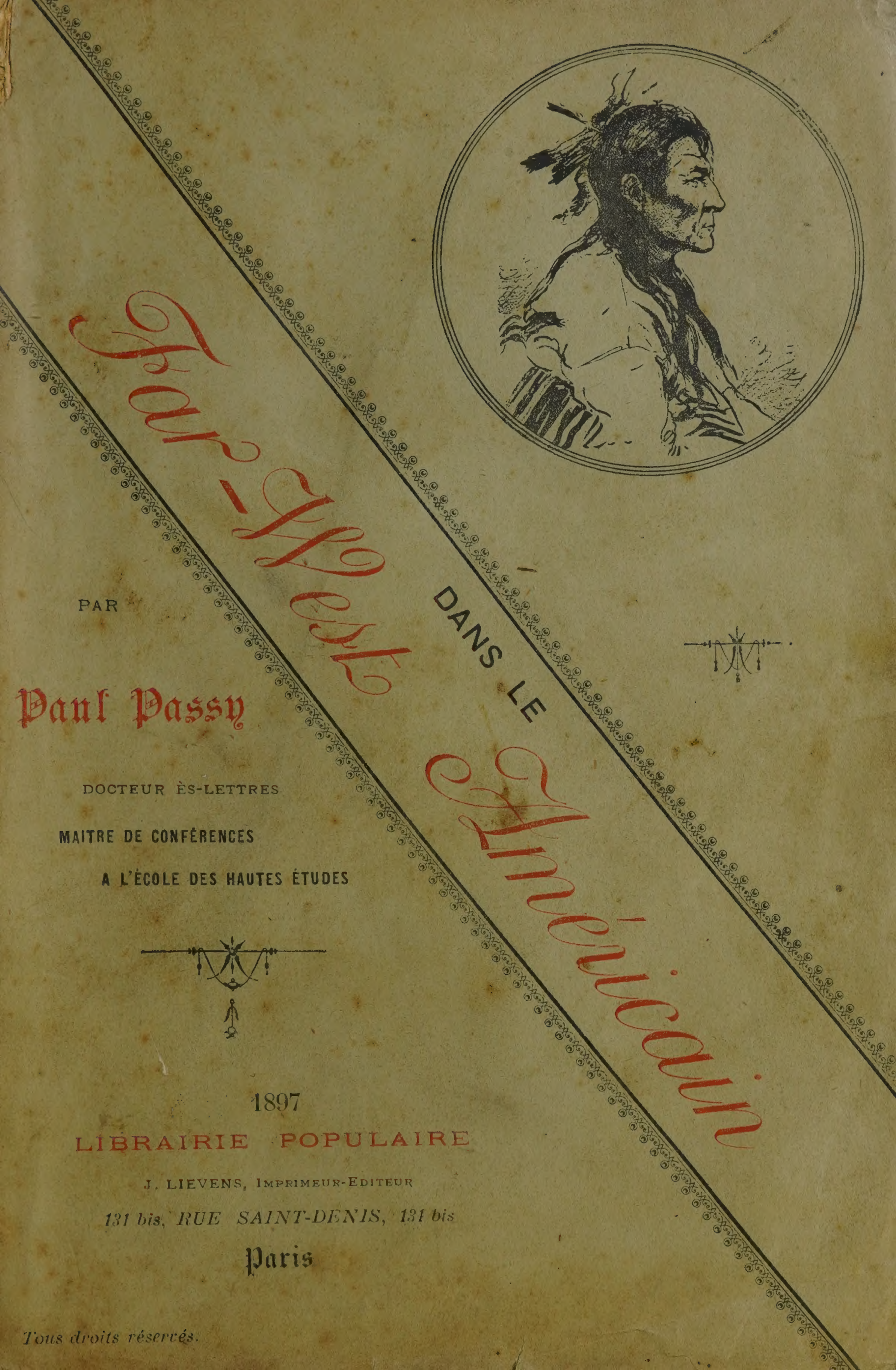
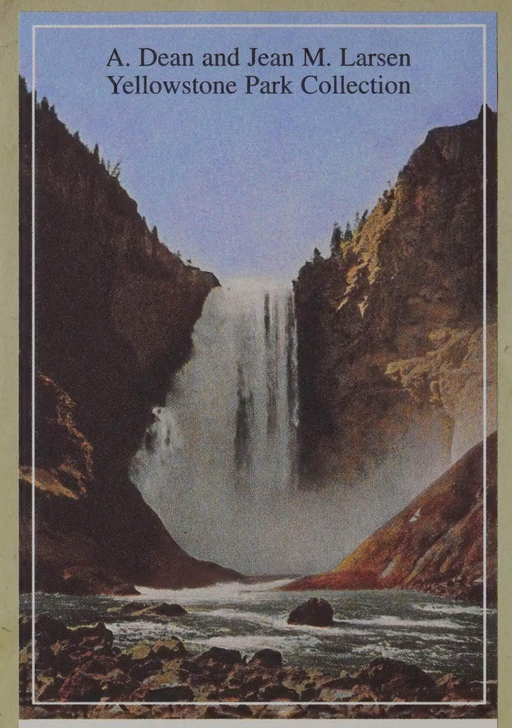

DANS LE
Far-West Américain
PAR
Paul Passy
DOCTEUR ÈS-LETTRES
MAITRE DE CONFÉRENCES
A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
1897
LIBRAIRIE POPULAIRE
J. LIEVENS, IMPRIMEUR-EDITEUR
131 bis, RUE SAINT-DENIS, 131 bis
Paris
Tous droits réservés.


A. Dean and Jean M. Larsen
Yellowstone Park Collection

DANS LE

Far-West Américain

DANS LE



PAR

PAUL PASSY

DOCTEUR ÈS-LETTRES

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



1897

—

Librairie Populaire

131 BIS, RUE SAINT-DENIS

PARIS

Avant-Propos

Le récit qu'on va lire d'un voyage fait aux États-Unis en 1883, a été publié déjà, peu après mon retour en France, dans le journal l'*Ami de la Jeunesse et des Familles*. Sauf quelques changements insignifiants, je reproduis tout simplement ce que j'avais écrit alors. Il y aurait sans doute beaucoup à y changer ; d'abord, bien des choses ne sont plus ce qu'elles étaient en 1883 ; puis mon appréciation ne serait pas non

plus de tout point la même. Mais tel qu'il est, ce récit, qui a du moins le mérite d'être absolument véridique, pourra peut-être intéresser quelques jeunes lecteurs. Je le leur offre donc, en souhaitant qu'il leur fasse passer quelques moments agréables.

Paul Passy.

Bourg-la-Reine, septembre 1896.

DANS LE

Far-West Américain

CHAPITRE I

De Paris à New-York



ON me demande de raconter à de jeunes lecteurs mes voyages dans des pays lointains et peu connus. Sans doute je trouverai un écho sympathique, trop sympathique peut-être, dans le cœur de plus d'un d'entre eux, en leur par-

lant de la réalisation de certains rêves d'enfance qu'ils connaissent aussi bien que moi. Hélas ! ces rêves, si doux pour nous, sont souvent cruels pour nos mères, qui plus tard verseront des larmes en attendant nos lettres. Mais je ne veux pas commencer par vous faire de la morale, et par vous prêcher ce que je n'ai pas pratiqué ; j'entre donc immédiatement en matière, pour vous raconter quelques incidents de ma visite aux États-Unis d'Amérique, en 1883.

C'est sur l'invitation d'un Américain, M. Rufus Hatch, que j'ai entrepris cette expédition. M. Hatch était alors président de la *Compagnie du Parc national* (nous aurons bientôt à revenir là-dessus). Voulant faire connaître les mer-

veilles de ce fameux parc aux touristes d'Europe et d'Amérique, il organisait une sorte de réclame grandiose, à l'américaine. Soixante personnes de divers pays étaient invitées à l'accompagner dans une excursion qu'il comptait faire au parc pendant les mois d'août et de septembre 1883. Tous les frais généraux, à partir de New-York, devaient être à sa charge. En route, on visiterait le Niagara, Chicago, les champs du Dakota ; enfin, pour ceux des voyageurs qui voudraient quitter l'expédition à un moment donné, les compagnies de chemins de fer donnaient des « passes », c'est-à-dire des billets gratuits, dans toutes les directions, jusqu'en Californie.

Grâce à M. Haynie, correspondant

parisien de plusieurs journaux de l'Amérique du Nord, et à M. Ribot, alors député du Pas-de-Calais, j'ai eu l'honneur d'être au nombre des invités. Invité à parcourir les montagnes Rocheuses ! Tout lecteur de Cooper, de Mayne-Reid, l'Irving et de Catlin, comprendra ce que j'éprouvais en apprenant cette nouvelle. Ma décision ne fut pas longue à prendre, comme vous pensez, et je me préparai à partir.

En même temps, M. le ministre de l'instruction publique voulut bien me confier une mission. Il me chargea de visiter, autant que possible, les écoles principales des États-Unis. Je ne vous entretiendrai pas de cette partie de mon voyage, qui vous intéresserait sans doute moins ; d'ailleurs, mes ob-

servations ont été consignées dans mon rapport sur l'*Instruction primaire aux Etats-Unis*, publié au commencement de l'année 1885.

Je partis donc en juillet, non pas du Havre, mais de Liverpool en Angleterre, par l'*Adriatic*, beau bateau appartenant à la compagnie du *White-Star*, qui donnait aux invités de M. Rufus Hatch le passage à moitié prix. Nous avions, pour nous mettre en route, une mer calme et un ciel radieux, circonstance heureuse, car, si l'on s'embarque par un beau temps, on a bien des chances d'éviter le mal de mer pendant tout le trajet. Nous eûmes donc tout le loisir, pendant la première journée, d'observer les côtes accidentées du pays de Galles.

Le lendemain matin nous abordions à Queenstown, petit port du sud de l'Irlande, où nous devions rester jusqu'au soir. Après avoir écrit une dernière lettre d'Europe à mes parents, je profitai du temps qui était mis à notre disposition pour faire une course à pied et observer le pays et les habitants. Tout y rappelle étonnamment le sud de la Bretagne. Le paysage, les champs entourés de haies, le costume des habitants, leur type de physionomie et leur accent celtique : tout aurait pu me faire croire que j'étais dans les environs de Pornic. Je causai longtemps avec quelques paysans ; sachant que j'étais Français, ils parlaient avec une franchise qu'augmentaient encore les copieuses libations par lesquelles ils se

rafraîchissaient de temps en temps. Je fus vraiment effrayé de la haine farouche qu'ils montraient contre l'Angleterre : c'étaient tous des « ligueurs » et ils paraissaient décidés à lutter jusqu'à la dernière extrémité pour secouer le joug anglais ; tous les moyens leur semblaient bons, sans excepter le poignard et le poison. Avec quelle ardeur ils me demandaient si la France ne songeait pas à faire la guerre à l'Angleterre ! Avec quel désappointement ils entendaient mes réponses négatives ! Pourtant l'Angleterre fait énormément pour améliorer le sort des Irlandais ; mais ce n'est pas en quelques années qu'on détruit les effets d'une iniquité plusieurs fois séculaire.

Le soir, nous disions à l'Europe un dernier adieu.

Il faut maintenant que je vous présente quelques-uns de mes compagnons de voyage.

Voici d'abord le commandant du bateau, le capitaine Jennings, vrai *loup de mer* dans la meilleure acception du mot, aimé de son équipage et des passagers ; ceux qui ont voyagé avec lui recommenceraient volontiers. Puis, voici mes compagnons de chambre : mon compatriote, le baron A. Salvador, correspondant du *Figaro*, et deux jeunes Anglais, MM. Kimber et Cowie — quatre dans une cabine, cabine pour six, il est vrai. Puis M. et Mme Neate, couple anglais très aimable, avec

Miss R. Gray ; le docteur Vermont, journaliste de Vienne, très savant, mais insupportable ; M. Berger, de Berlin, que sa santé devait empêcher de beaucoup jouir du voyage ; Mme et Mlle Puleston, femme et fille d'un député anglais, qui devaient « représenter la Chambre des communes » au Parc national ; et Lord Hedly, seigneur irlandais qui représentait l'aristocratie. Parmi les passagers ne faisant pas partie de l'expédition, je ne nommerai que le général N. Church, que sa verve intarissable et ses plaisanteries sans nombre nous firent surnommer « docteur ès farces ». Sur l'avant du bateau se trouvaient un très grand nombre d'émigrants irlandais, transportés à très

bon marché, qui allaient chercher fortune en Amérique.

Beaucoup de personnes se figurent qu'une traversée en bateau doit être mortellement ennuyeuse et monotone. Il n'en est rien. Dans notre temps d'activité fiévreuse, c'est déjà un grand plaisir que de pouvoir flâner un peu sans remords, quand il n'y a guère moyen de faire autrement. Et nous nous en donnions, de flâner ! Les plus graves d'entre nous n'avaient pas honte de passer des heures, sous la direction de M. Church, à hasarder des calembours ou à deviner des rébus. Un de ces exercices surtout avait pour nous un grand attrait : c'était de dessiner, les yeux fermés, un petit cochon, et de tâcher de lui planter un œil au

milieu de la tête. Essayez, vous verrez que ce n'est pas facile du tout. On jouait aussi à plusieurs jeux, entre autres les *quoits*, jeu d'adresse anglais, qui ne manque pas d'intérêt. Nous pouvions aussi profiter d'une belle bibliothèque, qui était à notre disposition, ainsi qu'un bon piano, ce qui nous donna quelquefois l'occasion de faire de la musique. On essaya même de danser ; mais il faut avouer que le mouvement du bateau n'était pas propre à favoriser cet exercice. Les émigrants, eux, s'arrangeaient pour danser quand même, et le soir, c'était pour nous une grande distraction que de les regarder et d'écouter leurs chants.

Après le dîner, nous faisions souvent une promenade sur le pont, au clair de

lune. Et comme on fait vite connaissance en voyage, et que sur un paquebot il ne règne aucune espèce de gêne, on passait le temps très agréablement.

En outre, la mer offre un spectacle monotone parfois, mais d'un attrait toujours irrésistible. D'ailleurs, des troupes de marsouins, parfois une baleine ou un requin, venaient nous distraire ; ou bien c'était un navire qui se croisait avec le nôtre, ou encore, le soir, la phosphorescence des vagues.

Comme la traversée dure dix jours environ, on passe nécessairement un dimanche sur mer. Ce jour-là, sur les bateaux anglais, tout travail non indispensable est suspendu. Il y a en outre un service religieux dans le salon, célébré par les officiers, ou par un pasteur,

s'il s'en trouve un à bord. Ce service m'a toujours paru particulièrement solennel, surtout le chant du cantique *Pour ceux qui sont en danger sur la mer* (air du nº 108 des *Cantiques populaires*). Quand on est soi-même ballotté sur les vagues, on sent mieux combien on est entre les mains de Dieu, et ce cantique produit une puissante impression.

Bien que les passagers de l'avant puissent assister au service, il en est assez peu qui en profitent. J'eus l'idée d'organiser pour eux une petite réunion populaire, dans le genre de celles qui se tiennent dans les faubourgs de Paris. Kimber et Miss Gray s'offrirent à m'y aider, et le capitaine se montra enchanté de notre idée. Malheureusement, vers

midi, le vent se mit à fraîchir, le bateau commença à danser ; mes compagnons furent pris d'un malaise particulier, qui présentait tous les symptômes précurseurs du mal de mer : il me fallut me rendre tout seul sur l'avant (au fond, avouons-le, je me sentais un peu mal à l'aise aussi), et je trouvai, pour les mêmes raisons, un auditoire bien diminué. Nous eûmes néanmoins une bonne petite réunion. Je ne me souviens pas de ce qui s'y est dit, et je sais encore moins ce qui en est resté ; mais, quand nous n'aurions fait que donner à ces pauvres gens une marque de sympathie chrétienne, notre temps n'aurait pas été perdu.

Le vent se calma vers le soir, et le lendemain le temps fut superbe ; mais

le mardi il y eut presque une petite tempête — *half a gale*, disaient les matelots. Cette fois tout le monde était aguerri, il n'y eut presque pas de malades ; nous pûmes admirer tout à notre aise le magnifique spectacle de la mer en colère. Le soir surtout ce fut quelque chose de superbe : la mer était phosphorescente, de sorte que chaque vague d'écume blanche lançait des milliers d'éclairs ; le vent sifflait dans les cordages, faisant avec le bruit des vagues un concert auprès duquel la plus belle musique humaine n'est rien ; le bateau dansait sous les pieds, et on sentait la brise vivifiante et salée vous pénétrer par tous les pores. Malgré le froid, je restai longtemps sur le pont, plongé dans une véritable extase d'admiration.

Nous approchions des bancs de Terre-Neuve. Là, comme cela arrive presque toujours, nous fûmes pris par les brouillards. Ça, ce n'est pas drôle. Le bateau ralentit sa course, de peur d'en heurter d'autres, ce qui serait facile. Pour prévenir ceux qui pourraient être sur la route, on fait résonner toutes les deux minutes le sifflet d'alarme, au son pénétrant et tout à fait lugubre. Avec cela, ce brouillard, épais à « couper au couteau », vous pénètre d'une humidité très désagréable. Disons à la décharge de ce même brouillard qu'il nous procura l'un des plus beaux couchers de soleil qu'on puisse imaginer, un soir qu'il se retira tout à coup comme un rideau qu'on ouvre et s'enfuit en une masse noire vers le nord-ouest.

Nous aurions bien voulu rencontrer, — sans le heurter, bien entendu — un *iceberg*, c'est-à-dire une montagne de glace flottante ; il en arrive souvent sur les côtes de Terre-Neuve, et même plus au sud. Mais notre trop prudent capitaine avait su les éviter, à notre grand regret.

Notre traversée touchait à son terme. Le vendredi matin, comme je terminais une lettre à ma famille, nous entendîmes retentir le cri de : *Land over there* (1) ! En effet, dans le lointain on apercevait une côte aride et sablonneuse ; c'était la pointe de *Sandy Hook*. Bientôt parut le bateau pilote chargé de nous conduire dans la baie ; laissant

(1) Terre là-bas !

sur notre gauche la belle île boisée de *Staaten*, sur la droite l'île *Longue*, nous avançâmes rapidement vers New-York. A trois heures de l'après-midi nous débarquions sur la côte américaine.



CHAPITRE II

Niagara — Les Iroquois

La grande cité de New-York est certainement très intéressante à bien des points de vue et notre séjour y a été fort agréable, grâce à la réception princière que nous fit M. Hatch dans le splendide hôtel de *Fifth Avenue*, et aux ravissantes excursions en bateau à vapeur qu'il nous fit faire dans la baie

de New-York et sur la rivière Hudson. Pourtant, je doute que l'énumération des curiosités d'une grande ville soit de nature à charmer beaucoup mes jeunes lecteurs : même le fameux pont suspendu de Brooklyn, qui passe pour une des merveilles du monde, et qui les frapperait d'admiration s'ils le voyaient, les laisserait froids dans une description. Vous me permettrez donc de ne pas vous en parler et de glisser aussi sur notre départ, en grande caravane, pour Buffalo, la patrie du président des États-Unis, M. Cleveland. Mais vous m'en voudriez certainement si je ne vous parlais pas de la célèbre chute du Niagara, auprès de laquelle nous sommes allés passer trois jours en quittant Buffalo. Nous remettrons pourtant cela

à la prochaine fois, si vous voulez bien. Aujourd'hui, j'aime mieux vous entretenir d'une visite que j'ai faite, pendant notre séjour à Niagara, à une petite tribu indienne qui habite à quelque distance des chutes.

Comme la plupart des Européens, je m'étais imaginé jusqu'alors que les Indiens Peaux-Rouges étaient une race qui s'éteint rapidement, et que depuis longtemps il n'en restait plus à l'est du Mississipi. Déjà pourtant j'avais appris sur leur compte certains détails qui avaient quelque peu ébranlé mes convictions. Un jour, dans une rue de New-York, j'avais rencontré un brave homme très cuivré, en costume d'ouvrier, qui se promenait tranquillement, et quelqu'un à côté de moi avait sim-

plement dit : « C'est un Indien pur sang. » Puis on m'avait assuré que sur l'île Longue, à quelques milles de Brooklyn et par conséquent de New-York, vivaient un certain nombre de familles appartenant à la fameuse tribu des *Mohikans* plus ou moins mélangées de sang nègre, il est vrai. Et maintenant, l'on me disait qu'à sept milles (11 kilomètres) des chutes du Niagara, dans l'état de New-York, il y avait un territoire habité exclusivement par des Indiens. Il fallait voir cela. Je me fis renseigner sur la route à suivre, et le dimanche 12 août, au matin, je partais à travers les bois pour me rendre à la *Réserve*, comme on appelle ce territoire.

Les Indiens que j'allais visiter étaient des *Tuskaroras*, l'une de ces tribus ou

nations qui formaient autrefois la fameuse confédération dite des *Iroquois*.

Ces Iroquois sont célèbres dans l'histoire de la colonisation américaine. Braves, ambitieux, rusés, intelligents, plus avancés que la plupart des autres Indiens, ils s'étaient fait haïr de toutes les tribus voisines avant l'arrivée des Européens ; les *Hurons* même avaient été presque exterminés par eux.

Rien n'égalait leur courage pendant le combat, si ce n'est leur cruauté après la victoire ; les prisonniers qui tombaient entre leurs mains étaient égorgés au milieu des plus atroces tortures, et ils se faisaient d'horribles trophées de la chevelure et de la peau du crâne (*scalp*) de leurs ennemis morts.

Lorsque les Français commencèrent à coloniser le Canada, ils furent d'abord bien reçus par les Iroquois ; mais, ayant eu le malheur de prendre parti pour les *Algonkins* dans une querelle survenue entre les deux peuples, il s'ensuivit une guerre à mort dans laquelle la colonie naissante faillit être détruite ; les Indiens ne succombèrent qu'après la résistance la plus héroïque et la plus désespérée. Plus tard, les Iroquois eurent encore des guerres acharnées à soutenir contre les Américains ; les vallées de la Pensylvanie et de l'État de New-York furent souvent le théâtre d'actes de courage et de dévouement et de scènes barbares, dont le mélange a fourni un thème inépuisable aux poètes et aux romanciers.

Comme tous ces souvenirs étaient présents à ma mémoire, on comprend que le cœur me battait en approchant de la *réserve* des Tuskaroras. Pourtant on m'avait prévenu qu'ils ne ressemblaient plus guère à leurs farouches ancêtres, mais étaient devenus de paisibles cultivateurs, vivant en bonne intelligence avec leurs voisins, dont ils ne différaient pas beaucoup, si ce n'est par la couleur de leur peau et quelques coutumes particulières.

En effet, lorsque je parvins à la *réserve*, c'est-à-dire au territoire mis à part pour les Indiens, je vis tout d'abord des champs, des vergers et des cabanes tout à fait semblables à ceux que je venais de traverser. Près d'une maison d'apparence un peu plus riche que les

autres, je vis un vieillard à la peau très basanée ; pourtant j'en avais rencontré d'aussi bruns sur ma route. Je m'approchai et lui demandai où demeurait *John Mount Pleasant*, le chef des Tuskaroras. Il ne parut pas comprendre ma question tout d'abord ; mais tout à coup, parlant anglais avec difficulté et avec un accent très marqué, il s'écria : « John Mount Pleasant ! Mais c'est moi ! » Il paraissait à moitié tombé dans l'enfance ; malgré cela il m'introduisit dans sa demeure, où je fus présenté à sa femme et à quelques amis qui étaient en visite chez lui. Ceux-ci étaient bien de vrais Indiens : leur teint tout à fait cuivré (non pas rouge, pourtant), leurs pommettes saillantes, leurs cheveux noirs, leurs yeux, noirs

aussi et superbes, leurs dents blanches et fortes les auraient fait reconnaître partout. Mme Mount Pleasant n'était pas de la même tribu que son mari : elle appartenait à la nation iroquoise des *Senekas*, qui se distinguent par leur haute taille. Plusieurs des invités faisaient partie aussi de cette dernière tribu, entre autres une fort jolie personne, Mlle Hattie Lay, qui avait vécu quelque temps à New-York et parlait très bien l'anglais.

Chose curieuse, les langues de ces deux tribus, si longtemps alliées, quoiqu'elles dérivent de la même source, sont si différentes qu'il leur faut un interprète pour se comprendre, à moins qu'ils n'emploient l'anglais, que la plupart entendent aujourd'hui.

La maison de M. Mount Pleasant était aménagée à l'européenne, ou à peu près. Entre autres choses, on y remarquait un harmonium et un piano. Tous les Indiens sont passionnés pour la musique et ont des voix superbes ; Mlle Lay, surtout, jouait et chantait d'une manière très agréable.

Après m'être entretenu quelque temps avec mes hôtes, je pris congé d'eux pour me rendre chez le neveu du chef, Frank Mount Pleasant, qui est pasteur baptiste et instituteur de la tribu. Je fus accueilli de la manière la plus gracieuse par ce ministre à la peau cuivrée, dont j'eus le plus grand plaisir à faire la connaissance. C'était un jeune homme de vingt-sept ans, qui avait fait des études complètes. Il vivait

avec sa famille composée de sa femme, de son petit garçon, de sa vieille mère et de sa sœur, institutrice comme lui ; ils avaient chez eux un vieux domestique allemand, qui leur paraissait fort attaché. Au moment de mon arrivée, M. Frank était sur le point de partir pour le temple où il devait faire le culte. Je m'y rendis avec lui et j'assistai à sa prédication. Il prêchait en tuskarora, langue très rude et, paraît-il, très difficile à apprendre : comme vous pensez, je ne pus en comprendre un mot ; mais c'était en anglais qu'il lisait la Bible et qu'on chantait les cantiques, le tuskarora n'étant pas encore une langue écrite comme les autres dialectes iroquois. L'assemblée était fort recueillie ; elle se composait d'une cen-

taine de personnes, parmi lesquelles quelques blancs, qui étaient venus passer la journée chez des amis indiens.

Après le culte, on prit un quart d'heure de repos, puis vint l'école du dimanche, dirigée par un cousin du pasteur, et comprenant une quinzaine de groupes tant d'enfants que d'adultes. Je dois dire que cette école aurait bien pu se comparer aux meilleures que je connaisse : je ne crois pas en avoir vu une seule en France où il y eût à la fois autant d'ordre et autant d'entrain. J'en étais même un peu honteux, mais je me suis gardé de le dire.

Frank me pria de dire quelques mots à ses Indiens, ce que je fis bien volontiers. Ils m'écoutèrent avec beaucoup d'attention, et quand je m'assis, tous se

levèrent. Croyant qu'ils se levaient pour la prière, j'en fis autant ; mais pour le coup ils éclatèrent de rire : c'était leur manière de me remercier, de sorte que, sans le savoir, je m'étais remercié moi-même !

L'école terminée, mon nouvel ami me conduisit chez lui, où il m'invita à dîner (on dîne le plus souvent vers deux heures, en Amérique). En attendant le repas, que sa mère préparait, il me tendit un volume en me demandant si je ne voudrais pas en lire un chapitre avec lui. Je l'ouvris : c'était un exemplaire de l'*Anabase* de Xénophon, en grec ! Lire du grec avec un Iroquois, vous avouerez que c'était original.

Mon interlocuteur me donna toutes sortes de renseignements sur la petite

nation parmi laquelle il 'exerçait son ministère. — La *réserve* sur laquelle vivent les Tuskaroras leur est laissée en toute propriété, et ils y forment une sorte de petite nation indépendante. Ils y sont au nombre de 450 environ, plus une trentaine de Senekas et quelques *Mohawks*. Ils sont divisés en douze clans, dont chacun porte le nom d'un animal : ainsi Frank appartient au clan de la *Tortue*. Un enfant appartient au clan, non de son père, mais de sa mère : le fils de Frank appartenait au clan de l'*Ours*.

Chaque clan a un chef, qui est nommé par la plus vieille femme du clan ; il est élu pour toute sa vie, du moins s'il se conduit bien. Le chef suprême est élu par ses collègues. Les Tuskaro-

ras sont en relations avec tous les débris des nations iroquoises, qui possèdent des réserves semblables à la leur dans diverses parties de l'État de New-York, du Canada et du Territoire indien : tous les deux ou trois ans les délégués des Six Nations se réunissent en assemblée générale.

Il paraît que les Iroquois du New-York, qui forment à peine la moitié du nombre total, ne sont pas moins de 6,000, et que, loin de diminuer, leur nombre s'accroît sensiblement. Ce fait ne m'a pas seulement été affirmé par les Indiens : j'ai vu les statistiques officielles, qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Tous les Iroquois sont chétiens de nom, mais il reste parmi eux un grand nombre de superstitions indien-

nes. L'instruction primaire est assez répandue, au moins chez les Tuskaroras, grâce aux efforts de Frank et de ses deux sœurs. On leur reproche, comme à presque tous les Indiens, d'être indolents, c'est-à-dire de n'avoir pas su encore se mettre assez résolûment aux travaux des hommes civilisés. Hattie Lay repoussait ce reproche avec indignation ; Frank Mount Pleasant avouait qu'il était fondé, mais ajoutait que sa tribu y donnait moins prise que les autres. Ce n'est pas à lui qu'on pourrait l'adresser, dans tous les cas, car il trouve moyen, outre ses occupations de pasteur et d'instituteur, de cultiver une assez belle ferme.

J'ai passé presque tout l'après-midi chez les Mount Pleasant à causer avec

Frank et à écouter chanter sa sœur, dont la voix, quoique peu cultivée, était pure et sonore comme celle du rossignol.

Mes aimables hôtes voulaient encore me retenir à coucher ; comme je refusais, Frank fit atteler à sa voiture deux superbes chevaux, et me conduisit, avec sa femme et sa sœur, jusqu'à Niagara. En route, ils me montrèrent, sur les bords de la rivière, un endroit situé à quelques kilomètres au-dessous des chutes, et où s'était passé un des faits d'armes de la guerre franco-indienne. Sept Iroquois de la tribu des Senekas, paraît-il, y jetèrent dans la rivière tout un bataillon français. Les Indiens s'étaient embusqués derrière une éminence ; au moment où les Français

passaient, ils poussèrent le cri de guerre ; les soldats, croyant avoir affaire à une troupe nombreuse, voulurent se mettre à couvert dans les buissons, mais les buissons cachaient le précipice ; presque tous les nôtres y tombèrent et le reste fut massacré par les sauvages.

Arrivé à Niagara, il me fallut prendre congé de mes amis indiens ; ce que je fis, non sans regret.

Cette journée m'avait donné de quoi réfléchir pour longtemps. Il y a soixante ans, Tocqueville, parlant de la race indienne, disait : « J'ai vu les derniers des Iroquois ; ils demandaient l'aumône. » La même chose a été répétée bien des fois en d'autres termes. Et moi, je trouvais des milliers d'Iroquois,

riches, instruits, heureux, formant un petit peuple qui ne paraît pas du tout près de s'éteindre. La théorie de la disparition des Peaux-Rouges me semblait singulièrement compromise.

J'ai appris plus tard à concilier les affirmations d'hommes aussi dignes de foi que M. de Tocqueville avec ce que je venais de voir et ce que j'ai pu voir ailleurs. Lorsque les Européens ont rencontré les Indiens, ils ne leur ont d'abord fait que du mal ; ils leur ont apporté l'eau-de-vie et les maladies contagieuses, les ont traités indignement, dépouillés de leurs terres, trompés et trahis de toutes les manières. Ils les ont rendus ivrognes, mendiants et voleurs, sans rien leur ôter de leur férocité naturelle ; les tribus se sont

désorganisées, elles sont tombées dans la misère, elles ont diminué petit à petit et plusieurs ont complètement disparu. Mais lorsque les missionnaires ont pu réussir à introduire l'Évangile chez les sauvages, et avec l'Évangile tous les bienfaits de la civilisation chrétienne ; lorsque, comprenant le danger que courait leur race, les individus les plus énergiques des diverses tribus ont essayé de se plier à cette civilisation et de se mettre par là au niveau de leurs vainqueurs, les Indiens se sont relevés et la prospérité est revenue parmi eux. Les Iroquois du New-York sont dans ce cas ; et, loin d'être considérés encore comme une race inférieure, on voit souvent, sur la frontière de leurs réserves, les hom-

mes blancs épouser des Indiennes et réciproquement. Bientôt, sans doute, l'espèce de tutelle que l'État de New-York exerce sur eux pourra être supprimée sans inconvénient, comme c'est arrivé pour d'autres peuplades (les Mohikans du Connecticut, les *Narragansets* du Rhode-Island, les *Mâshpîs* du Massachusets). Les réserves seront transformées en communes ; les Indiens deviendront citoyens américains, et toute barrière entre eux et leurs vainqueurs aura définitivement disparu.



CHAPITRE III

Niagara — Les Chutes

Mon intérêt pour les tribus iroquoises n'était pas assez exclusif pour détourner mon attention de cette chute admirable du Niagara, qu'on regarde avec raison comme l'une des merveilles du monde : déjà, avant de me rendre à la *réserve* des Tuskaroras, j'avais passé une journée presque

entière à en explorer les environs, en compagnie de M. R. Herrmann, qui en connaissait tous les détails, et de quelques autres membres de l'expédition.

Vous savez que la chute du Niagara est formée par la rivière du même nom, qui réunit les deux lacs Erié et Ontario. Ceux-ci sont les derniers de la série de grands lacs dont les eaux sont portées à l'océan Atlantique par le fleuve Saint-Laurent ; ils forment, sur une longueur de plusieurs milliers de lieues, la frontière entre les États-Unis et la Confédération canadienne. La chute elle-même, divisée en deux par un îlot rocailleux, appartient moitié aux États-Unis, moitié au Canada. La partie américaine est un peu moins élevée et

beaucoup moins large, la masse d'eau est moins considérable, mais elle est, à mon avis, plus belle et plus gracieuse : ceux de nos lecteurs qui connaissent la cascade du Bois de Boulogne peuvent se faire une idée de sa forme, seulement il faut, pour se la représenter telle qu'elle est, songer qu'elle a environ 50 mètres de haut sur 200 mètres de large, et que la nappe d'eau qui s'y précipite a une épaisseur de deux à trois mètres. La chute canadienne, connue sous le nom de *Horse-Shoe Falls*, parce que le rocher du haut duquel elle tombe affecte la forme d'un fer à cheval, a 600 mètres de large, elle ne produit pas tout d'abord l'effet qu'on serait en droit d'en attendre, étant données la hauteur et l'épaisseur de la

nappe d'eau, qui atteint parfois 8 à 10 mètres. Il faut dire qu'avec des proportions semblables, quelques mètres de plus ou de moins ne font pas une grande différence, et que la beauté de l'aspect général dépend plutôt des circonstances accessoires.

C'est du rivage canadien que les chutes présentent la plus belle vue d'ensemble. C'est là que nous étions logés, à l'hôtel *Niagara Falls*, dont l'emplacement est aussi bien choisi que possible. De la terrasse placée devant l'hôtel, nous voyions, juste en face de nous, la chute américaine, dont le pied était entouré d'un nuage d'écume et de poussière d'eau s'élevant par moments aussi haut que la chute, et même bien au-dessus; à droite, l'îlot; puis, presque à angle droit

avec la chute américaine, la cataracte canadienne, terrible dans sa grandeur ; à nos pieds, la rivière où leurs eaux se mêlaient, et qui paraissait se remettre peu à peu des émotions tumultueuses dont elle portait la trace encore bien visible ; à gauche était le grand pont suspendu, construit sur le même modèle que celui de Brooklyn, mais sur une échelle moins gigantesque.

L'impression générale n'est pas celle qu'on éprouve souvent à la vue des grandes cascades des montagnes : l'effroi, une admiration mêlée de stupeur ; c'est plutôt une impression de majesté calme et reposante, de grandeur sereine, qui détend l'esprit et l'emplit d'une sorte de tranquillité toute particulière. Cependant, le grondement de

la chute est tel qu'on l'entend parfois à des lieues de distance et que la terre paraît trembler ; c'est pour cela que la cascade porte le nom de *Niagara*, qui signifie, dit-on, *Tonnerre des Eaux* en langue iroquoise. Mais ce fracas même a quelque chose de doux dans son uniformité.

Du reste, l'apparence des chutes varie constamment, d'après la force du courant, le vent, la température, l'état de l'atmosphère, l'heure du jour. Deux aspects nous ont manqué, et ce ne sont pas, paraît-il, les moins frappants : la gelée, que nous ne pouvions guère attendre au mois d'août, et un orage. Mais nous en avons vu assez pour être pleinement satisfaits.

Il est bon d'ajouter que ce n'est pas

au premier moment que l'on peut se rendre un compte exact de la beauté du Niagara ; j'ai même vu des voyageurs qui, en arrivant, avaient éprouvé une véritable déception. L'esprit se refuse d'abord à embrasser un spectacle aussi merveilleux : il faut s'y habituer ; à force de regarder, on se familiarise avec les diverses parties du tableau et l'on découvre des beautés qui avaient d'abord passé inaperçues. Peu à peu, le tout s'harmonise dans l'esprit, on admire de plus en plus : au bout d'un jour ou deux de séjour au Niagara, on ne peut plus en détacher les yeux.

Comme vous pouvez le penser, ce n'est pas d'un seul endroit qu'il faut contempler les chutes, tout au contraire, on peut passer bien des journées

à chercher de nouveaux points de vue, dont chacun paraît plus beau, plus intéressant que celui qu'on vient de quitter. Il faut surtout se rendre sur l'îlot qui sépare les deux chutes, et le visiter en détail, sans se presser surtout, sans craindre de rester longtemps au même endroit. A plusieurs places il est possible de s'avancer sur des pointes de rocher de manière à être presque entouré par la cascade, et même à se pencher au-dessus, ce qui produit un effet des plus saisissants. L'îlot est d'ailleurs sillonné à divers points par des crevasses, au travers desquelles l'eau coule avec une rapidité torrentielle, arrachant parfois quelqu'un des arbres qui poussent sur les rochers. On se sent constamment sur un terrain menacé, rongé, ruiné de

tous côtés par les flots, et qui doit un jour être détruit par leur action irrésistible. Ce jour-là, la chute aura sans doute perdu beaucoup de sa beauté ; mais pour le moment, ce sentiment ajoute puissamment à l'effet général.

Comme toutes les chutes, celle du Niagara prend naturellement une forme arrondie, de sorte que l'eau tombe à une certaine distance du pied du rocher : on peut donc se passer la fantaisie de descendre sous la cascade, non sans être trempé jusqu'aux os, il est vrai. L'endroit le plus intéressant pour cette promenade est un point de l'îlot, à gauche de la chute américaine, où l'on a ménagé un établissement pour les visiteurs. Cet endroit porte le nom de *Cave of the Winds* (Caverne des Vents).

Lorsqu'on veut y descendre, on vous fait endosser dans l'établissement un costume de bain et un chapeau de matelot, genre *surouet* ; puis un guide vous conduit par un escalier construit le long du rocher, et tout à coup, en tournant la muraille de pierre, on débouche au pied de la chute. Au premier moment on ne voit rien, aveuglé qu'on est par l'eau qui vous inonde et vous administre même une douche des plus réussies ; mais si un coup de vent vient à éclaircir un peu cette pluie d'écume, l'on se trouve en présence d'un spectacle que, pour ma part, je n'oublierai jamais. Cette masse liquide qui tombe tout près de vous, au-dessus, en face, à côté, au-dessous, avec un fracas épouvantable, cette eau qui vous inonde,

vous écrase, et a l'air à tout moment de vouloir vous engloutir, forme un spectacle sublime dont le souvenir se grave dans l'esprit d'une manière ineffaçable.

On peut s'avancer plus loin et pénétrer complètement sous la cascade, mais de grandes précautions sont nécessaires, car les rochers, constamment trempés par l'écume, sont très glissants, et une chute entraînerait infailliblement la mort. On cite de nombreux accidents. Il y a quelques années, quelques jeunes gens étaient venus ensemble visiter cette partie de la cataracte : à un moment donné, une jeune fille glissa et tomba dans l'eau ; son fiancé s'élança à son secours, mais il fut saisi à son tour par le courant, et tous deux disparurent pour toujours.

Ce n'est pas, du reste, la chute seule qu'il faut visiter : ce sont encore les environs, qui en sont comme les accessoires. A plusieurs kilomètres au-dessus et au-dessous de la cascade, il faut tout regarder (sans oublier de monter à la tour du pont suspendu pour avoir une vue d'ensemble). En plusieurs endroits, malheureusement, on a gâté le paysage en détournant des bras de rivière pour faire marcher des fabriques, en bâtissant des maisons, ou même — qui le croirait ? — en mettant des affiches sur les rochers les plus en vue.

Il y a lieu d'espérer toutefois qu'à la suite d'un accord intervenu entre l'État de New-York et le Canada, tout le territoire autour de Niagara sera prochainement neutralisé et que des mesu-

res énergiques seront prises pour empêcher ces abus de se produire.

Tout le cours de la rivière, au-dessus des chutes, est parsemé de rochers et de récifs qui ont été témoins de scènes tragiques, car le courant est si fort qu'un homme, et même un bateau, est infailliblement entraîné. L'un de ces malheurs a eu lieu dans des circonstances particulièrement dramatiques. Un pauvre homme, tombé à l'eau je ne sais trop comment, était parvenu comme par miracle à se raccrocher à un rocher et à s'y maintenir. On l'avait vu du rivage, et bientôt on accourut pour lui venir en aide. Mais la distance était grande et la force du courant telle que l'on ne pouvait pas songer à arriver jusqu'à lui. On ne voulait pas, néan-

moins, renoncer à l'espoir de le sauver : de tous côtés des cordes furent lancées, des barques mises à l'eau ; mais les barques étaient renversées à mesure qu'elles avançaient, les cordes se prenaient dans les rochers, et pendant ce temps les forces de ce malheureux s'épuisaient. La foule des spectateurs grossissait toujours, et tous, le cœur déchiré au spectacle de cette épouvantable agonie, mettaient tout en œuvre pour arriver jusqu'au rocher. Pour empêcher l'infortuné de perdre courage, on construisit un immense placard sur lequel étaient tracés ces mots en gros caractères : NOUS VOUS SAUVERONS. Hélas ! le salut des hommes est entre les mains de Dieu seul, et tous les efforts pour délivrer celui-ci devaient

être inutiles. La lutte dura dix-huit heures ; enfin, une corde, au bout de laquelle on avait attaché un morceau de bois, put être lancée de manière à venir s'attacher au rocher auquel le malheureux se cramponnait encore avec l'énergie du désespoir. Il n'avait qu'à la saisir ; il fallait pour cela lâcher le rocher, c'est ce qu'il fit, mais au moment où il étendait ses mains déjà raidies par le froid et la fatigue, vers la corde qui lui apportait le salut, il fut renversé par le courant. On le vit se débattre un instant : une fois même il reprit pied — car l'eau était peu profonde à cet endroit — et jeta les bras en l'air comme pour implorer un secours que nul ne pouvait lui donner ; puis il disparut pour toujours dans la cataracte mugissante.

Au-dessous des chutes, le fleuve coule assez tranquillement, et malgré sa profondeur (50 à 60 mètres), on le traverse facilement en barque pour se rendre d'un bord à l'autre. Mais à quelques kilomètres plus bas, il se resserre, la pente devient plus forte, et bientôt l'on se trouve en présence des *rapides du Niagara*, l'un des spectacles les plus effrayants que je connaisse. Rien ne peut donner une idée de la violence de l'eau : elle bondit, s'élance en vagues qui rappellent celles de la mer, projette son écume à une hauteur de plusieurs mètres ; on dirait qu'elle se sent comprimée, écrasée entre les rochers, et qu'elle cherche à échapper à leur étreinte.

Un peu au-dessous des rapides se



THE WHIRLPOOL (LES RAPIDES DU NIAGARA)

trouve le Tourbillon (*the Whirlpool*), sorte de vaste entonnoir qui engloutit tout ce qui s'en approche.

Le passage des rapides du Niagara a toujours été considéré comme absolument impraticable. Cependant une petite embarcation construite tout exprès pour des traversées de ce genre, *the Maid of the Mists* (la vierge des brouillards), a deux fois accompli cette périlleuse entreprise. Ceux qui ont été témoins de cette traversée disent que le petit bateau une fois engagé dans les rapides a paru filer comme une flèche. Il a fallu pourtant le diriger, car, s'il était venu à toucher au tourbillon, il aurait été infailliblement perdu. Mais, grâce à l'habileté, au courage et au sang-froid de ceux qui la montaient,

the Maid of the Mists est sortie de là sans aucune avarie sérieuse.

Il est absolument impossible, comme vous le pensez, de traverser les rapides à la nage. Un seul homme, à ma connaissance, a tenté l'aventure ; c'était peu de jours avant mon passage à Niagara. Tout le pays avait été mis en émoi par la téméraire et malheureuse entreprise du capitaine Webb. Avec l'appareil de sauvetage qu'il avait inventé, il avait déjà opéré plus d'une traversée merveilleuse, et il voulait maintenant prouver la supériorité de son invention en franchissant les rapides du Niagara. Il s'engagea dans les eaux tumultueuses : on le vit reparaître suivant toujours la bonne direction et nageant avec énergie ; mais, soit qu'il

se fût heurté contre un rocher, soit qu'il eût été simplement suffoqué par la pression de l'eau, il disparut de nouveau, cette fois pour ne plus reparaître en vie. On retrouva son corps un peu plus bas, en même temps que celui d'un Indien, cousin de mon ami Frank Mount Pleasant, qu'un accident avait sans doute entraîné dans la rivière. Désormais,personne, j'imagine, ne sera tenté de franchir à la nage les rapides du Niagara (1).

(1) L'essai a été tenté une fois de plus par un tonnelier du nom de Graham ; il s'est mis dans un tonneau et n'a pas péri.



CHAPITRE IV

Au Canada

E n'est pas sans peine que nous nous sommes arrachés aux chutes du Niagara. Mais il fallait à toute force nous rapprocher de l'Ouest, et nous dûmes, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux beautés grandioses que nous venions d'admirer, nous laisser emporter par le train, qui nous conduisait à Chicago. La

route traversait la presqu'île du Haut-Canada, formée par les lacs Erié et Huron ; puis, après avoir franchi la rivière Saint-Clare à Port-Huron, une autre presqu'île, celle du Michigan, formée par les lacs Huron et Michigan. Le voyage dura près de vingt-quatre heures entre Niagara et Chicago.

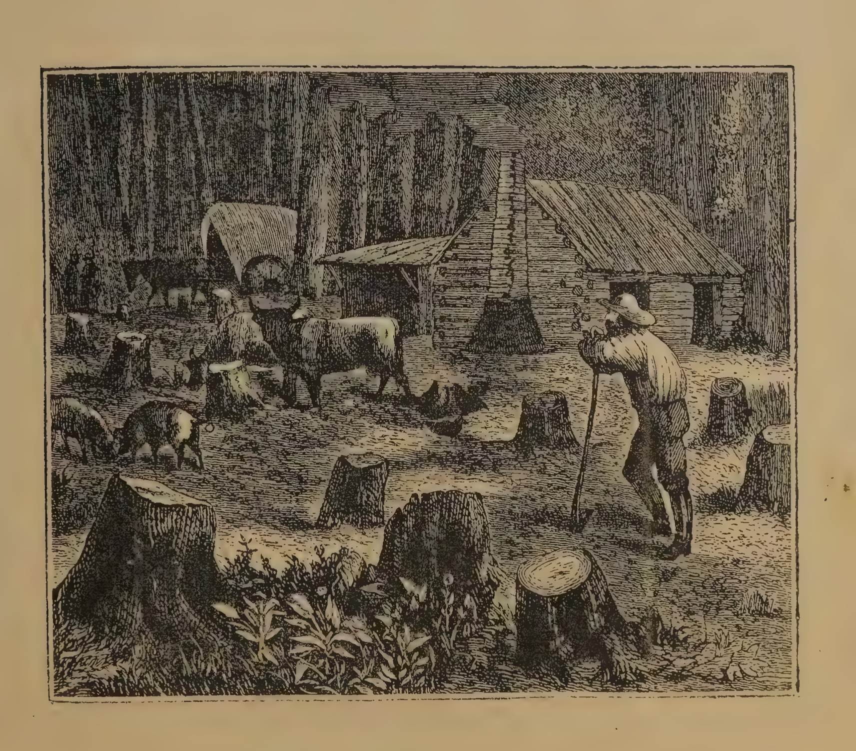
La presqu'île du Haut-Canada est en pleine période de colonisation. Les colons sont en partie des Anglais et des Irlandais, en partie des Canadiens français, descendants de ceux qui fondèrent autrefois Québec et Montréal, et qui ont conservé jusqu'à ce jour la langue et les mœurs françaises, ou bien encore des métis ou *Bois-brûlés*, fils de ces mêmes Canadiens et des Indiens indigènes.

On sait que les Canadiens français et anglais ont souvent été loin de s'entendre ; toutefois, depuis que la colonie entière, et même chacune des provinces du Canada, a été dotée d'une indépendance presque complète, les deux races vivent en bonne intelligence. Ce n'est que tout à fait à l'Ouest, dans les provinces du Manitoba et du Nord-Ouest, qu'il y a encore parfois entre les Bois-brûlés et les *Ontariens*, comme on appelle les colons de langue anglaise, des luttes qui peuvent devenir sanglantes, comme en 1885.

La plus grande partie du Haut-Canada était primitivement une forêt ; aujourd'hui encore, quand on défriche un terrain pour le coloniser, il faut commencer par arracher les arbres sécu-

laires qui le couvrent. Vous pouvez avoir une idée de ce travail par la gravure que voici ; vous voyez aussi quel est le genre d'habitation que construisent les colons. Cette cabane en troncs d'arbres plus ou moins équarris, plus ou moins bien assemblés, dont les intervalles sont bouchés avec de la mousse, c'est la *log cabin*, le type de construction que nous retrouverons avec quelques variétés, dans tout le Nord-Ouest, là du moins où la civilisation n'a encore pénétré qu'imparfaitement.

Je vous étonnerais bien si je vous disais que beaucoup d'écoles américaines sont construites de cette façon. Rien de plus vrai, cependant. Les Américains tiennent tant à l'instruction que même dans les districts où la popula-



tion est le plus clairsemée, on a voulu bâtir des écoles, et, forcément, vu le manque de fonds, on les a bâties sur ce modèle. L'intérieur n'est pas plus brillant que l'extérieur : une chaise pour le maître, tandis que les enfants sont debout ou assis par terre, quelques livres, une carte ou deux, un martinet (instrument très nécessaire au milieu de gamins aussi turbulents), voilà l'ameublement de classe des pionniers, et il y a encore une cinquantaine de ces écoles dans l'État de New-York, des milliers dans l'Ouest et le Sud.

Ces écoles-là ont rendu bien des services, ont formé de grands hommes et de vigoureux caractères. Le général Garfield, l'illustre président dont

l'Amérique a tant pleuré la mort, a reçu sa première instruction dans une école de ce genre, perdue au milieu des bois et située à 4 ou 5 kilomètres de chez lui : ses sœurs l'y conduisaient chaque jour, et quand il était fatigué, l'aînée le portait sur ses épaules.

En Amérique on ne se met pas toujours en frais d'imagination pour donner des noms nouveaux aux endroits qu'on colonise. Souvent on se contente de reprendre un vieux nom européen et de le rajeunir. Seulement, on choisit ces noms de manières différentes. Dans l'État de New-York, nous retrouvons tous les noms de l'histoire ancienne : Athènes, Sparte, Ithaque, Rome, Utique, Syracuse. Dans le Haut-Canada, ce sont les

capitales des États modernes. En allant de Niagara à Port-Huron, nous avons traversé Paris et Londres, et passé tout près de Berlin et de Dresde. Près de Paris il y a une réserve d'Indiens Mohawks. Parfois, quand je disais à quelqu'un que je venais de Paris, on me demandait sérieusement si c'était de Paris en France ou de Paris en Amérique, comme dans le roman de M. Laboulaye.

Je n'ai fait, du reste, qu'entrevoir le Canada, et je ne pourrais pas même vous en donner une idée, si je ne vous parlais que de ce que j'y ai observé moi-même. Heureusement, un de mes amis, M. Edwards, qui est encore dans ce pays où il est allé chercher fortune, me permet d'emprunter à son journal

de voyage quelques anecdotes qui pourront vous intéresser.

« J'avais fait la connaissance d'un jeune Écossais, qui suivait la même route que moi, et qui voulait, comme moi, s'établir au Canada, pour y faire de la culture et de l'élevage. Il emmenait avec lui sa femme, sa petite fille âgée d'un an et une domestique. Il prit pitié de moi (car je ne pouvais pas dire un mot d'anglais). Après avoir voyagé quelques jours ensemble, nous étions devenus bons amis. Mon ignorance de la langue anglaise avait inspiré à M. et à Mme Brown une grande compassion. Quant à moi, le courage que ce jeune ménage avait de quitter tout pour aller si loin à la recherche de la fortune m'inspirait aussi une vive sympathie.

« Enfin nous nous liâmes à ce point que j'offris à M. Brown de rester avec eux quelques semaines pour les aider dans la construction d'une *log-cabin*.

« Du reste cette construction rustique est généralement un travail collectif auquel concourent tous les voisins et amis. Dans ces contrées dépourvues d'ouvriers on est toujours prêt à se donner un coup de main, car tôt ou tard on vous revaut l'aide que vous avez accordée à votre voisin. Je restai donc avec M. et Mme Brown, et nous nous mîmes à l'ouvrage. Outre la nécessité d'avoir un toit sur nos têtes, il fallait penser aux vivres ; nous avions bien quelques provisions, mais nous comptions surtout sur la chasse.

« Par un bel après-midi, Brown et

moi partions pour nous rendre sur les bords de *French Creek.* Les bords de cette rivière m'ont laissé un souvenir ineffaçable par leur beauté pittoresque. Le chemin nous avait été à peu près indiqué par un vieux colon.

« C'était un sentier de cerf. Après neuf milles (1) environ nous devions approcher du but, mais nous étions fort étonnés de monter, monter toujours. Nous arrivons près d'un vieil arbre creux (arbre à ours !), à côté d'un bouquet de sapins.

« Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien ce qu'on nous avait indiqué. Nous allons de l'avant, montant encore, et après quinze minutes de mar-

(1) Rappelons une fois pour toutes qu'un mille vaut 1600 mètres.

che nous contemplions le spectacle le plus grandiose que j'aie jamais vu !... Mais de gibier point. Nous eûmes beau battre les buissons, impossible de trouver la queue d'un cerf ou d'un daim. Nous fûmes donc obligés de rentrer à la maison fort penauds. C'était grave, car nos vivres baissaient très rapidement, tandis que nos appétits grandissaient prodigieusement.

« La semaine suivante, Brown se trouvant trop fatigué, je voulus chercher aventure tout seul. Je pars, décidé à ne revenir au logis que bien chargé, et je passe la nuit à quelque distance de French Creek. Le lendemain matin, après trois heures d'affût, mort de froid (il gelait à 4 degrés), je ne vois rien, je retourne à mon feu, et

après avoir pris une tasse de thé, je reprends le chemin de la maison assez tristement.

« A un mille de la rivière, près d'une clairière, j'entends un craquement. Je regarde, j'écoute, et après deux minutes de grande émotion, je vois entrer dans la clairière un splendide cerf. Le bel animal fait quelques pas, puis il s'arrête, regarde, renifle dans ma direction. Un moment après, m'ayant flairé probablement, il filait ; mais mon cher petit fusil Winchester faisait : *boum !*

« Le pauvre animal ne fit qu'un bond de quatre à cinq mètres et retomba raide mort ! — Allons, l'émotion ne m'a pas fait trembler. Dire ma joie serait superflu !

« Après avoir saigné mon animal, je le contemplai avec l'amour d'un chasseur qui, pour la première fois, voit tomber à ses pieds une si grosse pièce. Il ne me restait plus qu'une chose à faire, mais elle n'était pas facile : transporter mon gibier à neuf milles de là. J'avais bien ma veste de chasse, mais je craignais de la salir ; et puis enfin, je ne pouvais pas tout emporter. Le cerf avait à peu près la taille d'un double poney ou d'une vache moyenne ; son poids était beaucoup trop fort pour un homme seul. Je n'avais pas de corde et ne pouvais pas suspendre ma proie à quelque grosse branche. Que faire ? Évidemment, si je m'en allais, il ne se passerait pas une demi-heure avant que les loups ou les renards ne

vinssent dévorer mon butin ! J'étais fort embarrassé, quand je me souvins d'avoir lu quand j'étais plus jeune, dans je ne sais quel livre de Mayne Reid, la description du *truc* suivant.

« Après avoir coupé un bon morceau de mon cerf pour l'emporter tout de suite à la maison, je recouvre ma bête d'une couche de feuilles et de terre d'un centimètre à peu près, en faisant émerger la tête. Au-dessus, avec des branches de noisetier, dont j'enlève l'écorce, je fais une sorte de berceau. Pendant plusieurs jours les animaux voraces croient, paraît-il, que c'est un piége, et ils n'approchent pas.

« Mon procédé fut très efficace, car le soir nous avons trouvé une grande quantité de traces, mais toutes à un

bon mètre de distance du berceau.

« J'arrivai à la maison à deux heures ; tout le monde essayait de lire sur ma figure le résultat de mon expédition. Je pris une mine déconfite. Alors Mme Brown me dit : « Ah ! rien encore ! Je ne sais pas ce que je peux vous offrir à dîner, nous avons fini le porc hier soir ; toujours du pain et du beurre ! — Oh ! merci, ne vous dérangez pas : une tranche de cerf me suffira bien ! » — Et je tire de ma poche quatre bonnes livres de viande saignante.

« Une photographie instantanée aurait donné un tableau bien comique ! — En dix minutes le morceau de cerf était grillé et avalé.

« Après ce repas succulent, nous

nous rendons chez un voisin, à un mille ou deux, chercher un bœuf de trait. Trois heures après, le cerf était amarré sur le dos du bœuf au moyen d'une sorte de bât fait de grosses branches, et à la nuit tombante on était à la maison.

« Le lendemain, dépouillement et salage. La balle avait frappé l'animal en plein cœur et fait un trou de deux centimètres de diamètre. Mes amis auront une ressource pour l'hiver. J'ai donné les cornes à M. Brown pour orner le salon, qui servait en même temps de salle à manger et d'office.

« Hélas ! je ne pouvais pas continuer plus longtemps à savourer les émotions du chasseur. Il fallait songer à me rendre à Marshtown, pour y étudier

chez un ami la manière d'installer un *ranche* (établissement d'élevage en grand). Je dis adieu, non sans grand regret, à la famille Brown, en leur promettant de revenir les voir. Après divers incidents, j'arrive à Stonewall par une froide matinée du mois d'octobre. Je prends une voiture qui, moyennant huit dollars, parcourra volontiers avec moi les quarante milles qui séparent Stonewall de Marshtown. La première moitié du chemin se fait assez bien, car la route, ou plutôt le sentier, n'est pas trop mauvais ; nous entrons ensuite en plein désert et il faut se diriger à travers la prairie.

« Vers sept heures du soir, ne voyant rien à l'horizon, nous supposons que nous nõus sommes trompés de che-

min. — Nous rétrogradons et nous nous égarons de plus en plus. — La nuit venait rapidement et une bonne petite pluie froide commençait à tomber! On juge de la jolie perspective d'un campement nocturne dans ces conditions agréables! Sous la voiture, je trace de souvenir une carte, et avec ma boussole nous cherchons à nous orienter. Nous décidons que nous allons tenter une dernière épreuve avant d'allumer notre feu de nuit. Cette épreuve consiste à aller vers l'est. Dans cette direction nous devons, en cas d'impossibilité de découvrir la piste allant au nord, nous arrêter au bord de l'eau. A neuf heures, les chevaux n'en pouvant plus, nous distinguons une lueur à l'horizon. — Nous allons droit

dessus ; mais c'est au bord du lac, et avant d'y arriver il faut patauger pendant une heure dans la vase et les roseaux. A chaque instant nous nous demandons si nous n'allons pas en plein dans le lac. Par une nuit noire, une promenade de ce genre manque de charme ; j'ai maudit plus d'une fois les ténèbres, pendant cette excursion ! Enfin nous approchons de quelque chose : c'est un campement ; on voit du feu ! — Mais voilà mon automédon pris d'une terreur bleue et qui me dit : « Ce sont des Indiens ! vous parlez français ? Ah ! tant mieux ! criez-leur quelque chose, parce que ces gas-là n'aiment pas beaucoup les Anglais. »

« Je descends de voiture et me

dirige vers le feu, et là j'aperçois les Indiens qui arrangent leurs filets.

« Suivant le conseil de mon cocher, je leur crie : « Bonjour, amis ! je suis perdu, savez-vous où nous sommes ? » — Pas de réponse ! — Un d'eux se détache du groupe et vient me serrer la main. Je vais serrer la main aux trois autres ! — Toujours pas un mot. Je ne dis rien non plus, et je me sèche au feu. J'attends cinq minutes. Alors le premier me répond, dans un français passable, que nous sommes tout juste à l'ouest du lac, près d'une maison où je peux aller passer la nuit, et il m'en indique la direction. Je remonte en voiture, et, toujours pataugeant pendant un mille environ, nous arrivons près d'une petite habitation, genre

log-cabin, où nous demandons l'hospitalité.

« Les hôtes du logis étaient : un homme, sa femme, deux enfants, un chien et un chat. L'homme met nos chevaux dans l'étable, et la femme, oh bonheur ! nous prépare à souper. Je te garantis que j'ai avalé avec plaisir quelque chose de chaud. La maison se composait d'une seule pièce assez petite. Nos hôtes, malgré toute ma résistance, nous forcent à prendre leur lit. L'homme et la femme se font un lit par terre, les enfants dormaient déjà dans un coin. Dans cette pièce de douze pieds sur quinze, nous avons donc couché, mon cocher et moi (ah ! douce égalité du malheur !), notre hôte et sa femme, les deux en-

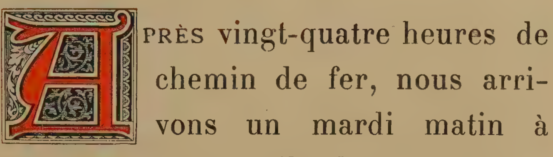
fants, le chat et le chien. Je n'ai pas beaucoup dormi.

« Le lendemain à cinq heures nous partions avec de bonnes indications pour la route. Nos hôtes n'avaient voulu accepter que nos remerciements. Et voilà comment à huit heures du matin je faisais mon entrée à Marshtown. »



CHAPITRE V

Chicago



APRÈS vingt-quatre heures de chemin de fer, nous arrivons un mardi matin à Chicago, la grande ville du Nord-Ouest, la *ville Champignon*, comme on l'appelle quelquefois à cause de la rapidité avec laquelle elle a grandi.

Elle est située sur l'emplacement d'un marécage que formait autrefois

l'extrémité sud du lac Michigan. C'était un bien vilain endroit pour y bâtir une ville, mais, au point de vue commercial, la situation était très avantageuse, et il s'y est formé de bonne heure un entrepôt de marchandises. Détruit au début par les Indiens Potowatomies, l'établissement a bientôt été repris et s'est accru rapidement. La culture du maïs s'étendait de plus en plus dans l'Illinois, et Chicago était, à cause de sa position sur le lac, le point d'expédition le plus commode ; aussi l'entrepôt de grains devint-il bientôt une ville, et les habitants, à force de travail et d'énergie, ont fini par élever le sol à plusieurs mètres au-dessus de son ancien niveau, celui du lac.

Comme vous le savez sans doute,

une grande partie de la ville, bâtie surtout en bois, a été détruite en 1871 par un des plus terribles incendies dont l'histoire ait gardé le souvenir. On a cru un moment que la croissance de Chicago était arrêtée pour toujours; mais elle a repris mieux que jamais et il ne reste pas trace du désastre ; seulement on préfère maintenant bâtir en pierre, et les prospectus des grands hôtels portent en grosses lettres : *Altogether fire-proof* (tout à fait à l'épreuve du feu). Chicago a aujourd'hui près d'un million d'habitants.

On raconte que l'incendie de Chicago a été causé par une vache, qui, d'un coup de pied, a renversé une lampe à essence minérale.

Les Américains ont créé en souvenir

de ce fait une sorte de proverbe, pour dire qu'une mauvaise action insignifiante peut avoir de déplorables conséquences.

Les villes américaines sont en général horriblement mal pavées ; mais Chicago a sans contredit la palme sous ce rapport. On n'a pas idée de rues pareilles : ce sont des fondrières, de véritables casse-cou, dont les lignes de tramways sont les seules parties à peu près convenables. Mon compagnon de voyage, M. Salvador, fit à ce sujet quelques observations au maire de Chicago, qui lui répondit fièrement :

« Nous savons bien que nos rues sont abominables, mais nous nous gardons bien de les faire réparer. Pour

rebâtir ce que l'incendie a détruit, nous avons contracté une dette considérable ; nous sommes occupés à la payer, et c'est pourquoi nous lésinons sur tout le reste ; nous nous interdisons la moindre dépense superflue. Dans quelques années, notre dette sera amortie, il sera temps alors de penser à réparer nos rues, comme à renforcer notre police. »

Il paraît en effet que la police de Chicago est tout à fait insuffisante, tandis que celle de New-York est peut-être la première du monde. C'est fâcheux, car Chicago, comme la plupart des villes qui se sont développées très rapidement, est ce que les Américains appellent *a hard place*, c'est-à-dire un endroit où les mœurs sont

violentes et plus ou moins sauvages, où les coups de couteau et de revolver ne sont pas rares, où l'ivrognerie, l'immoralité et le jeu causent de terribles ravages.

Heureusement, si les moyens de répression manquent, le mal est énergiquement combattu dans sa source même.

Il y a peu de villes où les églises chrétiennes aient entrepris contre le vice sous toutes ses formes une croisade plus vigoureuse. C'est à Chicago que demeure le célèbre évangéliste D. Moody, dont la prédication a été si efficace en Amérique, en Angleterre et même en France, tant pour la conversion des indifférents que pour le réveil des fidèles. Par malheur Moody

était absent au moment de notre passage à Chicago.(1)

Mais laissons ces digressions. A peine arrivés à Chicago, nous nous installions dans *Palmer House*, le premier hôtel de la ville, un véritable palais, incombustible naturellement.

C'est là que j'ai appris à connaître mieux encore qu'à New-York les reporters américains, informateurs des journaux toujours en quête de nouvelles et désireux de causer avec les nouveau-venus, pour remplir leurs colonnes du récit de leurs entrevues. Il n'y avait pas une heure que nous étions arrivés, je me reposais un peu des

(1) On sait qu'il n'y demeure plus maintenant; il s'est établi à Northfield, où il dirige une école d'évangélistes.

fatigues de notre voyage, quand un des nègres de l'hôtel vient frapper à ma porte, m'annonçant qu'un monsieur désirait me parler. Je m'habille à la hâte, pensant avoir affaire à quelque ami européen égaré dans cette région lointaine. Pas du tout ; c'était le *reporter* de la *Tribune* de Chicago. Il s'installe tranquillement chez moi, me demande qui je suis, d'où je viens, pourquoi je visite l'Amérique, ce que j'ai déjà remarqué, ce que je pense des institutions américaines, de la politique française, etc. Du reste, homme intelligent et bien élevé, avec qui on pouvait causer d'une manière très agréable. L'entrevue dura trois quarts d'heure ; mon interlocuteur partit enfin, et je me disposais à sortir

pour faire un petit tour dans la ville, lorsque je fus pris par le *reporter* de l'*Inter-Ocean*, désolé d'avoir été devancé par son confrère, et qui venait au plus vite réparer sa négligence.

Après celui-là un autre, puis un autre encore...

Le lendemain, les « entrevues » étaient annoncées par des titres à sensation dans les cinq grands journaux de la ville ; tous racontaient en détail et plus ou moins exactement ce que j'avais dit ou ce que j'aurais dû dire. Il y avait là de quoi me donner une très haute idée de ma valeur ; heureusement je savais le peu d'importance qu'il faut attacher à ces sortes d'articles. D'ailleurs il y avait des « tartines » semblables sur tous mes com-

pagnons de voyage, ce qui diminuait d'autant le prix de l'hommage rendu à ma personne.

Parmi les curiosités de Chicago et des environs, trois ont particulièrement attiré mon attention : les abattoirs, les pompes à incendie et les établissements Pullman.

Je ne vous parlerai pas des abattoirs, plus curieux qu'agréables à visiter, même quand on les voit « au repos », comme nous l'avons fait ; disons seulement que l'histoire du porc de Chicago, entrant tout en vie d'un côté d'un appareil pour ressortir de l'autre à l'état de saucisses et de boudins, doit être reléguée au rang des fables.

Quant aux pompes, c'est plus amusant. J'ai déjà dit que les habi-

tants de Chicago redoutent fort les incendies ; ils ont de bonnes raisons pour cela. Aussi leur service de pompes est-il organisé avec une rare perfection.

Un poste de pompiers, placé dans un point central de la ville, communique avec tous les quartiers au moyen de fils télégraphiques. Deux chevaux sont toujours harnachés et prêts à partir ; ils se tiennent près de la pompe, qui, elle aussi, est toute prête. Deux hommes dorment tranquillement, mais tout habillés, au-dessus des chevaux et de la pompe. Le feu se déclare-t-il dans un point quelconque ? On court au poste télégraphique, on touche le bouton : la sonnette d'alarme retentit aussitôt dans le poste central. Les

chevaux, admirablement dressés, s'élancent contre le timon de la voiture qui porte la pompe ; et, grâce à un mécanisme d'une précision merveilleuse, la sonnette d'alarme, par le fait même qu'elle sonne, accroche les traits aux harnais, fait basculer le plancher supérieur, et les deux dormeurs tombent à califourchon sur le dos de leurs chevaux.

D'autre part, un tableau placé à côté de la pompe indique toujours automatiquement l'endroit précis où le feu s'est déclaré : il n'y a qu'à partir ; en quelques minutes on arrive sur le lieu du sinistre. Je ne retrouve pas dans mes notes le nombre exact de secondes qui s'écoulent entre le moment où la sonnette retentit et celui où

l'on part, mais je crois qu'il n'y en a pas plus de trois.

On fit plusieurs fois la manœuvre devant nous. Rien de plus amusant : un coup de sonnette, les chevaux s'élancent en place ; deux hommes tombent, ils vont se casser le cou... pas du tout, les voilà à cheval... La machine est prête.

Nous aurions pu croire que les pompiers s'étaient préparés à l'avance à nous donner une représentation, mais que, surpris en réalité par un incendie, ils auraient trahi par quelque accroc les points défectueux du système. Vous allez voir qu'il n'en était rien. Après avoir répété l'expérience plusieurs fois, nos hommes s'étaient recouchés, et nous prenions congé de leur capitaine,

quand tout à coup la sonnette retentit de nouveau, et, cette fois, un numéro s'abaissa sur le tableau. C'était un incendie pour de bon ! A peine avions-nous eu le temps de nous retourner, que la manœuvre était exécutée, les hommes avaient sauté sur leurs chevaux et galopaient déjà à travers la ville.— L'incendie, paraît-il, était peu grave et fut éteint en un clin d'œil. Voilà pour le service des pompiers.

Quant aux établissements Pullman, ils sont situés à une certaine distance à l'est de Chicago, sur les bords du lac. MM. Pullman sont de grands industriels, fabriquant les *wagons-lits* qu'on trouve dans tous les trains américains et dont nous aurons à reparler. Leurs ateliers occupent quinze cents ouvriers

et constituent une véritable ville, qui porte du reste le nom de Pullman, et qui est, sans contredit, la mieux entretenue de toutes les villes que j'ai vues en Amérique, bien qu'elle n'eût à ce moment que trois ans d'existence.

Ce qui m'a surtout intéressé en visitant Pullman, ce ne sont pas les ateliers, malgré la remarquable perfection de l'outillage et des produits, c'est la ville ouvrière et la situation faite aux ouvriers. Comme M. Menier à Noisiel, M. Jean Dolfus à Mulhouse et M. Siegfried au Havre, mais sur un pied plus grandiose et dans des circonstances exceptionnellement favorables, MM. Pullman ont voulu faire de leurs établissements une véritable ville modèle, une ville d'où le mal et la misère se-

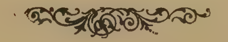
raient bannis autant que faire se peut dans ce monde.

Pour cela ils ont commencé par transformer tous leurs ouvriers en propriétaires. Chacun devient possesseur en titre d'une maison et d'un petit jardin après un certain nombre d'années. Puis on a organisé, de la manière la plus intelligente et la plus pratique, tout ce qui peut contribuer à l'agrément de la vie et à la moralité des travailleurs : une église fondée sur la base large et solide de l'alliance évangélique; des écoles dirigées par d'excellents maîtres; un théâtre charmant, où, bien entendu, on ne joue que de bonnes pièces ; une bibliothèque gratuite, avec plusieurs milliers de volumes soigneusement choisis ; des salles de lecture et

de divertissement ; un hôpital, une maison commune, car Pullman a été élevé au rang de municipalité. « Mais ce qu'il y a de mieux ici, me dit quelqu'un, c'est ce qui y manque. — Quoi donc? dis-je.—Les cabarets ! Il n'y en a pas un seul, et la vente des liqueurs fortes est absolument interdite. » — Cette dernière clause peut paraître trop rigoureuse, mais il ne faut pas oublier qu'en Amérique on ne sait pas ce que c'est que de boire avec modération : il n'y a guère que des ivrognes et des buveurs d'eau.

MM. Pullman se sont imposé bien des sacrifices. Ont-ils réussi ? Autant que j'ai pu m'en assurer, oui, parfaitement. De l'aveu de tous, la population de Pullman est heureuse et tranquille,

pleine de reconnaissance envers ses bienfaiteurs, mais sans servilité, sans rien perdre de l'indépendance de caractère qui est si remarquable chez l'ouvrier américain. Et toutes les mesures généreuses prises par ces grands fabricants ne les ont pas empêchés de faire de bonnes affaires ; ils ont gagné plusieurs millions. Si tous les industriels suivaient leur exemple, la question sociale serait bientôt résolue.



CHAPITRE VI

Huit Jours en Chemin de Fer



'EST à Chicago que commence, à proprement parler, le Far-West américain. Jusque-là, on est en pays civilisé, presque en Europe; après Chicago, on sent qu'on est parvenu aux frontières du monde sauvage.

Notre petite troupe s'était peu à peu complétée et avait atteint le chiffre de

quatre-vingts personnes. Parmi les nouveaux venus nommons d'abord M. Hatch lui-même, notre hôte et notre chef; son lieutenant M. Cole, également de New-York, chargé de diriger l'expédition et de veiller à nos approvisionnements, lourde tâche, comme vous pensez; puis Mlles Woodruff, nièces de M. Hatch, et un de ses cousins, M. Sumner. De la Nouvelle-Angleterre étaient venus M. Chace, manufacturier du Rhode-Island, homme charmant et voyageur intrépide; sa sœur, Mme Tolman, de Boston, sa cousine, Mlle Holmes, et son beau-frère, M. Wyman, doué d'une faculté d'improvisation comique qui n'a pas peu contribué à agrémenter notre voyage.

Chicago était représenté par le doc-

teur Hollister, avec sa femme et sa fille. Enfin, le « Sud ensoleillé » avait fourni son contingent en la personne de M. W. Samuel et de M. Newman, de Saint-Louis, avec leurs familles. Et, pour que la race blanche ne se trouvât pas seule dans un pays où toutes les familles humaines se mêlent et se coudoient, M. Hatch avait emmené deux domestiques nègres et M. Newman un cuisinier chinois.

Pour une caravane comme celle-là, on pouvait bien avoir un train spécial. En effet, M. Hatch avait fait préparer plusieurs wagons Pullman, sortis des ateliers dont je vous ai parlé précédemment, et les avait fait réunir de manière à former une véritable habitation. Deux wagons-lits, l'un pour les dames, l'autre

pour les messieurs, un wagon-salon, un wagon-restaurant, un wagon pour les bagages, telle était la composition de notre train.

Vous savez peut-être que les wagons américains sont arrangés tout autrement que les nôtres. Ils sont très longs, une dizaine de mètres en moyenne, et ne sont pas divisés en compartiments. Un couloir les traverse dans le sens de la longueur, et les banquettes, pour deux ou trois personnes chacune, sont rangées sur les deux côtés. Les wagons communiquent entre eux par des plates-formes, sur lesquelles on peut se mettre si on ne craint pas la poussière : on se promène ainsi d'un bout du train à l'autre. Pour les longs voyages, c'est beaucoup moins fatigant, parce qu'on

est pas assis tout le temps à la même place. Du reste, le système a des avantages et des inconvénients.

Dans les wagons-lits, un arrangement ingénieux permet de réunir deux banquettes de manière à en faire un lit. Si la place manque, on peut encore établir un second lit au-dessus du premier. Cela ressemble un peu aux cabines des bateaux, mais on y est beaucoup mieux.

C'est dans un train aménagé de la sorte que nous nous sommes installés pour huit jours, afin d'aller de Chicago aux montagnes Rocheuses. Comme vous voyez, c'est la maison ambulante des bohémiens sur une plus grande échelle.

Parfois, le train s'arrêtait pour un

temps plus ou moins long; alors nous pouvions faire des excursions dans le voisinage. Et comme c'était *notre* train, nous étions sûrs d'être attendus, même quand nous arrivions en retard. En somme, un genre de vie très agréable, quoique un peu trop sédentaire.

Notre itinéraire comprenait d'abord les États d'Iowa et de Minnesota, puis les vastes territoires du Dâkotâ et du Montana. Vous savez qu'en Amérique on appelle *territoire* une région peu peuplée qui n'a pas encore le droit d'envoyer des délégués au Congrès, et dont le gouverneur, au lieu d'être élu par le peuple, est choisi par le président des États-Unis (1).

(1) Il n'y en a presque plus maintenant (1896).

Ces diverses régions diffèrent les unes des autres à bien des points de vue.

L'Iowa, dans lequel nous sommes entrés en traversant le Mississipi sur un grand pont suspendu du même genre que ceux de Brooklin et de Niagara, est, du moins dans sa partie Est, couvert de forêts marécageuses, au milieu desquelles apparaissent de temps en temps de grands champs de maïs et même des petites villes bâties en bois. Ces forêts n'ont pas l'aspect grandiose des forêts vierges du Canada; presque toutes semblent assez jeunes, ce qui ne laisse pas de surprendre au premier abord, car évidemment ce ne sont pas des bois en coupe réglée. Mais il paraît qu'autrefois les Indiens met-

taient périodiquement le feu aux prairies et aux forêts, et que les colons ont suivi cet exemple ; c'est ce qui explique que les arbres ne soient pas plus grands.

Toute cette région voisine du Mississipi est formée de terrains d'alluvion d'une merveilleuse fertilité ; mais, comme les marais y abondent, elle est extrêmement malsaine. Les fièvres paludéenes y font de grands ravages, et un nombre considérable d'habitants deviennent poitrinaires. On les envoie, pour les guérir, respirer l'air sec et vivifiant des montagnes Rocheuses.

Le Minnesota, comme l'Iowa, est couvert de forêts, mais ce qui le caractérise d'une façon toute particulière, ce sont les lacs innombrables dont il

est couvert. « Quand Dieu a séparé les eaux de la terre, dit-on dans le pays, il a fait exception pour le Minnesota » ; et de fait, je ne vois guère que la Suède à comparer à ce pays. Ces petits lacs sont, à leur tour, parsemés d'îles et d'îlots, qui fournissent à chaque instant des coups d'œil ravissants. C'est à cette quantité d'eau que le pays doit son nom : *Minnesota* signifie dans la langue des Indiens Dâkotâs qui l'occupaient autrefois, *eau blanchâtre*. En effet, lorsque le ciel est couvert de légers nuages, ce qui est très fréquent, l'eau des lacs qui les reflète paraît blanche, et le nom de Minnesota est parfaitement bien choisi.

L'un des plus beaux lacs est celui de *Minnetonka* (la grande eau), près de

la double ville de Saint-Paul et Minneapolis, capitale du Minnesota, où notre convoi s'arrêta pendant deux jours. C'est un séjour enchanteur, où beaucoup de familles riches des États voisins commencent à aller passer l'été : aussi les personnes qui ont eu la bonne idée d'acheter des terrains dans les environs, il y a quelques années, les revendent-elles à des prix fabuleux pour la construction d'hôtels ou de maisons de campagne (1). Du reste, les environs de Minnetonka ont, pour les amateurs de légendes indiennes, un autre intérêt. C'est là, en effet, que se trouvent les chutes de *Minnehaha*

(1) Un monsieur qui avait acheté une île sur le lac Minnetonka, pour la somme de un dollar (5 fr.), refusa, neuf ans plus tard, de la vendre 10,000 dollars.

(eau riante), si célèbres dans les traditions des Dâkotâs, et où le poète Longfellow place la demeure du vieux faiseur de flèches, beau-père de *Hiawatha*.

Comme le poëme de Hiawatha et les légendes qui s'y rattachent m'ont toujours passionnément intéressé, j'ai entrepris, après bien d'autres, un pèlerinage aux chutes de Minnehaha, mais je me suis égaré en route. On ne rencontre personne, il n'y a guère de chemins frayés dans les bois et dans les marais. Mon expédition s'est bornée à une promenade intéressante, mais très fatigante, car le soleil était brûlant, et dans ces contrées humides la chaleur est plus accablante que partout ailleurs.

A ce propos, je me rappelle un trait curieux des mœurs américaines. Vous

savez que les industriels américains poussent l'art de la réclame plus loin que Géraudel lui-même : en plein désert, on rencontre des rochers sur lesquels est écrite en grosses lettres de couleur l'adresse de quelque fabricant de cigares ou de poudre dentifrice. Or, après avoir erré quelque temps dans les environs de Minnetonka, je songeais sérieusement à revenir à Minneapolis, et je me demandais, non sans inquiétude, comment je pourrais retrouver mon chemin. J'arrive sur un sentier « carrossable », et je le suis au hasard, ne sachant pas si je prenais la bonne direction. Tout à coup j'aperçois un poteau indicateur : c'est une chance inattendue, car habituellement on n'en met pas dans les régions aussi peu

peuplées. Je m'approche ; il y avait une flèche directrice, et ces mots : « 9 milles d'ici jusqu'à la boutique de M. X..., cordonnier à Minneapolis. »

C'était une vulgaire réclame, mais, franchement, elle avait du bon. Je suivis la direction indiquée; de mille en mille, le poteau indicateur reparaissait, marquant le chemin à suivre et donnant la distance. Pour plus de sûreté, il se dressait encore à tous les endroits où le chemin aurait pu paraître douteux. Grâce à cet aimable cordonnier, je parvins à Minneapolis sans encombre. Si j'avais eu besoin d'une paire de souliers, c'est bien chez lui que je l'aurais achetée ; mais, ô ingratitude ! j'ai oublié son nom, et je ne pourrai

jamais lui témoigner ma reconnaissance pour le service qu'il m'a rendu.

Le Minnesota est séparé du Dâkotâ par la *rivière Rouge*, dont le nom dérive, paraît-il, des guerres d'extermination que se faisaient autrefois sur ses bords les Indiens Algonkins et Dâkotâs. On prétend que les eaux de la rivière furent plus d'une fois empourprées par le sang des guerriers de la prairie.

Aujourd'hui, à l'endroit où le chemin de fer traverse la rivière, s'élèvent les deux petites villes sœurs de *Moorhed* et de *Fargo*. C'est dans cette dernière ville que nous avons passé notre premier dimanche dans l'Ouest, car, suivant l'habitude américaine, notre train s'arrêtait le dimanche pour laisser aux

mécaniciens, etc., le repos du septième jour.

Fargo est une ville toute neuve, dont les maisons sont bâties en planches, et dont les rues n'ont guère d'autre macadam que le sol des prairies. Les habitants étaient, au moment de notre visite, au nombre de 10,000, et ce nombre augmente très rapidement. Il y a dix églises et plusieurs écoles, un journal quotidien, *the Fargo Argus* (qui est parfois un peu à court de nouvelles), et un fanal électrique qu'on allume tous les soirs et qui éclaire la ville tout entière mieux que ne pourrait le faire le gaz ou tout autre système. Lorsqu'on est dans la prairie à une petite distance de la ville et que tout à coup ce

fanal s'allume devant vous, l'effet est saisissant.

La principale industrie de Fargo, avec l'agriculture, est le flottage du bois, le *lumber*, comme on l'appelle. Mais nous n'avons pas eu l'occasion de voir les *lumberkers* à l'ouvrage. En effet, nous avons passé à Fargo la journée du dimanche, et le dimanche, aux États-Unis, est resté ce que Dieu l'a fait, le jour du repos. C'est surtout dans ces petites villes de l'Ouest qu'on apprend à l'apprécier.

Dans la Nouvelle-Angleterre, l'observation du sabbat est parfois trop rigoriste et quelque peu judaïque. Dans les grands centres, comme New-York et Chicago, elle a été entamée par cette fièvre d'activité, cette poursuite



LES LUMBERKERS

incessante de la richesse, qui est une des plaies de notre civilisation moderne. Mais parmi ces honnêtes et paisibles populations de cultivateurs, laborieuses et actives sans doute, mais non pas au point d'en perdre la faculté de réfléchir, le dimanche a gardé tout son charme. Les travaux sont arrêtés, les boutiques se ferment, les églises (il y en a dix à Fargo) se remplissent deux ou trois fois dans la journée ; les ouvriers, les commerçants se reposent, heureux et paisibles, au sein de leur famille, ou tiennent des réunions moitié religieuses, moitié récréatives, où le chant des cantiques populaires de Sankey tient une large place, ou bien encore vont faire ensemble de jolies promenades dans la *prairie*. Je

me disais, en parcourant cette petite ville, qui semblait jouir si pleinement du repos que Dieu lui donnait : « Quand donc la France comprendra-t-elle que le dimanche est un des dons les plus précieux de la bonté de Dieu, et que le sabbat a été fait pour l'homme, comme l'Écriture nous l'apprend ?

Un des hommes les plus intéressants que nous ayons vus à Fargo est certainement le P. Stéfane, prêtre catholique, qui avait été longtemps missionnaire parmi les *Dâkotâs* ou *Sioux*.

Les Dâkotâs ont donné leur nom au territoire où se trouve Fargo ; c'était autrefois une des plus puissantes tribus du Nord-Ouest ; ils ont tenté, à plusieurs reprises, de s'opposer à l'invasion des hommes blancs et leur ont



TRANSPORT DE TRONCS D'ARBRES AUX ENVIRONS DE FARGO EN HIVER

disputé pas à pas l'indépendance de leur territoire. Un de leurs chefs, *Sitting Bull* (*le taureau assis*), surnommé le *dernier des grands chefs*, après s'être rendu célèbre dans les guerres de tribu à tribu, rassembla toutes les forces guerrières des Dâkotâs et entreprit contre les blancs une guerre d'extermination. Il massacra les colons et tint tête aux soldats pendant plusieurs années. En 1876, son père ayant été tué par le général Custer, Sitting Bull attira celui-ci dans un défilé des *montagnes Noires*, le surprit à la tête de ses guerriers et massacra toute la troupe, qui comptait deux cents hommes, à l'exception d'un éclaireur indien de la tribu des *Corbeaux*, qui put s'échapper. Sitting Bull tua le général de

sa propre main et lui mangea le cœur ! Ce fut la dernière victoire des Indiens.

Entouré d'ennemis, enveloppé de toutes parts par des forces bien supérieures aux siennes, Sitting Bull dut se réfugier au Canada. Là, ne trouvant pas de bisons pour nourrir ses compagnons, il se vit peu à peu abandonné par eux ; enfin, en 1881, il se rendit aux Américains. Après avoir été interné au fort Randall, il fut remis en liberté sous caution.

Le P. Stéfane connaissait intimement Sitting Bull, auquel il avait eu le privilège d'annoncer l'Évangile. Il nous assura que la grâce de Jésus-Christ avait triomphé des instincts sanguinaires de cette nature indomptée, et que l'ancien guerrier sauvage, tou-

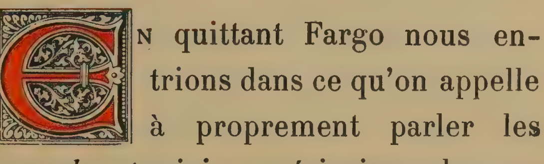
jours ignorant, superstitieux et violent, était pourtant devenu un chrétien sincère, qui s'efforçait de consacrer à Dieu ses grandes qualités naturelles. Sitting Bull devait être baptisé à l'automne et désirait vivement voir son peuple entrer par l'Évangile dans la voie de la civilisation (1).

(1) Si j'ai bonne mémoire, le Taureau Assis a été tué depuis dans une nouvelle insurrection des Indiens. P. P.



CHAPITRE VII

Les Prairies



En quittant Fargo nous entrions dans ce qu'on appelle à proprement parler les *grandes prairies* américaines, les *savanes* de nos romanciers. Dans cette partie du pays, elles n'ont vraiment rien d'attrayant ; ce sont de vastes plaines uniformes, sans accidents de terrain, sans arbres (si ce n'est près des riviè-

res), sans rien qui repose les yeux et rompe la monotonie de cette mer de verdure. Comme la Beauce, à laquelle elle ressemble beaucoup, cette région est admirablement propre à la culture. Il y a des endroits où l'on plante du blé depuis quinze ans, sans jamais fumer ou amender le sol, et pourtant les récoltes ne cessent pas d'être magnifiques.

Le blé est, du reste, la culture par excellence des prairies plates, bien qu'on y cultive aussi des pommes de terre, des choux, etc. Le climat est trop rude pour le maïs ; quant au bétail, il supporterait mal, en plein air, les vents glacés du Nord qui balayent ces plaines sans être arrêtés par aucun obstacle. Si le pays était un peu boisé,

il serait facile de faire de beaux élevages ; aussi l'État fait-il des conditions particulièrement avantageuses aux propriétaires qui plantent quelques hectares en bois.

Un colon, propriétaire de plusieurs grandes fermes, M. Dalrymple, a eu l'obligeance de nous en faire visiter une, qui couvre une étendue de 6,500 hectares (1).

On moissonnait justement au moment de notre arrivée, non pas à la faux, bien entendu ; ici la main d'œuvre est trop chère (2) : on dépenserait

(1) Il y en a de plus grandes. On nous en a cité une de 50,000 hectares, située dans le Texas. Mais les petites fermes rapportent proportionnellement plus que les grandes.

(2) Les moissonneurs gagnent facilement 15 francs par jour et la nourriture.

pour payer les ouvriers plus que la valeur du grain récolté. Tout se fait à la vapeur : labour, ensemencement, fauchage, battage, vannage. Pour ceux qui ont fait ou vu faire la moisson dans ces pays-ci et en Europe, la comparaison est très intéressante. Nous trouvions, nous autres Européens, qu'on se livrait à un terrible gaspillage ; la paille était hachée, écrasée, quelquefois mise en tas et brûlée. Il paraît qu'on en a plus qu'il n'en faut pour la consommation locale, et le transport au loin coûterait trop cher.

Quand nous eûmes achevé la visite de tout ce qu'il y avait d'intéressant à voir, il restait une chose importante, les discours : les Américains profitent de toutes les occasions pour en faire.

Heureusement notre compagnon de route, M. Wyman, en avait toujours une provision toute prête. On le jucha donc sur une charrette attelée de deux mulets, et là, devant une assemblée bizarre de voyageurs, de colons et de moissonneurs, il se mit à pérorer. Que pouvait-il avoir à dire à propos d'un champ de blé? Je n'en sais rien, et lui probablement n'en savait rien non plus. Néanmoins, sa harangue fit un grand effet, et quand il eut fini, ce fut un tonnerre d'applaudissements et de bravos. Hélas! la roche Tarpéienne est toujours à côté du Capitole. Les mulets, effrayés par le vacarme, se mirent à sauter, et le pauvre orateur dut descendre de sa tribune un peu plus vite qu'il n'y était monté, ce qui ne fit

qu'accroître la gaieté générale. Mais les orateurs suivants, avertis par l'expérience, eurent soin de se maintenir dans une prudente platitude pour éviter des triomphes trop dangereux.

Un peu plus loin, en plein désert, notre train faisait halte devant un groupe de maisons en planches d'assez pauvre apparence, et M. Hatch nous annonça que nous allions voir la ferme de M. Steele.

On ne voyait aux alentours que des champs déjà moissonnés; nous nous demandions ce qu'il pouvait bien y avoir à visiter. C'était un vaste établissement pour l'éducation des volailles.

Un grand nombre d'œufs étaient disposés dans une immense couveuse artificielle chauffée à la vapeur; le princi-

pal travail du fermier et de sa famille était de les disposer, de les tourner et retourner, de les surveiller et de nourrir les poulets qui en sortaient tous les jours, au nombre d'une centaine environ, pendant la belle saison. Mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'était l'intérieur de l'habitation. Cette baraque en planches ressemblait intérieurement à un petit palais : on y voyait des meubles et des tapis magnifiques, des tableaux sur les murs, un piano, en un mot tout ce qu'on trouve dans un salon parisien, tout ce qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans une ferme des savanes. On nous reçut avec la franche cordialité de tous les colons du nouveau monde ; la mère du fermier, charmante vieille dame de soixante-dix-neuf ans, nous

servit une collation somptueuse, à laquelle ne manquaient pas même les crèmes glacées si chères aux Américains. La fermière ouvrit le piano et nous chanta quelques romances en s'accompagnant très agréablement elle-même; enfin, nous pûmes nous croire, pendant une heure, dans une riche maison de New-York.

C'étaient évidemment des gens de bonne éducation et de sentiments distingués que ces fermiers; mais ils ne regrettaient nullement de se trouver ainsi perdus au milieu du désert, à plusieurs lieues de la moindre habitation humaine.

Le soir du même jour, nous arrivions à *Bismark*. C'est le nom, assez singulier, qu'on donne à la capitale du Dâ-

kotâ, ville de 4,000 habitants (en 1883). Le gouverneur du territoire, M. Ordway, vint nous saluer au passage, et, naturellement, on fit encore appel à « la langue d'argent de M. Wyman », qui fut obligé de débiter un nouveau discours.

Après avoir quitté Bismark, on atteint la rive gauche du Missouri. Comme vous le savez sans doute, cette rivière n'est pas, ainsi qu'on l'a cru autrefois, un affluent du Mississipi, mais la branche principale de ce grand fleuve, branche qui, à elle seule, a 3,600 kilomètres de long. Ses eaux jaunâtres, violentes et rapides, forment à chaque instant de vastes tourbillons, et entraînent de grands troncs d'arbres, arrachés aux forêts dont les rives sont garnies en plusieurs en-

droits; aussi la navigation est-elle très dangereuse dans ces parages.

On passe le Missouri sur un grand pont suspendu, et, presque aussitôt après, la ligne du chemin de fer décrit une courbe très forte qui permet de jouir de la vue du pont et de la rivière. Les bords de celle-ci offrent un spectacle curieux. Sur la rive gauche, le sol, assez élevé, a été taillé à pic par les eaux, qui viennent se jeter sur les rochers avec une grande impétuosité et en emportent constamment des morceaux. La rive droite, au contraire, plate et sablonneuse, est à peine élevée au-dessus du niveau de la rivière qui l'inonde parfois sur une vaste étendue. Au clair de lune, cette masse d'eau colossale, roulant avec fracas dans la so-

litude de la prairie, et la silhouette imposante du pont suspendu formaient un tableau plein de grandeur et de poésie.

Un peu plus tard, nous arrivons à *Mandan*, où notre train s'arrête pour le reste de la nuit. Ici, nous entrons dans un pays tout différent des prairies plates, monotones et fatigantes, que nous venions de parcourir. C'était encore la prairie, mais la prairie onduleuse (*rolling prairie*), c'est-à-dire une succession de petites collines, ou plutôt de mamelons, semblables par la forme aux dunes de la Gironde, mais plus grands, couverts d'une herbe fine et tendre et séparés par des vallées où poussent de jolis bouquets d'arbres. Cette région n'est pas aussi propre à la

culture que le Dâkotâ oriental; mais elle convient admirablement à l'élève des bestiaux, qui trouvent dans les vallées un abri contre le vent du nord. Aussi toutes les hauteurs sont-elles garnies de troupeaux de bœufs et de chevaux paissant en liberté. Les habitants de Mandan, placés sur la limite des prairies plates et des prairies onduleuses, peuvent se livrer à leur choix à la culture du blé ou à l'élevage; aussi cette petite ville, qui ne compte guère que 2,000 habitants, est-elle l'une des plus prospères et des plus heureuses que j'aie rencontrées.

A mesure qu'on avance vers l'ouest, les collines des prairies deviennent plus hautes, les pentes sont moins douces; il commence à s'y mêler des *buttes*,

sortes de rochers de sable colorés par divers oxydes métalliques, et qui affectent les formes les plus bizarres et les plus pittoresques. Les stations, de plus en plus rares, ne sont guère que des assemblages de cabanes; les unes sont bâties en planches, les autres sont de simples *log-cabins*.

Les rares habitants de cette région sont en général des hommes grands, maigres, mais puissamment musclés, hâlés par le soleil et les intempéries, à l'air résolu et indépendant. Du reste, ils ne présentent pas un type unique: toutes les races s'y confondent; il y a surtout parmi eux des *coureurs des bois* et des *trappeurs* franco-canadiens, souvent mêlés d'Indiens, qui ont été les premiers à explorer ce pays, et des

émigrants scandinaves, qui passent pour les meilleurs de tous les colons.

Ce sont ordinairement des hommes francs, énergiques, courageux, hospitaliers, mais enclins au jeu, à la boisson et à tous les vices que ces mauvaises habitudes entraînent à leur suite. Pas de village, pas de hameau sans cabarets et sans maisons de jeu, et le nom de *gambling-hells* (enfers des joueurs), porté couramment par ces repaires, suffit à donner une idée des scènes violentes qui s'y passent tous les jours. Comment pourrait-il en être autrement? Tout le monde est armé jusqu'aux dents et les lois n'existent que sur le papier. Heureusement, à côté du *gambling-hell* s'élève presque partout l'église chrétienne, la seule source

d'influence moralisatrice pour ces hommes demi-sauvages, là du moins où l'école publique n'a pas encore été fondée.

Il arrive parfois qu'à la suite d'un réveil religieux les habitants d'un campement entreprennent une réforme sociale. On ferme les cabarets et les maisons de jeu, il est sévèrement défendu d'en ouvrir d'autres; puis on expulse les mauvais sujets les plus déterminés (s'ils résistent, on en exécute sommairement un ou deux), et la colonie se trouve régénérée, pour un temps au moins. Par leur caractère à la fois populaire et autoritaire, par l'enthousiasme qu'elles font naître, par la violence quelque peu sauvage des procédés, ces révolutions rappellent en

petit celles des Israélites, et notamment celle qui a eu lieu du temps d'Ézékias.

En arrivant au village de Dickinson, nous fûmes surpris de voir sur le quai d'embarquement un groupe d'Indiens, portant le costume des sauvages. En un clin d'œil, ils se virent entourés par les voyageurs qui les contemplaient avec une curiosité mêlée de crainte, et les accablaient de questions auxquelles ils étaient incapables de répondre, puisqu'ils n'entendaient pas l'anglais. Le chef de gare nous apprit que c'étaient des *Minataris*, venus de leur réserve pour se rendre chez leurs cousins les *Corbeaux* du Montana. Comme ils devaient suivre à peu près la même route que nous pendant assez longtemps, M. Hatch leur offrit de les transporter ;

ils acceptèrent, et bientôt ils étaient confortablement installés sur la plate-forme de derrière de notre train.

C'étaient des gaillards de haute taille, à la carrure herculéenne, comme tous les Minataris (les Franco-Canadiens les appellent *Gros-Ventres*), au teint plus foncé que les Iroquois. Leur figure, au repos, était empreinte d'une tristesse profonde, commune à tous les sauvages; ce qui ne les empêchait pas de rire très volontiers. Leurs vêtements étaient faits en grande partie avec des étoffes européennes, mais arrangées à la mode indienne et, du reste, en assez mauvais état. Ce costume, joint à la mélancolie de leur regard, leur donnait un air de délabrement tout particulier. « On dirait de vieux chênes, fit remar-

quer Mme Neate, des arbres géants déjà dépouillés de leur feuillage et qui attendent qu'une tempête vienne les jeter à terre. » Cette impression très vive ne correspondait pas néanmoins à la réalité ; la tribu des Minataris est assez prospère et nos hôtes portaient des armes, des pipes et d'autres instruments qui témoignaient d'une certaine aisance ; même ils avaient sur eux quelque argent.

Naturellement, tant qu'ils restèrent avec nous, ils furent entourés de curieux. M. Crouch, de New-York, voulut faire leur portrait. Il fallait voir leur étonnement quand il a eu fini ! Chacun des Indiens regardait un portrait, puis l'original de ce portrait, ouvrait de grands yeux, regardait encore, puis

partait d'un éclat de rire. Bientôt ce fut une hilarité générale. Il y en avait surtout un petit, petit relativement, car il mesurait bien 5 pieds 6 pouces, qui se tordait; il se calmait un peu, puis il regardait un des portraits et se remettait à rire de plus belle.

J'avais apporté une provision de couteaux bon marché, que j'avais achetés avant de partir, à l'intention des Indiens. J'en offris un (un couteau de dix-huit sous) au chef de la troupe. Croyant que je voulais le lui vendre, il tira de sa poche un dollar (5 francs) et me le tendit; comme je refusais, il pensa que ce n'était pas assez et ajouta un deuxième dollar, puis un troisième. J'aurais pu faire une bonne affaire, n'est-ce pas? Vendre 15 francs un cou-

teau de 18 sous ! Cela donne une idée de la manière dont les traficants trompent ces pauvres Indiens.

Du reste, cette proposition nous mit en goût d'affaires. Nous ne voulions pas prendre à nos Indiens de l'argent, mais bien leurs pipes en « roche rouge du Coteau des Prairies »; les fourreaux de leurs armes, leurs ornements, excitaient notre convoitise. Chacun voulait avoir quelque chose, et bientôt plusieurs marchés furent conclus à la grande satisfaction des parties intéressées. Mais les Indiens voulurent conserver leurs armes et *une* pipe, qu'ils continuèrent à fumer à tour de rôle.

Comme linguiste, je devais nécessairement m'intéresser au parler minatari, d'autant plus que j'avais recueilli

précédemment, comme spécimen de la langue indienne, l'oraison dominicale en tuskarora, écrite sous la dictée de Frank Mount-Pleasant. Je pris donc mon carnet, et, après avoir expliqué par gestes à l'un des Indiens ce que j'attendais de lui, je lui demandai, toujours par gestes, comment on disait *nez*, *bouche*, etc., notant soigneusement chaque mot en caractères phonétiques. Cette nouvelle opération excita au plus haut point l'intérêt des Minataris. Quand je répétais un mot de travers, mon professeur me faisait recommencer avec une louable persévérance, tandis que les autres riaient de bon cœur ; mais quand, arrivé à prononcer convenablement, je notais le mot sur mon carnet, ils me regardaient faire

avec le plus grand sérieux et d'un air de compétence tout à fait amusant. On aurait dit un jury d'examen voulant s'assurer que le candidat sait faire une dictée sans fautes.

Ces Indiens nous firent passer un bon moment. Arrivé à destination, leur chef offrit de payer leurs places, ce que M. Hatch refusa généreusement.

Le spectacle qui s'offrit bientôt à nos yeux ne nous laissa guère le loisir de regretter le départ de nos Indiens. Nous entrions dans le territoire des *Mauvaises Terres*, l'un des plus curieux qu'il y ait dans le monde entier.

C'est une vaste étendue de terrain, qui paraît avoir formé une plaine argileuse, élevée autrefois de 8 à 900 mè-

tres au-dessus du niveau de la mer. Sous l'argile s'étendait une couche de houille qui, pour une raison ou une autre, a pris feu. L'argile, cuite, brûlée, brisée, s'est effondrée, formant une foule de collines irrégulières, aux formes fantastiques et aux couleurs éclatantes. La pluie, tombant là-dessus, a raviné les collines d'une manière encore plus curieuse, car certaines parties de l'argile, contenant des oxydes de fer ou autres, sont moins facilement attaquées que le reste du terrain.

On se trouve donc en présence d'un entassement d'objets bizarres qui dépasse toute idée. Ici, à l'entrée même du territoire, c'est une gigantesque tête de chien, qui en garde l'entrée :

on l'appelle le *chien de garde des Mauvaises Terres*. Plus loin on dirait une tête de femme : c'est la *Vierge des Mauvaises Terres*. Ensuite, voilà une pyramide parfaitement régulière, mais le sommet qui manque est remplacé par un tertre gazonné ; puis ce sont des colonnes de toutes les hauteurs, supportant des plaques deux ou trois fois plus larges ; des tours, des pics, des dômes, des rochers de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs. Bref, on passe de surprise en surprise, de merveille en merveille : tout cela est admirablement beau, mais encore plus étonnant, j'allais dire plus ridicule, que beau. On dirait que des architectes géants, fatigués de construire des montagnes d'après une mé-

thode rationnelle, se sont donné rendez-vous ici pour se livrer à toutes les fantaisies d'une imagination déréglée.

Vous pensez bien que ces collines, au pied desquelles coulent dans tous les sens des ruisseaux aux mille détours imprévus, sont fort difficiles à traverser : de là leur vient le nom de *Mauvaises Terres à traverser*, qui leur a été donné par les Indiens, et que les Canadiens voyageurs ont trouvé parfaitement approprié à cette région. C'est dans ce dernier sens d'infranchissables qu'il faut interpréter le nom de Mauvaises Terres. Autrement c'est un admirable territoire de chasse, on y rencontre jusqu'à des bisons, (1) si

(1) Plus maintenant du moins dans le Dâkotâ.

rares partout ailleurs. Quand la civilisation y aura pénétré, ce pays se prêtera admirablement bien, sinon à l'agriculture, du moins à l'élevage des bestiaux.

Ce qu'il y a de plus curieux peut-être, ce sont les quelques endroits où l'on peut encore voir en activité les forces souterraines qui ont modelé les *Mauvaises Terres*. Telle est, à trois lieues de la station de *Little Missouri*, une série de gigantesques fournaises; le feu dévore peu à peu la couche de houille sur laquelle repose le sol; celui-ci s'effondre de temps en temps en masses calcinées, et de nouvelles collines s'ajoutent ainsi à ce pays déjà si vaste et si curieux.

La région des Mauvaises Terres nous



LES MONTAGNES ROCHEUSES

conduit en plein dans le territoire de Montana : c'est dire que nous touchons aux montagnes Rocheuses.

A mesure qu'on avance, le pays devient plus rocailleux, plus abrupt ; aux collines succèdent les montagnes, aux prairies les forêts ; la culture disparaît, la présence de l'homme civilisé ne se révèle plus que par quelques *log-cabins* situées à de très grandes distances les unes des autres, et par des troupeaux de bestiaux à demi-sauvages, errant çà et là dans les vallées. Au loin se dessinent des pics à l'aspect sombre et sévère : ce sont les montagnes Rocheuses dont nous approchons à grands pas.

Livingstone ! C'est notre dernière étape. Ici notre train quitte la voie

principale pour se diriger vers le Sud. Quelques heures après, nous atteignons la lisière du *Parc national américain.*



CHAPITRE VIII

Le Parc National

L y a une vingtaine d'années, la partie des montagnes Rocheuses où se trouvent les sources de la rivière Yellowstone était absolument inexplorée ; les Indiens eux-mêmes ne s'aventuraient jamais dans ces régions, qui leur inspiraient une crainte superstitieuse et qu'ils considéraient comme le domaine exclusif

des esprits de l'eau et du feu. Quelques trappeurs franco-canadiens avaient bien approché de ce pays mystérieux et inaccessible ; mais, en revenant, ils en avaient fait des descriptions si fantastiques que tout le monde s'était moqué d'eux ; on avait fini par faire à la Yellowstone une réputation analogue à celle dont jouit chez nous la Garonne, et l'on disait couramment qu'il était *impossible de boire de l'eau de la Yellowstone sans devenir menteur.*

Mais, en 1870, le général Washburn, chargé de lever le plan du territoire de Montana, explora la vallée, au sujet de laquelle couraient des bruits si étranges, et il dut reconnaître qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les récits des voyageurs canadiens. Les récits du général

intéressèrent vivement le public américain, et le Dr Hayden, à la tête d'une nouvelle expédition, fut chargé de vérifier et de compléter les explorations de M. Washburn. Il confirma de point en point le dire de son prédécesseur. M. Hayden présenta un rapport officiel au gouvernement fédéral, et conclut en proposant au Congrès de déclarer *propriété nationale* le territoire où se trouvaient les principales curiosités naturelles de la vallée de la Yellowstone. On empêcherait ainsi les spéculateurs de s'en emparer pour extorquer de l'argent aux touristes, comme cela se fait si souvent à Niagara et ailleurs.

Cette proposition fut bien accueillie par le Congrès, et en 1872 une loi déclara propriété de l'Union, sous le nom

de *Parc national*, un territoire de 102 kilomètres de long sur 88 de large. Une compagnie fut chargée d'y construire des hôtels, d'y tracer des routes, d'y établir des lieux de campement, sous la surveillance d'un commissaire du gouvernement. L'accès du parc restait ouvert au public, mais avec interdiction d'y chasser, d'y bâtir, de détruire les forêts, de rien faire en un mot qui pût en diminuer la beauté ou en altérer l'aspect.

C'est ce territoire que M. Hatch, au nom de la Compagnie qui l'aménageait, nous avait invités à venir visiter.

Le chemin de fer s'arrête à l'entrée même de ce parc, et l'hôtel où nous devions établir notre quartier général était à trois lieues environ dans l'inté-

rieur. La route, ou plutôt le sentier qui y conduit, suit en la remontant la vallée de Yellowstone, vallée étroite et profonde qui forme ce que les Américains appellent un *canyon*, c'est-à-dire une gorge encaissée. L'aspect en est pittoresque, mais en la suivant, les uns à pied, les autres en voiture (car il y a dans ce pays des véhicules qui peuvent passer partout), nous étions plus impressionnés par la chaleur écrasante et par la poussière que par la beauté du paysage.

En effet, les montagnes Rocheuses, surtout sur le versant Est, ont un climat tout à fait *continental*, c'est-à-dire extrême : pendant l'hiver, le thermomètre descend à 30 ou 35 degrés centigrades au-dessous de zéro ;

pendant l'été il monte à 40 degrés, ou même au-dessus ; et pourtant, quand le temps est clair, il gèle toutes les nuits. Or, le beau temps, c'est la règle; il pleut très rarement (dans le Colorado il y a des régions où il ne pleut jamais); l'air est admirablement sec et pur. C'est un des pays les plus sains du monde, on y envoie même les poitrinaires de la vallée du Mississipi ; seulement il faut quelques jours pour s'y habituer, et dans les vallées, on est souvent inondé de poussière. La végétation, dans ces conditions, ne peut pas atteindre les proportions gigantesques qu'on remarque dans les pays chauds et humides.

En remontant la vallée, nous apercevions, à une certaine distance devant nous, une terrasse couverte de quel-

que chose de blanc, qui avait absolument l'air de neige. Nous ne pouvions en croire nos yeux, car de la neige avec cette température, c'eût été par trop étonnant, et pourtant ce ne pouvait guère être autre chose. Enfin nous arrivons à la terrasse et nous trouvons une poussière blanche, faite de débris de rochers. Nous étions en effet aux sources du Mammouth (*Mammoth Hot Springs*), l'un des endroits les plus curieux du parc.

Mais avant de nous y engager, arrêtons-nous un instant. Nous sommes fatigués, et pour le moment, il y a quelque chose qui nous intéresse beaucoup plus que les sources : c'est l'hôtel, bâti sur la terrasse, car un bon déjeuner nous y attend.

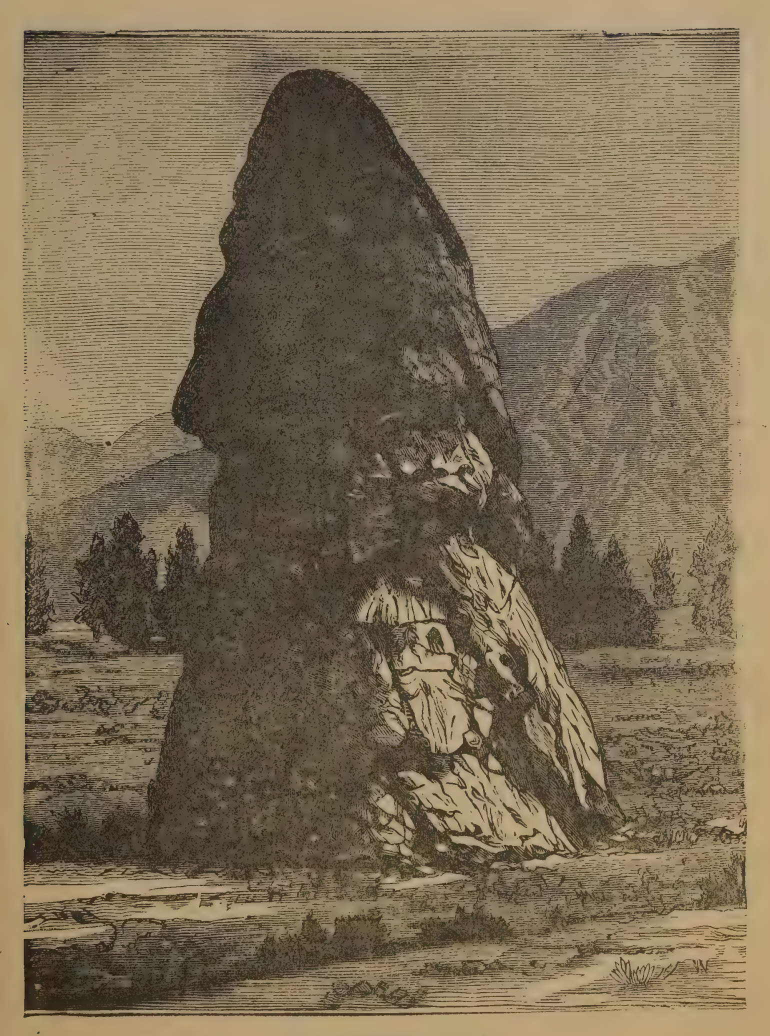
Nous entrons, et bientôt nous nous réconfortons dans une vaste salle ornée de cornes d'élan, de bison, de mouflon, de têtes d'ours et de *lion de montagne*. L'hôtel où nous sommes installés est un vaste bâtiment en bois, commencé au mois de mai de la même année, et encore inachevé. Un assez grand nombre de touristes y coudoient des montagnards, des guides, des chasseurs, des *backwoodsmen* toujours armés qui s'installent, avec le sans-gêne le plus parfait, sur les chaises de la terrasse et des salles de réunion. Il y a des billards, mais pour le moment il est défendu de s'en servir, parce que ces honnêtes montagnards aiment à entremêler les parties de quelques coups de couteau ou de revolver, ce qui pourrait effrayer

les dames. Il n'est pas question de mobilier, de tapis par terre ni de rideaux aux fenêtres; c'est tout au plus si on peut trouver des lits pour tout le monde. Par exemple, tout ce qui concerne la nourriture est fort bien organisé : on peut choisir entre les mets européens et les plats indigènes : gibier du pays, gâteaux de maïs au sirop d'érable, baies sauvages; le lait surtout ne manque pas; il est excellent et plusieurs d'entre nous en font leur boisson habituelle.

Mais nous voici refaits, et nous commençons à regarder le paysage.

Devant l'hôtel s'étend une terrasse plate, couverte d'une poussière blanchâtre, friable, fatigante pour les pieds et pour les yeux; ce sont des débris de

pétrifications provenant des sources chaudes. Il ne fait pas bon se promener sur cette terrasse à la nuit, car il s'y trouve des cavernes béantes où l'on tombe facilement : notre compagnon, M. Cole, le second de M. Hatch, l'apprit à ses dépens et se donna une entorse. A quelques centaines de pas de l'hôtel, on aperçoit deux rochers de forme bizarre, deux cônes de silice, vestiges d'anciens *geysers* éteints depuis longtemps. Le plus grand, haut de quinze mètres environ, représente assez bien un bonnet phrygien, comme vous le voyez par la gravure. On l'appelle *Liberty Cap*. L'autre est communément désigné sous le nom de *Pouce du Diable;* le fait est qu'il a bien la forme d'un pouce, l'ongle même s'y dessine par-



LE « LIBERTY CAP »

faitement; seulement, ceux qui lui ont donné ce nom se représentaient un diable singulièrement grand.

Disons tout de suite que l'enfer joue un grand rôle dans la nomenclature des montagnes Rocheuses; ainsi, juste derrière l'hôtel, il y a une montagne dont un versant porte le nom de *glissade du Diable* (*Devil's slide*). Avouons que la forme de ces rochers suggère assez bien l'idée d'une glissade gigantesque, mais leur couleur rouge semble indiquer que si quelqu'un s'y est aventuré, il s'est quelque peu écorché en descendant.

Au delà des deux cônes, on aperçoit, à demi cachées par des arbres fort peu verdoyants, une succession de terrasses étagées les unes au-dessus des autres.

C'est là que les sources chaudes, après avoir formé tout le terrain sur lequel nous nous trouvons, dépensent leur activité en formations nouvelles. Nous y courons, nous escaladons la première terrasse : quel spectacle s'offre à nos yeux ! A nos pieds s'étendent trois bassins circulaires, remplis d'eau d'une limpidité parfaite, bleue dans l'un, verte dans le second, rouge dans le troisième ; cette eau est chaude, mais non bouillante; il s'en dégage constamment un léger nuage de vapeur ; elle est si claire qu'elle montre, plutôt qu'elle ne cache, les dépôts calcaires qui tapissent le fond du bassin. Et ces dépôts, comme ils sont beaux et délicats ! Quelle grâce dans les contours ; quelle finesse dans le tissu ! Les den-

telles les plus délicates paraîtraient grossières à côté de ces admirables formations.

Outre ces trois bassins, il y en a d'autres plus petits, et sur les bords de la terrasse il s'en forme constamment de nouveaux, par suite de l'action de l'eau, qui dépose en se refroidissant le calcaire dont elle est chargée. Il y a des réservoirs de toutes les formes, de toutes les dimensions, il y en a un, entre autres, qui ressemble à une baignoire et où l'on peut prendre un délicieux bain chaud. Ailleurs il s'est formé des grottes, des colonnes, des plateaux.

Sur le penchant de la colline est un rocher concave, haut d'un mètre environ, qui représente parfaitement une

chaire de prédicateur : on l'appelle *the Pulpit* (*la chaire*).

Ce n'est là que la première terrasse; les autres ne sont pas moins curieuses, elles présentent les mêmes phénomènes, mais en les variant à l'infini. Et la formation pierreuse s'étend, s'étend toujours, envahit les forêts dont elle détruit les arbres ; puis, quand elle a couvert une région de débris pétrifiés, elle se retire pour recommencer plus loin, et la forêt, reprenant l'offensive, regagne peu à peu le terrain que l'eau incrustante lui avait arraché. Dans ce Parc national, on peut saisir sur le fait quelques-unes de ces forcées secrètes dont Dieu se sert pour renouveler la face de notre planète.

Presque tous les touristes s'amu-

sent à constater la vertu pétrifiante des sources. Dans l'une d'elles, qui est particulièrement chargée de calcaire, ils placent un fer à cheval ou un autre objet métallique. Au contact d'un corps froid, l'eau perd une partie de son calcaire, qui se dépose en couche fine sur la surface de ce corps ; au bout de quelques jours, l'objet est complètement recouvert d'une pierre d'un grain aussi fin et aussi délicat que les incrustations des terrasses.

Quant à moi, j'ai fait la même expérience d'une manière aussi originale qu'involontaire. A quelque distance de l'hôtel est un établissement de bains, assez primitif, mais où l'on a pourtant ménagé partout des robinets d'eau

chaude et d'eau froide. Comme il était impossible de faire laver son linge à l'hôtel, à cause de l'encombrement causé par notre arrivée, je pris le parti de me servir de cet établissement pour vaquer moi-même à une lessive nécessaire. Je remplis une baignoire d'eau chaude, j'y mets mes mouchoirs, mes chaussettes et mes chemises de laine ; j'y entre moi-même pour plus de commodité, et je savonne énergiquement. Cela fait, je veux tout rincer dans l'eau froide. O surprise ! mon linge devient raide et dur, il se dépose du sable dans ses plis ; c'est l'eau froide qui précipite le calcaire ! Et ce n'est pas tout : mes mains, mes bras, mon corps tout entier présentent des dépôts semblables. J'en suis quitte pour recommencer,

mais je ne regrette nullement cette amusante opération.

Le même jour, quelques autres membres de l'expédition faisaient une expérience moins divertissante — pour eux du moins — dans les bains des Sources chaudes. C'étaient quelques Anglais de famille noble, qui avaient blessé la susceptibilité américaine par une affectation de morgue aristocratique, peu convenable en tout cas pour des étrangers et des invités.

Ils étaient allés se baigner, à quelques kilomètres de l'hôtel, dans un de ces bassins naturels, comme il y en a partout aux environs. Pendant qu'ils étaient dans l'eau, ils entendent tout à coup une détonation ; une balle siffle au-dessus de leurs têtes, plusieurs

hommes armés sortent des fourrés et leur crient de lever les mains (*hold up your hands*). Cela signifie dans l'Ouest, se rendre sans conditions ; il faut tenir les mains en l'air, pour qu'il soit impossible de se servir de ses armes. Les malheureux obéissent ; qu'auraient-ils pu faire? Les bandits s'emparent de leur argent, de leurs montres, de leurs chevaux, mais leur rendent généreusement une partie de leurs habits et se retirent ensuite. Les jeunes gens, plus morts que vifs, rentrent à l'hôtel et font part de leur mésaventure ; mais tandis que les uns les plaignent, s'indignent, parlent d'organiser une battue pour retrouver les brigands, ils sont surpris de voir que les autres rient de tout cœur. Ils ne savent qu'en penser :

est-ce une plaisanterie, oui ou non? Enfin, comme ils commençaient à se perdre en conjectures, un montagnard vient leur dire sérieusement que les brigands sont retrouvés, qu'on leur a fait rendre ce qu'ils ont pris, mais qu'il serait prudent de ne pas chercher à les faire punir. Alors, la gaieté générale ne laisse plus de doutes aux voyageurs dépouillés; ils comprennent qu'ils ont été victimes d'une mystification, préparée, comme j'ai su plus tard, par M. Cole en personne. Ils essayèrent de se fâcher, mais on n'en rit que davantage; force leur fut de prendre leur parti de cette aventure, et depuis lors ils se montrèrent moins désagréables.

On peut faire de jolies excursions

dans les environs des sources du Mammouth, et surtout escalader des montagnes du haut desquelles on jouit de vues magnifiques, car, dans cette atmosphère toujours limpide, on n'a pas à redouter les brouillards qui rendent si souvent infructueuses les excursions faites dans les Alpes et les Pyrénées. Il est vrai que cette même pureté de l'atmosphère trompe facilement sur les distances; il peut arriver qu'on se croïe tout près d'une montagne située à plusieurs lieues.

Un matin, après avoir déjeuné à 5 heures $^{1}/_{2}$ comme d'habitude, pour avoir plus de temps devant moi, je m'étais mis à parcourir les collines qui entouraient les sources du Mammouth. Je ne comptais pas aller bien loin, et

voulais revenir pour le second déjeuner. Mais, arrivé dans la plaine, à quelque distance à l'ouest, je vis devant moi des montagnes d'un aspect si tentant, avec des stries neigeuses si engageantes, et en apparence si rapprochées de moi, que je ne pus résister à la tentation d'en faire l'ascension. Je coupai donc dans un fourré un jeune arbre pouvant servir de bâton ferré, et je me mis en route.

Après avoir cheminé quelques heures dans la plaine, que traversait un ruisseau d'une fraîcheur délicieuse, mais où il faisait, d'ailleurs, une chaleur tropicale, j'arrivai enfin au pied de la montagne ; il était près de onze heures et je ressentais déjà les atteintes d'une faim féroce ; néanmoins, je ne

voulais pas revenir encore. « Ce n'est pas la première fois, me disais-je, que je me passe de déjeuner; après tout, je n'en mourrai pas. »

Il est vrai que je comptais sans l'effet stimulant de cet air si vif; je m'en aperçus bientôt en gravissant les flancs de la montagne, et la faim se changea pour moi en une souffrance véritable, que je cherchais vainement à tromper en dévorant quelques baies sauvages.

L'ascension même n'était ni difficile ni dangereuse, grâce aux arbres et aux rochers granitiques qui offraient partout d'excellents points d'appui au pied et à la main. Grimpant vigoureusement, j'eus vite fait d'atteindre le sommet de la montagne où se trouvaient des crevasses remplies de neige. La

vue était très étendue et très belle; j'éprouvais d'ailleurs un sentiment de bien-être tout particulier sur ce pic, où la chaleur brûlante du soleil était tempérée par le froid qui rayonnait de la neige, tandis qu'une brise vivifiante me pénétrait par tous les pores. C'était délicieux; mais la faim ne me laissait pas le loisir de m'arrêter à des méditations poétiques, il fallait revenir sur la terre.

La descente ne fut pas plus rude que la montée, et je commençai à traverser la plaine. Oh! qu'elle me parut longue cette fois! On ne se figure pas combien le manque de nourriture abat le courage. J'éprouvais moins la souffrance qu'une sorte de fatigue, d'abattement général, qui m'empêchait d'avancer. Je

ne pouvais plus me traîner; plusieurs fois je dus m'asseoir: je n'y comprenais rien, car il m'était bien souvent arrivé, précédemment, de faire des courses semblables à jeun; mais l'air des montagnes, auquel je n'étais pas habitué à ce moment, avait produit sur moi un effet inattendu.

Enfin, vers quatre heures, j'eus la chance d'apercevoir, à quelque distance, une tente et une *log-cabin*. Je m'y rends en toute hâte pour y demander à manger. J'appelle: un petit chien répond en aboyant; personne ne sort. Je regarde tout autour de moi, j'appelle encore : personne. Evidemment, les propriétaires sont absents. Que faire? M'en aller? Je n'en avais pas le courage. Attendre? cela pourrait être long.

Peut-être, me dis-je, y a-t-il quelque chose à manger sous cette tente; si je prenais des vivres, je laisserais de l'argent pour les payer... La faim est mauvaise conseillère, et, malgré les protestations indignées du chien, je me mets à fouiller. Voici d'abord des biscuits secs : fameux. J'en mange quelques-uns. Mais cela donne soif. — Ah! voilà du café : parfait! Voici un petit morceau de viande. Enfin, je fais un repas en règle.

J'avais calmé mon appétit, et je me reposais tranquillement, lorsque je vis le chien partir comme un trait. Je regarde dans la direction qu'il a prise : ce sont, à n'en pas douter, les propriétaires de la tente, deux hommes armés et un petit garçon, qui se dirigent vers

moi. L'avouerai-je? En voyant ces particuliers, leurs figures dures et bronzées, les fusils et les revolvers qu'ils portaient, je fus saisi d'une vive inquiétude. J'allais bien leur raconter mon histoire, leur offrir de l'argent; mais comment prendraient-ils la chose? Et s'il leur plaisait de la prendre mal, qui les empêcherait de faire de moi ce qu'ils voudraient? N'étions-nous pas dans les monts Rocheux, loin des lois et de la justice régulière, dans le pays classique du revolver et du couteau?

Enfin, je m'avance vers ces hommes et, faisant bonne contenance, je leur explique la situation, offrant de payer tout ce que j'ai pris.

« C'est bon, c'est bon, me disent-ils, rentrons sous la tente. »

Ils regardent :

« Vous avez trouvé des biscuits? Bien. Le café aussi? La viande? Ah! nous avons aussi du beurre, en voici. Du reste, vous avez déniché à peu près tout ce qu'il y avait de prêt, mais si vous voulez rester un peu, vous dînerez avec nous. Et si vous êtes trop fatigué, il y a assez de foin dans la cabane pour vous et pour nous : si vous voulez coucher ici, vous serez le bienvenu. »

Je refuse naturellement, et j'essaye de payer ce que j'ai pris.

« Vous ne connaissez pas les gens de l'Ouest, monsieur, me dit alors un de ces hommes, avec une expression hautaine très caractéristique. Tout ce que nous avons est à votre disposition;

mais de l'argent, nous n'en voulons pas. »

Il n'y avait pas moyen d'insister. Je dus me contenter de remercier chaleureusement mes hôtes. Bientôt nous liâmes conversation. Ils me dirent qu'ils vivaient habituellement de leur chasse, comme les Indiens; ils ne chassaient pas dans le parc, « sauf les cas de nécessité », mais dans les montagnes qui sont au nord. Ils vendaient la viande et les peaux du gibier qu'ils tuaient et faisaient ainsi d'assez bonnes affaires. L'un d'eux me dit qu'il n'avait pas couché dans un lit depuis dix ans. Ils m'apprirent aussi que la montagne que j'avais gravie était le mont Quadrant, de la chaîne des monts Electriques, dont le sommet est à plus de

3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. (Il ne faut pas oublier que les sources du Mammouth sont déjà situées à une altitude de 1,800 mètres.)

Réconforté par mon repas improvisé, je quittai ces aimables chasseurs et j'eus bientôt rejoint mes compagnons de route.



CHAPITRE IX

Curiosités Naturelles du Parc National

Malgré les belles excursions qu'on peut faire près des sources de Mammouth, nous étions très pressés de nous mettre en route pour l'intérieur du Parc National. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. M. Hatch nous divisa en trois bandes, qui se mirent en campagne à un jour d'intervalle, en remontant

le cours du torrent *Gardiner*, affluent de la Yellowstone. J'étais dans la deuxième troupe, avec quelques-uns des plus sympathiques d'entre nos compagnons. Nous formions vraiment une singulière caravane! La plupart d'entre nous, les plus jeunes et les plus valides, étaient à cheval, mais il y avait aussi des chariots de montagne — de ces véhicules qui peuvent passer partout — où s'installèrent une partie des dames et même quelques-uns des hommes d'âge mûr. Nous eûmes l'occasion de les plaindre, car ils furent secoués, jusqu'à en avoir les os brisés, sur les rochers et les fondrières dont se compose le chemin, et quand par hasard on traversait une plaine, ils étaient entourés

de nuages de poussière. Nous portions tous des vêtements appropriés au climat et au pays, c'est-à-dire des pantalons de grosse toile, des chemises de flanelle, des chapeaux mous à larges bords et de grandes guêtres ; les chemises et les chapeaux de toutes les couleurs offraient un aspect très varié.

Plusieurs guides et des chasseurs, toujours armés, comme on peut le supposer, caracolaient autour de nous ; ils étaient dirigés par un neveu de M. Hatch nommé Gray, depuis longtemps familier avec le pays.

Le chemin qui conduit dans l'intérieur du parc est des plus pittoresques, mais des plus rudes et des plus raboteux. C'est à tel point qu'on aime souvent mieux mettre pied à terre et

marcher que d'aller à cheval. On ne peut pas non plus aller à pied tout le temps, sinon il serait impossible de suivre la cavalcade; partout où il y a une plaine ou quelque chose qui y ressemble, on se met à trotter. D'ailleurs, il faut souvent franchir des ruisseaux, des torrents même. On a bien construit quelques ponts; mais, en général, ils se composent simplement de deux troncs d'arbres jetés en travers du courant. Comme ces troncs sont de grosseur inégale, l'un des arbres plie plus que l'autre, et le voyageur inexpérimenté qui s'y est risqué avec confiance est désagréablement surpris par une brusque chute au milieu du torrent. Cela m'est arrivé plusieurs fois, au grand amusement de mes

compagnons et surtout des montagnards.

Pendant la plus grande partie du trajet, on traverse des forêts d'arbres verts, forêts vierges ou à peu près, mais qui ne répondent guère à l'idée qu'on s'en fait d'habitude. La forêt aux arbres gigantesques, aux fourrés inextricables, aux lianes entrelacées, ne peut exister que dans les pays chauds et humides comme le Brésil ou la Guyane. Dans le climat sec et dur des montagnes Rocheuses, sur le versant est surtout, les arbres peuvent arriver à une assez grande hauteur, mais ne dépassent pas et même atteignent rarement la taille de nos beaux chênes d'Europe. Quant aux broussailles, il n'y en a que dans le voisinage des

rivières ; la seule chose qui puisse entraver la marche, quand on traverse une forêt, ce sont les arbres tombés qui barrent parfois le passage, et aussi les ruisseaux. Du reste, les essences ne sont pas variées ; il n'y a guère que des arbres verts, et, sur le bord de l'eau, ce qu'on appelle des *cotonniers*, sorte de peupliers, et quelques autres arbres. Malgré cela, l'aspect sombre et sévère de ces bois s'harmonise parfaitement avec la forme abrupte des montagnes et des gorges qui les sillonnent, et leur donne une sorte de beauté sauvage qui produit une grande impression.

Il y a des endroits où les forêts ont été incendiées, sans doute par la négligence des touristes qui n'ont pas pris soin d'éteindre leurs feux de camp, ou

peut-être par celle de quelque fumeur insouciant. Si ces imprudences se multipliaient, le parc entier serait bien vite transformé en un désert ; aussi prend-on des mesures très sévères contre les délinquants, et les forêts incendiées repoussent peu à peu.

Le sentier — (on l'appelle route carrossable, mais c'est tout au plus un sentier) — traverse à plusieurs reprises le *Gardiner* et ses affluents. L'un de ceux-ci, appelé *Beaver Crik*, forme un petit lac, ou plutôt une succession de petits lacs qui sont l'œuvre des castors ; leurs digues, qu'on voit fort bien du chemin, retiennent l'eau dans une série de bassins. Un peu plus loin, la route longe une haute muraille d'obsidienne, sorte de roche volcanique

noire et brillante, au travers de laquelle il a fallu tailler un passage.

Puis, après avoir passé le ravissant petit *lac des bois* qui sépare la vallée du Gardiner de celle du Gibbon, et gravi une côte crayeuse dont la poussière rappelle trop vivement les environs des sources de Mammouth, on atteint le *camp des geysers de Norris*, où se termine la première étape.

Ce camp est situé à une hauteur de 2,400 mètres, au milieu d'un des bassins des *geysers* ou sources bouillantes. Je ne vous en parlerai pas ici; nous en retrouverons de plus intéressants plus loin. Disons seulement un mot du camp. Il se compose de quatre ou cinq tentes, dont l'une sert de cuisine et de salle à manger, tandis que les autres

font l'office de chambres à coucher. Devant les tentes il y a une aire libre qui peut servir à allumer des feux de camp.

Au moment de notre arrivée, le soleil était encore à l'horizon, et l'idée d'un feu aurait semblé absurde, car nous étions tous en manches de chemise, et pourtant nous trouvions la chaleur presque accablante. Quelques instants après, le soleil s'étant couché, la température s'abaissa rapidement, il fallut nous couvrir, et bientôt, de tous côtés, on réclama du feu. Le bois sec ne coûte rien là-bas: on se mit à en ramasser, non pas par petits morceaux, mais par troncs d'arbres, qu'on portait à deux ou à trois, et bientôt un feu à rôtir plusieurs bœufs s'élevait

vers le ciel, nous réjouissant par sa lumière et sa chaleur.

C'était la première fois que je voyais un vrai feu de camp. Depuis lors, que de bonnes heures nous avons passées couchés à côté de ce feu, devisant gaiement ou regardant brûler le bois! Le feu de camp, c'est le symbole le plus frappant de la vie au grand air, dans les montagnes et les forêts; il n'est pas un voyageur américain dans le cœur et dans l'esprit duquel un feu de camp n'évoque une foule de souvenirs.

Ce soir-là, nous sommes restés longtemps autour du feu, jouissant de sa douce chaleur, du calme de la nuit, qui contrastait avec l'agitation de la journée, et aussi de la verve intaris-

sable de M. Wyman, qui avait toujours quelque histoire pathétique ou amusante à raconter. Mais nous devions partir le lendemain de bonne heure, il fallait donc se coucher. Les lits étaient en nombre absolument insuffisant, et ceux qui tenaient à y passer la nuit durent se mettre deux ou même trois ensemble; les autres se roulèrent dans des couvertures et s'étendirent par terre.

Les montagnards, eux, couchèrent simplement dehors, près du feu. Pour moi, dans la couverture où je m'étais roulé, je grelottais; Kimber, qui était à côté de moi, claquait des dents; c'était naturel, car le lendemain nous avons trouvé gelée l'eau de nos cruches (au mois d'août)! Nous nous deman-

dions comment faisaient les pauvres guides et les chasseurs en plein air. J'ai appris plus tard que le feu de camp tient beaucoup plus chaud que la tente ; nos guides avaient donc été bien plus avisés que nous.

Le lendemain, après avoir jeté un coup d'œil sur les geysers environnants, nous nous mettions en route, descendant le cours de la rivière Gibbon.

On passe plusieurs sources bouillantes, on traverse de jolies prairies, et bientôt on entre dans un *cànyon*, c'est-à-dire une gorge abrupte et encaissée. Le Gibbon s'y élance avec une rapidité torrentielle, en formant de belles cascades, dont l'une atteint une hauteur de 30 mètres environ. Le

sentier devient presque impraticable, et de temps en temps on aperçoit, se glissant entre les arbres, une antilope ou même un élan, animaux qui, dans cette saison, ont disparu des parties plus civilisées du parc. On descend de plus en plus rapidement, puis, tout à coup, il faut traverser le torrent, entreprise assez rude, car il n'y a pas de pont ; on gravit la montagne qui est au sud, et l'on voit s'ouvrir devant soi la vallée du *Firehole*.

Ce mot signifie le *trou du feu*, nom donné à la vallée de la rivière Madison à cause de la prodigieuse activité volcanique qui s'y déploie. Le sol est parsemé de geysers, de sources chaudes, de bassins d'eau bouillante, de réservoirs de boue. Des hauteurs qui

la dominent, on aperçoit constamment au loin, dans une direction ou dans une autre, des colonnes de vapeur qui s'élèvent dans les airs, justifiant le surnom donné à la localité. La force de cette action volcanique est telle que le climat s'en trouve considérablement influencé. Bien qu'élevée de plus de 2,000 mètres, la vallée du Firehole jouit d'une température bien plus douce que celle des sources de Mammouth. Tout le territoire est émaillé de geysers, mais il existe surtout trois *bassins*, comme on dit, situés tous trois près du chemin. Remontant, comme nous le faisons, le cours de la rivière Madison, nous arrivons d'abord au bassin inférieur.

Aucun des geysers qui s'y trouvent,

et qui sont fort beaux, paraît-il, ne daigne nous donner une représentation : il faut savoir que ces messieurs sont fort capricieux. En revanche, nous pouvons contempler tout à notre aise le spectacle vraiment original des *pots de peinture* (*paint pots*). Ce sont de grands réservoirs remplis d'argile, à travers laquelle s'échappent à toute heure des jets de vapeur d'eau et de gaz sulfureux. La vapeur, qui se condense en partie, détrempe l'argile et la maintient à demi liquide; elle ressemble à de la crème; les gaz la soulèvent en grosses bulles, la jettent en l'air, la pétrissent, la retournent dans tous les sens, et s'exhalent ensuite en émanations fétides. On dirait de vastes chaudières où se prépare une cuisine

infernale. Il y a de ces bassins où l'argile est d'une blancheur éclatante; d'autres où elle est rouge, verte, jaune ou bleue; d'où leur nom de pots de peinture. Ce remue-ménage continuel, ce bouillonnement furieux, le bruit des bulles d'argile qui éclatent, les éclaboussures de boue qui sont projetées sur le bord du bassin, tout cela est d'un comique irrésistible.

A côté des *paint pots*, il y a d'autres curiosités. Les bassins d'eau chaude, ou même bouillante, ne manquent pas; mais ce qui est singulier, c'est qu'on les voit tout près d'autres bassins d'eau froide. « Ici, nous dit un guide en nous montrant deux bassins, vous pouvez mettre vos pieds dans l'eau froide et vous asseoir dans l'eau bouil-

lante. » — Cette proposition, si originale qu'elle soit, ne tente personne. Mais on nous raconte qu'un sénateur de l'État de New-York, bien connu même en Europe, qui est venu visiter le pays un peu avant nous, a été moins prudent et n'a pas craint de s'asseoir dans un bassin d'eau bouillante. Il s'est brûlé de si belle façon qu'on a dû l'emporter en assez piteux état jusqu'aux sources de Mammouth. Quelques jours après, il repartait pour l'Est, « pour des raisons politiques », et depuis lors il dit à qui veut l'entendre que le Far-West est un vilain pays.

Il y a mieux que cela : on montre des ruisseaux d'eau bouillante, qui se jettent dans d'autres ruisseaux ou dans des rivières d'eau froide. Ces dernières

étant très poissonneuses, les amateurs de pêche peuvent prendre un poisson à la ligne, puis, sans le détacher de l'hameçon et sans changer de place, jeter la ligne dans l'eau bouillante du ruisseau voisin; en deux minutes, le poisson est cuit à point. M. Mack, de Boston, grand pêcheur à la ligne, s'est empressé d'en faire l'essai; j'ai mangé moi-même d'une truite qu'il avait prise et fait bouillir de la sorte, et qui était très bonne, je vous assure.

Il y a même dans le pays des gens qui racontent, sans doute pour justifier la réputation de la Yellowstone, un fait plus extraordinaire. Certains bassins d'eau chaude sont si profonds qu'on n'en aperçoit pas le fond. Or tout le monde sait que l'eau chaude

monte à la surface et que l'eau froide tombe au fond. Eh bien! On prétend que dans ces bassins, le fond de l'eau est assez froid pour que des poissons y vivent; de sorte qu'en y jetant une ligne très longue, on peut faire une capture, mais en tirant la ligne, le poisson doit passer par la couche d'eau chaude, et il est cuit en arrivant à la surface. — Je ne garantis pas l'exactitude de ces détails.

En remontant la vallée du Firehole, on atteint bientôt le second grand réservoir des geysers, appelé *bassin du milieu*. C'est là qu'on peut admirer dans toute leur splendeur les bassins d'eau chaude, plus beaux que partout ailleurs. Il y en a un surtout, appelé la *Rose de Montana*, analogue à ceux des

sources de Mammouth, d'une forme admirablement régulière, dont la beauté défie toute description. On resterait des heures à contempler dans cette eau, d'un bleu céleste et limpide, ces pétrifications d'une finesse idéale, ces formes qui apparaissent de plus en plus vagues à mesure qu'on regarde plus bas, jusqu'à ce qu'enfin elles semblent noyées dans une mer d'azur dont l'imagination ne peut pas estimer la profondeur.

L'impression de calme qui se dégage de la Rose de Montana contraste singulièrement avec l'inquiétude générale du bassin du milieu. Là, on se sent vraiment en pays volcanique : une sorte de frémissement du sol, un bouillonnement des eaux, des colonnes de va-

peur blanche, des jets de gaz sulfureux, de temps en temps un bruit semblable à une détonation partant du fond des bois; tout rappelle qu'on est sur un terrain en formation et encore mal affermi. Et quand on arrive à l'endroit que les gens du pays appellent d'un nom significatif, le *demi-arpent de l'enfer* (*Hell's half acre*), ces symptômes deviennent si violents qu'on s'attend, malgré soi, à quelque cataclysme épouvantable! C'est là, en effet, que se trouvent les plus grands geysers du monde entier, et surtout le gigantesque *Excelsior*, qui projette parfois une colonne d'eau bouillante de 100 mètres de haut sur 8 ou 9 de diamètre. Mais, comme ceux du bassin inférieur, les geysers du milieu se montrèrent récal-

citrants lors de notre passage; nous n'en vîmes fonctionner que deux ou trois petits : il fallut quitter cet endroit sans avoir assisté au spectacle grandiose d'une éruption de l'*Excelsior*.

En remontant le *Firehole*, on voit d'abord l'activité volcanique se calmer un peu, et la forêt reprendre son aspect habituel. Mais bientôt, passant sur la rive gauche de la rivière, on débouche sur une côte aride, qui présente les marques les plus évidentes du travail des geysers. Nous arrivons, en effet, au *bassin supérieur*. Des cônes singuliers s'élèvent au-dessus de la plaine, en grand nombre, tous ouverts à la partie supérieure ou sur le côté. Ce sont des « cratères » de geysers, formés de silice que l'eau bouillante

tient en dissolution et qui se dépose ensuite en roche, dure et grenue, moins fine que les dépôts calcaires, néanmoins d'un tissu fort délicat. Ces cônes prennent toutes sortes de formes, d'où les noms qu'on leur donne : *la Grotte*, *le Lion*, *la Lionne et ses petits*, *le Château*, *la Ruche*, etc.

Les geysers qui les ont formés partent à des intervalles plus ou moins longs ; les uns sont réguliers dans leurs explosions, les autres tout à fait capricieux ; mais il y en a un si grand nombre qu'on est sûr d'en voir quelques-uns en activité.

Bientôt, après avoir traversé la plus grande partie du bassin supérieur, on arrive au camp, semblable à celui des geysers de Norris, mais beau-

coup mieux installé. Quoique très fatigués en y arrivant, peu d'entre nous ont voulu se reposer avant d'aller en pèlerinage au *Vieux Fidèle* (*Old faithful*). C'est un geyser situé sur une éminence à quelques centaines de mètres, en amont du camp, et qui a ceci de particulier que ses éruptions se produisent avec une régularité mathématique, toutes les heures, plus exactement toutes les soixante-quatre minutes. On peut donc s'y rendre en toute confiance, sans crainte d'être désappointé : de là le surnom de *Vieux Fidèle*.

Au moment de notre arrivée, on nous dit que le Vieux Fidèle allait bientôt « sonner l'heure ». Nous y courûmes donc. Tout était encore tran-

quille dans son cratère, qui n'a pas la forme conique habituelle, mais est formé d'une espèce de tertre très large, au milieu duquel s'ouvre un gouffre béant. Bientôt on entendit des ronflements, puis des détonations ; deux ou trois fois l'eau monta presque jusqu'au bord et retomba ; puis, tout à coup, une colonne de vapeur fusa vers le ciel ; et à sa suite, une colonne d'eau gigantesque s'éleva du cratère, écumant, fumant, sifflant, montant, montant encore, puis retombant comme un jet d'eau monstrueux à deux ou trois mètres au nord du cratère, inondant tout le tertre et enfin s'écoulant en ruisseaux bouillants jusqu'à la rivière Madison. Cette éruption dure dix minutes, après quoi la colonne

d'eau baisse, et, après s'être élevée deux ou trois fois, cesse de sortir du cratère. On entend de nouveau des bruits souterrains, l'eau essaye derechef de monter jusqu'au bord, puis bientôt tout rentre dans le silence. En voilà pour une heure.

Il est bien beau ce Vieux Fidèle, de loin plus encore que de près, et malgré l'énergie de ses éruptions, il donne bien plutôt l'idée d'une force irrésistible, mais calme et majestueuse, que celle d'une violence sans frein. Les autres geysers ne sont pas dans le même cas. Quand on est resté quelque temps au bassin supérieur, le Vieux Fidèle fait l'effet d'un véritable ami; on ne le quitte qu'à grand regret.

Un soldat américain, qui visitait

comme nous le Parc-National, s'écria en voyant le gigantesque jet d'eau bouillante : « Voilà longtemps que je ne croyais plus en Dieu; mais en voyant ça, on est forcé d'y croire. »

Du reste, les traits comiques ne manquent pas à côté des traits grandioses. Si le geyser est fidèle par la régularité de ses éruptions, il ne l'est pas moins par son honnêteté à rendre ce qu'on lui prête. Si, un peu avant l'éruption, vous jetez un morceau de bois dans le cratère, ce morceau de bois sera rejeté par la colonne d'eau. Si au morceau de bois vous attachez un mouchoir, le mouchoir vous sera rendu. Et comme il a séjourné dans l'eau bouillante et a été bien secoué, il sera parfaitement lavé, n'en doutez pas. On

a donc là un établissement de blanchissage gratuit, et nous en avons bien profité. Un voyageur de notre deuxième troupe, arrivant au Vieux Fidèle pendant une éruption, exprima naïvement son étonnement de ce que certains geysers rejetaient non seulement de l'eau, mais des mouchoirs, des chaussettes de laine et des chemises de flanelle! — Disons, pour être juste, que le linge lavé de cette manière est parfois déchiré.

Je vais tâcher de vous expliquer le phénomène de l'éruption des geysers.

Représentez-vous un immense trou perpendiculaire qui se remplirait d'eau par en bas, chauffé par un foyer placé à peu près à mi-hauteur de la cavité. La température de l'eau, à cet endroit,

est bien supérieure à celle de l'eau bouillante ; si elle ne se réduit pas en vapeur, c'est uniquement parce qu'elle est maintenue par la pression de la colonne d'eau moins chaude qui est au-dessus d'elle. Mais que cette eau surchauffée s'élève dans le tube, comme sa chaleur et la poussée de bas en haut la portent à le faire, étant tout à coup soumise à une pression moins forte, elle se change en vapeur; alors ce qui reste d'eau au-dessus de la vapeur est violemment projeté hors du sol ; c'est ce qui constitue l'éruption.

D'autres causes viennent parfois se joindre à celle-là et en compliquent les effets; mais c'est ainsi que fonctionnent les geysers les plus simples. Il est d'ailleurs très facile, d'après ces don-

nées, de construire un geyser artificiel en miniature.

Pendant les quelques jours que nous avons passés près du bassin supérieur, les différentes parties de notre troupe s'étaient rejointes. Il se manifestait parmi les membres de l'expédition des sentiments divers ; les uns en avaient déjà assez des chevauchées, du coucher sur la dure, des ardeurs du soleil pendant le jour et du froid piquant des nuits ; contents de ce qu'ils avaient vu, ils ne souhaitaient plus que de retourner aux sources de Mammouth. Les autres, mis en appétit par les merveilles des geysers, désiraient continuer leurs explorations et rester le plus longtemps possible dans la montagne.

Parmi ces derniers se trouvaient naturellement les voyageurs avec lesquels je m'étais le plus lié. Quelques-uns d'entre eux, fatigués des hésitations de nos compagnons, demandèrent à M. Hatch la permission d'organiser pour notre compte une petite expédition. M. Hatch n'y voyant pas d'inconvénient, pourvu que nous fussions de retour à date fixe, nous nous entendîmes avec le meilleur des guides — un brave garçon de l'Iowa, nommé Simington — pour aller au grand *canyon* de la Yellowstone et au mont Washburn. Nous étions au nombre de dix, M. Chace et sa sœur, Mme Tolman, Mlle Holmes, Gray et sa cousine anglaise, Mlle Rosalie Gray, Herrmann le professeur de chant, Sumner, Mlle M. Woo-

druff, Kimber et moi. Bien entendu nous allions à cheval.

La présence des dames, qui devait ajouter notablement au charme de l'expédition, nous fit renoncer à visiter le lac Yellowstone; c'était dommage, car, outre la beauté de ce lac (le plus haut placé du monde entier, après le lac Titicaca au Pérou), nous aurions pu voir le *Two ocean pond*, petit étang situé juste sur la ligne de partage des eaux et qui se déverse à la fois dans la Yellowstone, tributaire du Missouri et par conséquent de l'océan Atlantique, et dans la rivière *Shoshone*, qui se jette dans l'océan Pacifique. Nous aurions encore vu le fameux *pont naturel*, formé d'un soulèvement de stachite volcanique et qui passe pour l'une des mer-

veilles du monde, et le grand *geyser de boue*, également très curieux. Mais on ne peut pas tout voir, et cette course aurait été trop rude pour les dames.

Au lieu de cela, nous revînmes sur nos pas jusqu'au bassin inférieur, et de là nous prîmes un sentier montant à l'Est, qui conduit aux chutes de la Yellowstone. Ce chemin est en général monotone et fatigant ; il faut traverser une vaste plaine poudreuse où l'on est exposé au soleil, au vent et à la poussière. Il y a pourtant de jolis endroits, notamment le lac de *Mary*, auprès duquel nous nous sommes arrêtés pour déjeuner, et des curiosités comme la *montagne de soufre* où l'on peut ramasser à profusion des fragments de soufre cristallisé de toute beauté, mais si

fragiles qu'il est difficile de les emporter.

Après avoir chevauché toute la journée (nous étions partis à cinq heures du matin), nous arrivions le soir à la Yellowstone, qui coule avec une très grande rapidité, mais qui, à cet endroit, est à peu près de niveau avec le terrain environnant. On en suit le cours pendant quelques kilomètres, et on arrive à un petit vallon où la Compagnie du Parc-National a établi un troisième campement, un peu en amont des chutes.

En arrivant, on nous dit que M. Arthur, alors président des États-Unis, qui voyageait aussi dans les montagnes Rocheuses, escorté d'une compagnie de soldats et de plusieurs officiers et géné-

raux, avait justement choisi pour camper une prairie située tout près de cet endroit. Depuis ce moment, nous l'avons eu constamment pour voisin, et nous nous en sommes parfois bien trouvés.

Nous ne nous attendions guère à voir quelque chose de plus beau, de plus merveilleux encore que les geysers. Et pourtant ce que nous avions vu n'était rien, comparé à ce qui nous restait à voir.

En descendant à quelques centaines de mètres au-dessous du camp, on arrive aux chutes de la Yellowstone. Il y en a deux : la chute supérieure a 45 mètres de haut, et la chute inférieure ou *grande chute* en a 100 environ. Rien ne peut donner une idée de leur beauté.

La chute supérieure, en partie brisée par les rochers, a quelque chose de gracieux et de doux qui repose l'esprit et invite à la méditation. La chute inférieure, tombant à pic, dure, terrible, épouvante l'imagination et la fascine en même temps. On ne sait pas trop laquelle préférer ; mais on les préfère incontestablement toutes deux à tout ce qu'on a pu voir jusqu'alors, sans en excepter le Niagara lui-même.

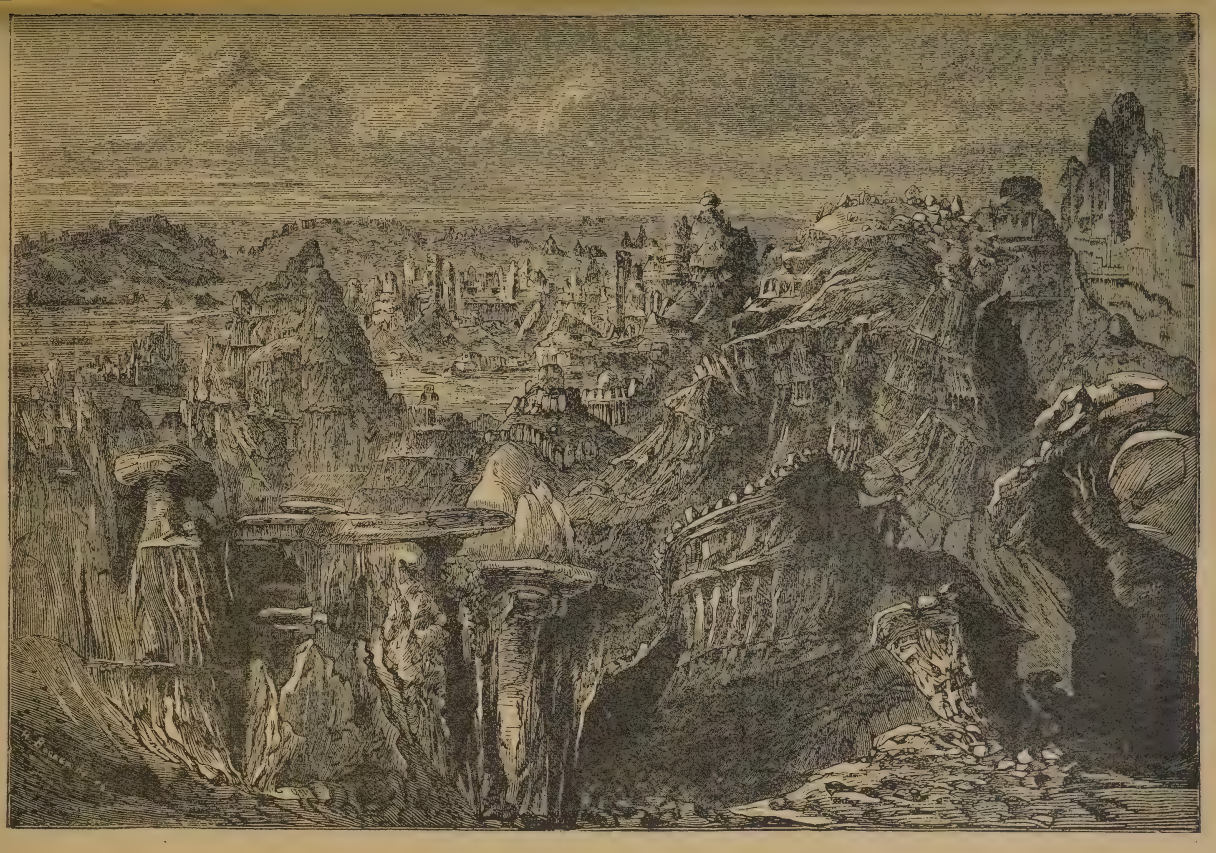
Un montagnard, nommé Baronette, qui servait de guide au président, nous a raconté au sujet de ces chutes un épisode émouvant des guerres indiennes.

« Il y a quelques années, nous dit-il, un parti d'*Indiens Corbeaux* avaient pris le *sentier de guerre* et avaient tué plusieurs hommes blancs. On envoya deux

compagnies de soldats pour les châtier. Cinq d'entre eux, séparés de leurs compagnons, se réfugièrent dans le parc. Poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, les Indiens arrivèrent au-dessus de la chute supérieure et construisirent un radeau pour passer à l'autre bord ; mais ils durent s'apercevoir qu'étant cernés de tous côtés il leur était impossible de s'échapper. Alors ils décidèrent de périr plutôt que de se rendre. Ils montèrent sur le radeau et commencèrent tranquillement à se barbouiller la figure de leur peinture de mort. Comme ils terminaient cette funèbre opération, ils virent les soldats américains arriver de la forêt, satisfaits de voir que les fugitifs ne pouvaient plus leur échapper. Les In-

diens prirent leurs fusils et les armèrent ; l'un d'eux coupa l'amarre du radeau, qui fut aussitôt entraîné vers la chute. Au moment où ils y arrivaient, tous déchargèrent une dernière fois leurs armes sur leurs ennemis, puis avec un cri sauvage, les cinq guerriers s'abîmèrent dans les eaux avec leur embarcation. »

S'ils avaient porté des uniformes, si leur radeau s'était appelé *le Vengeur*, ces Indiens passeraient aujourd'hui pour des héros ; mais comme ce n'étaient que de pauvres sauvages, ils n'ont eu d'autre oraison funèbre que cette réflexion de Baronette : « Et ça serait une bonne affaire, si tous les Indiens du pays voulaient faire comme eux ! »



LE GRAND CANYON DE LA YELLOWSTONE

Les chutes sont une véritable merveille ; et pourtant il y a mieux encore.

Au-dessous de la grande chute, le lit de la Yellowstone est profondément encaissé dans une gorge dont les côtés ont quelquefois 250 mètres de haut. C'est le *grand canyon de la Yellowstone*. En l'apercevant, on oublie un instant la magnificence des cataractes.

Des rochers plus variés encore que ceux des mauvaises terres s'élèvent au fond de cet abîme, en forme d'aiguilles, de tours, de tourelles, de colonnades gothiques, de clochers, de dômes, ou bien encore de grandes murailles perpendiculaires ou de pentes abruptes qui s'adoucissent légèrement en arrivant en haut.

Et quelles teintes ! Toutes les cou-

leurs de l'arc-en-ciel s'y mêlent harmonieusement ; elles sont parfois si brillantes qu'un peintre serait embarrassé de les reproduire sur sa palette. Le rouge et le jaune surtout abondent, mais il y a aussi du bleu, du vert et du noir. Des parties blanches comme la neige se détachent au milieu de cet ensemble fantastique. L'œil ne se lasse pas de contempler ces merveilles, l'imagination s'y perd, et l'âme entière, transportée d'admiration, élève un hymne de louanges vers le Créateur.

Décrire ce site est impossible; il faut faire appel à toute la vivacité de votre imagination pour vous le figurer. Représentez-vous donc, si vous le pouvez, dans ce gouffre béant qui s'ouvre

sous vos pieds, ces aiguilles et ces dômes de rochers, si étrangement déchiquetés, et resplendissant des couleurs les plus éblouissantes, s'étendant à perte de vue dans la direction du nord. Représentez-vous, à l'extrémité opposée, la grande cascade, et la rivière serpentant au fond de la gorge, où l'éloignement lui donne l'apparence d'un fil d'argent. Représentez-vous, pour animer cette scène grandiose, des aigles qui volent entre les rochers et poussent des cris perçants ; puis, comme encadrement, le vert sombre des forêts de pins qui contraste si bien avec les couleurs éclatantes des roches et le bleu lumineux d'un ciel toujours pur ; vous aurez une faible idée des beautés réunies dans le grand canyon

de la Yellowstone. Je ne peux pas vous en dire davantage.

On peut descendre par endroits jusqu'au lit du torrent : la course en vaut bien la peine. La gorge et la cascade se présentent alors sous un autre point de vue, aussi grandiose, aussi admirable que le premier. Une fois en bas, c'est facile de suivre le cours de la rivière pendant plusieurs kilomètres ; le canyon est si bien encaissé qu'on aperçoit parfois les étoiles en plein midi, comme du fond d'un puits. Contrairement à ce qui se passe en général dans les montagnes, c'est bien plus difficile de remonter que de descendre. A la descente on peut se laisser glisser sur des pentes de pierres roulantes, non sans précautions,

mais sans trop de difficulté. Pour remonter, on est obligé de grimper le long de murailles de rochers escarpés qui s'effritent parfois sous la main ou sous le pied, et sont en tous cas très pénibles à gravir. C'est alors que je me suis bien trouvé de mes souliers ferrés, dont les Américains s'étaient tant amusés quand nous étions à cheval!

En descendant au fond du canyon, nous avions vu, à plusieurs reprises, des aires d'aigle sur les rochers; mais elles étaient perchées sur des pointes en apparence tout à fait inaccessibles. Un jour pourtant, à quelques kilomètres au nord des chutes, j'aperçus du haut de la gorge un nid placé sur un promontoire de rochers, où il ne me sem-

blait pas impossible d'arriver. L'idée de m'emparer d'un aiglon, idée qui avait déjà failli me coûter cher à El-kantara en Algérie, me tenta, et je résolus d'entreprendre l'escalade.

Muni d'un bâton pointu, tant pour m'aider à grimper que pour combattre les aigles s'ils voulaient m'attaquer, et d'une corde pour attacher l'aiglon, je me rends à l'endroit d'où il paraissait le plus facile de descendre dans le canyon. Quelques-uns de mes amis, auxquels j'avais fait part de mes intentions, m'accompagnaient pour me regarder faire.

Je descends le long des rochers, m'aidant de mon bâton, et, non sans peine, je parviens au promontoire. Mais à ce moment deux des aigles qui vo-

laient au-dessus du torrent se rapprochent et se mettent à tournoyer autour de moi d'une façon menaçante. C'était évidemment le père et la mère de l'aiglon. Je m'attendais à leur attaque, et, prenant mon bâton à deux mains, je m'apprête à combattre. Mais ils continuent à tourner en poussant des cris, sans approcher toutefois. « Bon! me dis-je, ils ont peur, tant mieux! » — Et je franchis la distance qui me séparait du pied du rocher.

Je m'aperçus que l'escalade en serait fort difficile. Cette pointe qui, vue d'en haut, n'était rien, avait cinq ou six mètres de haut ; c'était une espèce de tour perpendiculaire et, pour arriver au sommet, il me fallait à toute force poser mon bâton et grimper à l'aide

des pieds et des mains. Cette perspective n'avait rien de bien terrible en soi, mais je regardais avec inquiétude les aigles, en me disant qu'il leur serait facile de m'attaquer à ce moment où je serais sans défense. J'eus un instant envie de m'en aller ; mais la pensée que mes compagnons me regardaient me donna du courage. Je prends le rocher à deux mains et je m'apprête à grimper. Mais, saisissant l'occasion, les deux aigles s'élancent vers moi d'un air si terrible que je m'empresse de lâcher le rocher et de reprendre mon bâton. Les maudites bêtes sentaient parfaitement leur avantage et s'éloignèrent aussitôt. Si seulement j'avais eu un pistolet !

« Allons, venez donc ! » m'écriai-je;

et pour les exciter, je leur jetai des pierres. Ils s'envolèrent un peu plus loin. « Voilà le moment », me dis-je, et je fais une seconde tentative. Je ne m'étais pas élevé d'un pied que les aigles étaient là. J'eus encore le temps de descendre. Mais cette fois leurs grandes ailes noires étaient venues battre si près de moi, j'avais si bien vu leurs becs crochus et leurs serres recourbées, que mon ardeur belliqueuse se calma subitement ; oubliant mes compagnons, je renonçai à atteindre l'aire que ces animaux défendaient si bien. Je dus me résoudre à revenir péniblement sur mes pas et à remonter jusqu'en haut sans rien rapporter. Vous pensez si on se moqua de moi !

Nous aurions voulu rester longtemps au camp des chutes et du canyon, mais il ne fallait pas nous attarder, car nous voulions encore faire l'ascension du mont Washburn.

C'est une ascension pour rire puisqu'on y monte à cheval ; pourtant le sommet du Washburn est à plus de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, il y a de la neige au sommet, et la vue est certainement une des plus belles que je connaisse. Grâce à la pureté de l'air, on distingue parfaitement les formes des montagnes même très éloignées ; le canyon est juste à nos pieds, puis vient un vaste panorama qui s'étend bien au delà des limites du parc ; la vue n'est guère limitée qu'à l'ouest, où les cimes les

plus hautes des monts Rocheux forment comme un rideau impénétrable.

Un accident, peu grave heureusement, se produisit pendant que nous étions au sommet du Washburn. En descendant de cheval, Mme Tolman se foula le pied, et comme nous étions bien loin de toute habitation, la situation devenait gênante. Nous parvînmes bien à la remettre sur son cheval, et après avoir mis nos noms dans la boîte d'étain placée à cet effet au sommet de la montagne, nous redescendîmes du Washburn, cette fois par le nord, en passant devant la ravissante cascade de *Tower-Crik*. Mais il était bien certain que, le lendemain, Mme Tolman serait incapable de franchir à cheval

l'étape qui nous séparait encore des sources de Mammouth.

Fort heureusement, en arrivant dans la vallée de la Yellowstone, qui, en aval du Washburn, est ouverte et large et non plus encaissée comme elle l'est plus haut, nous retrouvâmes le président Arthur. Il avait quitté le canyon un jour avant nous, et, passant à l'est du mont Washburn, il avait pénétré dans la vallée et campait près du pont construit quelques années auparavant sur la rivière par son guide Baronette. Très gracieusement, en voyant notre embarras, il mit à notre disposition une voiture d'ambulance avec un homme et deux mulets; Mme Tolman y fut installée, et nous pûmes continuer notre route sans encombre.

Un peu plus loin que l'endroit où campait le président, un homme nommé Yancey a bâti une cabane en troncs d'arbres, une vraie *log cabin*, qui sert d'abri aux voyageurs lorsqu'ils se rendent des sources au canyon ou du canyon aux sources.

Après les rudes étapes de la journée, nous fûmes heureux de nous reposer. Pour Kimber et moi, cette hutte offrait tout l'attrait de la nouveauté, nous n'avions jamais vu l'intérieur d'une *log cabin;* tandis que pour miss Holmes, qui était née dans une habitation tout à fait semblable dans l'État d'Ohio, elle réveillait des souvenirs d'enfance.

Yancey nous fit les honneurs de son « hôtel » de la meilleure grâce du monde, et bientôt, après avoir placé

notre malade sur l'unique lit de l'établissement, nous étions confortablement installés sur des chaises, des tabourets et des sacs, autour d'une table boiteuse sur laquelle fumaient des tranches d'élan rôti et du café noir dans des tasses d'étain; le tout, éclairé par deux chandelles plantées dans des bouteilles.

On fit honneur au dîner, puis un feu de camp fut allumé, et nous nous réunîmes pour écouter les chansons allemandes de Herrmann, les récits des uns, les poésies des autres. La veillée se prolongea tard, ce devait être notre dernière soirée autour du feu de camp, et il nous en coûtait de l'abréger. Du reste, nous étions de fort bonne humeur, et notre situation originale excitait notre gaieté à tous.

Ce fut bien autre chose quand il s'agit de se coucher ! Comme je vous l'ai dit, il n'y avait qu'un lit, qui fut naturellement réservé à Mme Tolman. Pour les autres dames on étendit par terre, dans la cabane, des peaux d'élan et de bison, et quelques couvertures de laine. Nous autres, nous devions rester dehors. Gray et Herrmann construisirent une espèce de tente avec la voiture d'ambulance et un morceau de toile ; Yancey et le guide allèrent se mettre sur un tas de foin ; Chace, Sumner, Kimber et moi, après avoir ravivé le feu, nous nous étendîmes tout autour, roulés, qui dans une couverture, qui dans un grand manteau, qui dans un burnous algérien. Nous ne tardâmes pas à nous endormir, malgré les deux

chiens de Yancey qui venaient de temps en temps nous flairer le nez pour voir si nous étions en vie.

Vers une heure du matin, je me sentis secouer par le bras. « Le feu s'éteint, il fait froid, me disait Sumner, où est la hache pour couper du bois? » Je me redressai, encore à moitié endormi. « Bonjour, messieurs, nous cria de la cabane une voix enjouée, avez-vous bien dormi? »

C'était Mlle Woodruff, qui était debout sur le seuil de la porte. « Vous ne dormez donc pas là-dedans? demandai-je. — Oh! non, Mme Tolman nous récite des vers. » En effet, empêchée de dormir par son pied, Mme Tolman avait repris nos exercices littéraires de la soirée, au désespoir de Mlle Gray,

qui suppliait qu'on la laissât dormir. « Eh bien, dit Sumner, nous allons vous faire de la lumière, mais où est donc la hache ? — La voici ! » dis-je. Et, rejetant en arrière mon burnous, je je me mis à couper un gros tronc d'arbre pour ranimer le feu. « Quel vacarme infernal faites-vous donc là ? » fit à mes pieds une grosse voix. C'était Chace, que nous avions oublié, et qui, jusque-là, avait dormi comme un bienheureux.

Bientôt nous fûmes tous debout, sauf Gray et Herrmann qui ronflaient toujours, et, le feu flambant de nouveau, la gaieté de la veille se ranima. Elle fut interrompue par l'arrivée de Yancey, qui nous avait entendus parler, et croyait le matin venu. Il se déclara

fort scandalisé de notre conduite. « A cette heure-ci, dit-il, tous les honnêtes gens dorment, au lieu de faire un bruit à réveiller tous les voisins. Vous, monsieur, au burnous blanc, qui avez l'air d'un revenant, vous devriez vous recoucher, et vous, mesdames, rentrez chez vous. » — Ces paroles, prononcées gravement, ne firent que redoubler notre hilarité, mais l'avis était bon malgré tout, et nous nous recouchâmes pour dormir jusqu'au point du jour.

Herrmann et Gray, eux, n'avaient pas bougé, et quand il fallut se lever, nous dûmes, Kimber et moi, faire tomber sur leurs têtes leur tente improvisée pour les réveiller.

Cela fait, nous repartîmes pour les sources de Mammouth, où M. Hatch

nous attendait. Ainsi se termina, sans autre aventure, notre exploration du Parc-National.



CHAPITRE X

Dans les Monts Shoshones



AINTENANT il ne reste plus qu'à revenir en Europe. C'est bien votre opinion, n'est-ce pas? C'était aussi la mienne. Mais il était écrit que rien ne manquerait à mon voyage.

Le président Arthur, ayant terminé son excursion à peu près en même temps que nous, était venu camper

au-dessus des sources de Mammouth. Pendant quelques jours, il y eut entre sa troupe et la nôtre un échange d'invitations et de réceptions qui nous procurèrent l'occasion de faire connaissance avec quelques-uns des hommes d'État et des généraux américains les plus distingués.

Le président et ses amis allaient prendre le chemin de fer pour Washington, tandis que leur escorte, c'est-à-dire une cinquantaine de soldats et un train de mulets pour transporter les bagages, s'en retourneraient au fort Washaki, dans le centre du territoire de Wyoming.

Un jour, le capitaine Hayes, qui commandait cette escorte, me dit : « Vous qui paraissez aimer la vie des

montagnes, vous devriez venir avec nous. Nous allons traverser les monts Shoshones; c'est un pays tout à fait sauvage et inhabité, souvent très pittoresque. Le gibier y abonde; nous y ferons de belles parties de chasse, car voici la bonne saison. Puis, à Washaki, vous verrez deux tribus d'Indiens, les *Shoshones* et les *Arapahos*, parmi lesquels nous tenons garnison. De là vous pourrez facilement vous rendre à la ligne du chemin de fer et retourner dans l'est. Nous mettrons quinze jours d'ici à Washaki; voici le 1er septembre, le 20 vous pourrez être à Saint-Louis, dans le Missouri. Je peux vous prêter un cheval, un fusil et une tente; si votre bagage n'est pas gros, on le portera avec le nôtre. Allons, ça vous va-t-il? »

— Ça ne m'allait que trop bien, vous le comprendrez sans peine; je courus demander à M. Hatch la permission de quitter sa troupe, qui, du reste, allait commencer à se disperser.

Je le priai aussi d'envoyer ma valise, que j'avais laissée dans le train, à Saint-Louis. Je ne pris que mon havresac et une couple de couvertures de laine, puis, ayant exprimé à M. Hatch toute ma reconnaissance et pris congé de tous mes amis, je me remis en route pour la montagne en compagnie de M. Hayes et de sa troupe.

Il nous fallut d'abord remonter la piste que nous avions suivie depuis l'hôtel de Yancey et la continuer dans la direction du nord-est. C'est une route de poste qui conduit à *Cook's City*, dans

le Montana. Aussi, à quelques kilomètres au-dessus de Yancey's, on voit une boîte en bois sur un bâton, avec l'inscription pompeuse : *Letter box* (boîte aux lettres). Un courrier à cheval y passe deux fois par semaine en allant de Cook's City aux sources ou inversement.

Quant à la ville de Cook's City, c'est un camp de mineurs, formé d'une soixantaine de *log-cabins* irrégulièrement disposées, où demeurent trois cents personnes (parmi lesquelles trois femmes et un enfant), occupées à fouiller les mines d'argent récemment découvertes du mont *Republic* et de la *Clark's fork*. C'est bien le camp de mineurs primitif, dans toute sa rudesse, tel que l'a décrit Bret Harte, le poète

californien; il est rare qu'une journée s'y passe sans coups de revolver, et une semaine sans qu'on ait un meurtre à déplorer. Mais qui peut dire, si le filon d'argent est riche, quel avenir est réservé à cette station perdue? J'ai vu dernièrement une photographie d'après laquelle le nombre des *log-cabins* aurait beaucoup augmenté. *Cook's city*, retenez bien ce nom; peut-être, dans quelques années, appartiendra-t-il à une ville importante du futur *Etat de Montana*.

Vous faire suivre notre itinéraire en détail serait fastidieux; mais voici quel était, en général, notre ordre du jour:

A cinq heures on battait la diane; il fallait se hâter, faire sa toilette, déjeuner, attraper son cheval qui avait passé

la nuit en liberté, le seller, boucler son havresac, le tout avant cinq heures et demie. (Il est vrai qu'on pouvait commencer à déjeuner avant cinq heures, si on voulait.) Les hommes du train pliaient les tentes et chargeaient le bagage, et l'on se mettait en route à travers les montagnes et les forêts vierges. Souvent la route était si mauvaise qu'il fallait mettre pied à terre et conduire son cheval par la bride, mais nous étions dédommagés des fatigues du voyage par la succession de vues admirables qui se déroulaient devant nous chaque fois que nous nous élevions un peu.

Vers midi ou une heure, on s'arrêtait pour camper; on détachait les chevaux, on dressait les tentes, on man-

geait un morceau, puis on se mettait en chasse.

Hélas! je ne suis pas assez bon chasseur pour inventer des histoires de chasse, et la vérité m'oblige à dire que nous n'avons guère eu de succès.

Il y avait bien du gibier quelque part, car à chaque instant nous voyions des traces fraîches d'antilopes, de mouflons, de cerfs, d'élans, de bisons et même d'ours. Mais où se cachaient-ils, ces animaux? Nous ne l'avons jamais su! Aussi, à l'exception de quelques antilopes, d'un mouflon tué par le lieutenant Waite, d'un élan et de deux cerfs abattus par le guide Yarnell, nous n'eûmes à enregistrer que des coups tirés sur des lapins et des oiseaux.

Après avoir cherché et manqué le

gibier, nous rentrions au camp, où la soirée se passait, comme toujours, autour du feu, et où le capitaine Hayes, qui avait été mêlé aux guerres contre les Indiens dès l'âge de douze ans, avait toujours quelque fait intéressant à nous raconter. Puis on se couchait. Instruit par l'expérience, j'avais tout à fait abandonné l'idée de passer la nuit sous la tente. J'arrangeais le feu de façon à ce qu'il pût durer toute la nuit, et, enveloppé de tout ce que je possédais de vêtements et de couvertures, je m'étalais par terre. Je n'y étais relativement pas mal ; pourtant il pouvait m'arriver d'être à moitié rôti d'un côté et à moitié gelé de l'autre : sur ces montagnes, le froid de la nuit est glacial. C'était surtout mon pauvre nez

qui souffrait. Impossible de le cacher sous le capuchon du burnous comme le reste de la figure : il fallait bien respirer. Alors la gelée le prenait, et chaque matin je devais le frictionner vigoureusement pour ramener la circulation. Puis, en marchant au soleil qui était toujours brûlant, mon nez se trouvait particulièrement exposé, et attrapait des coups de soleil. Avant la fin du voyage il avait plusieurs fois changé de peau.

Les incidents, les observations intéressantes ne manquaient pas. Un jour, par exemple, suivant une piste mal tracée à travers une forêt vierge, nous vîmes des poteaux comme ceux qui servent à soutenir les *tîpîs* ou tentes des Indiens, semés le long du chemin

pendant plusieurs lieues. M. Waite m'expliqua cette particularité. Il y a quelques années, une troupe d'Indiens *Nez Percés*, venus de l'Orégon, avaient attaqué les colons du Montana. Vaincus par le général Howard (celui que son courage et sa piété ont fait appeler, un peu ambitieusement, le *Gordon Américain*), ils se retirèrent dans les monts Shoshones, où les troupes les poursuivirent. A l'endroit où nous étions, leur retraite s'était évidemment changée en déroute, et, serrés de près, ils s'étaient vus forcés d'abandonner leur bagage. A mesure que le désordre augmentait, ils jetaient tout ce qui gênait leur fuite. Les poteaux de bois nous permettaient donc de reconstituer toutes les péripéties de la retraite.

Les monts Shoshones n'ont été qu'imparfaitement explorés jusqu'ici, et la carte du capitaine Hayes contenait bien des lacunes et des fautes. Sans la connaissance du pays qu'avait le montagnard Yarnell, nous n'aurions jamais pu nous y retrouver ; encore avons-nous dû plusieurs fois revenir sur nos pas.

Un soir, nous campions sur les bords d'un ruisseau qui ne figurait pas sur la carte. On l'y nota soigneusement, mais il fallait lui trouver un nom. Je proposai le nom de notre capitaine, mais il fit remarquer que c'était le nom d'un président américain et qu'il y aurait confusion. « Non, dit-il. Il n'y a ici qu'un étranger, qui est notre hôte. C'est son nom qu'il faut choisir.

Appelons-le *Passy Crik.* » Et voilà comment un nom normand a été donné à un torrent perdu dans les forêts du Wyoming ! (1)

Les montagnes situées au-dessus de Passy Crik étaient presque infranchissables pour nos chevaux. Mais la vue qu'on a de l'endroit le plus élevé du col dédommage de bien des peines.

Ces montagnes franchies, on se trouve sur le versant Est des monts Shoshones, aux sources de la rivière *Rattlesnake* (serpent à sonnettes). Nous y avons campé deux jours, à 3,000 mètres de hauteur.

C'était la partie la plus giboyeuse de

1. Je ne sais pas si ce nom est resté officiel.

notre itinéraire : c'est là que mes compagnons ont tué quelques grosses bêtes, et que moi-même j'ai pu tirer un coq de bruyère.

Après la Rattlesnake on descend dans la vallée, et quand on a traversé la rivière à laquelle des sources sulfureuses ont valu le nom vraiment séduisant de *Stinking Water* (eau puante), la contrée change d'aspect. C'est presque une plaine où l'on rencontre à chaque instant des villages de *chiens des prairies*, sorte de marmottes américaines, charmantes petites bêtes dont vous avez sûrement entendu parler, ou que vous avez vues au Jardin d'acclimatation. De temps à autre, on aperçoit des troupes de bœufs demi-sauvages qui errent en li-

berté. Bientôt on arrive à un *ranch*, établissement d'éleveur de bestiaux, qui se compose de deux ou trois *log-cabins*, et de quelques enclos où l'on pousse les troupeaux quand on veut en abattre ou en vendre une partie. Évidemment, nous approchons d'un pays habité.

Le 11 septembre, nous campions sur la rivière *Mitîtsi*. Là Yarnell me dit que nous étions à cinq lieues de Washaki, que même une « route de poste » reliait ce fort à un petit établissement nommé *Wilson's Store*, situé à trois lieues de notre camp. « Mais, ajoutait le capitaine, nous n'allons pas à Washaki maintenant. Nous n'avons pas eu de chance jusqu'à présent ; eh bien, nous allons faire un coude vers l'ouest;

là, sans doute, nous trouverons du gibier. » — Cela ne faisait pas du tout mon affaire. Chasser, même sans gibier, parcourir les montagnes et les forêts, à la bonne heure; mais je n'étais pas venu en Amérique uniquement pour mon plaisir : j'avais ma mission pédagogique à remplir ; je voulais être à Saint-Louis pour la rentrée des classes. J'expliquai ma situation au capitaine, lui demandant s'il n'y avait pas moyen de quitter l'expédition et d'aller droit à Washaki. « La chose est possible, mais difficile, me dit-il. Vous pouvez suivre la piste qui va de Wilson's Store à Washaki ; il y a, de place en place, des *ranchs* où vous pourriez passer la nuit. Mais surtout ne quittez pas la piste ! A l'est le pays est inhabité et sauvage ;

vous ne pourriez jamais vous y retrouver.

— Eh bien, capitaine, dis-je, c'est entendu. Je vais vous rendre ce que vous m'avez prêté, mon fusil, mon cheval, ma tente, et dans trois jours je serai à Washaki. »

Le capitaine et le lieutenant essayèrent de me retenir, mais je ne pouvais pas me laisser persuader. Je pris donc congé d'eux le jour même, et j'allai à Wilson's Store, emportant mon petit bagage. J'y passai la nuit, non pas dans la maison (il n'y avait pas de place), mais à côté, en compagnie de plusieurs éleveurs de bestiaux.

Le lendemain matin, je priai l'hôtelier de donner mon sac et mes couver-

tures au courrier de Washaki ; je me fis renseigner aussi exactement que possible sur la route à suivre, et, me bornant à emporter le strict nécessaire, je me mis en route.



CHAPITRE XI

Perdu dans les Mauvaises Terres



OUR comprendre ce qui va suivre, il faut absolument que nous fassions un peu de topographie. Vous verrez sur la carte que nous sommes à l'est des monts Shoshones, dans le territoire de Wyoming. Les torrents qui descendent des montagnes coulent naturellement vers l'est et, le plus souvent, vers le nord-

est; il y en a un très grand nombre, mais la plupart sont à moitié desséchés dans cette saison, surtout dans la partie inférieure de leur cours. Tous vont se jeter dans le grand torrent du *Bighorn*, qui descend de hautes montagnes et coule vers le nord pour se jeter dans la Yellowstone. Entre les différents cours d'eau s'étendent des ramifications de montagnes souvent fort élevées.

Le Mitîtsi est un des torrents qui descendent des monts Shoshones, mais il se jette dans le *Grey-Bull* (taureau gris), affluent du Bighorn. La piste qui va de Wilson's à Washaki descend d'abord pendant une lieue et demie, puis traverse ce torrent avant sa jonction avec le Grey-Bull, se dirige droit au sud, rencontre le Grey-Bull, le remonte,

le franchit et continue dans la direction méridionale, en traversant plusieurs torrents et plusieurs chaînes de montagnes, notamment la chaîne des *Owl-Crik*, et le *Wind-River*, principale source du Bighorn.

De place en place, sur cette piste, se trouvent des cabanes d'éleveurs de bestiaux, dont les troupeaux de bœufs et de chevaux errent en liberté dans tout le pays, chaque tête de bétail étant seulement marquée au fer rouge pour faire reconnaître son maître.

Entre la piste et le Bighorn s'étend un massif de collines argileuses et calcaires, et de « Mauvaises Terres » toutes semblables à celles du Dâkotâ. Complètement inhabitée, cette région est le meilleur terrain de chasse des

Indiens Shoshones et Arapahos, sur la réserve desquels est situé le poste militaire de Washaki.

Il n'y a donc qu'à suivre la piste pour aller de Wilson's Store à Washaki. Seulement, suivre une piste n'est pas toujours facile, car on ne voyage qu'à cheval, de sorte qu'une piste humaine est tout à fait semblable à une piste suivie par les troupeaux; elle diffère même fort peu de celles des animaux sauvages, les empreintes de pas étant rarement distinctes. Heureusement le soleil luit presque toujours : avec une montre qui marche on est sûr de la direction. On calcule les distances par le temps qu'on met à les franchir.

En quittant Wilson's Store, je devais descendre le Mitîtsi pendant six kilo-

mètres, puis le franchir. « Une heure de marche », me dis-je, « puis je traverserai ». Mais il faisait froid, j'étais très légèrement vêtu, et six semaines de Montagnes Rocheuses m'avaient rendu bon marcheur. Il paraît que je marchai très vite, car, lorsque je traversai le torrent au bout d'une heure, c'était après la jonction du Mitîtsi avec le Grey-Bull. Je n'en savais rien, je m'aperçus seulement que l'eau était bien plus profonde qu'à Wilson's Store; mais comme il y a des ruisseaux partout, cela n'avait rien d'étonnant.

De l'autre côté, je cherchai vainement la piste. « Peu importe », me dis-je. « En allant au sud, je suis dans la bonne direction, je suis sûr de rencontrer le Grey-Bull. Si je suis trop à l'ouest, je

tomberai tout juste sur la piste en arrivant à la rivière, puisqu'elle en remonte le cours. Si je suis trop à l'est, je n'aurai qu'à remonter le Grey-Bull, je retrouverai forcément la piste ».

C'était bien raisonné, mais je ne savais pas que je m'éloignais à grands pas du Grey-Bull.

Je gravis donc une colline qui se dressait devant moi, et je continuai à marcher vers le sud, autant que le permettait la configuration du terrain, sans m'inquiéter de l'apparence de plus en plus sauvage de la contrée.

Vers dix heures, descendant dans une vallée, j'aperçus devant moi quelques animaux que je pris d'abord, de loin, pour des bœufs noirs. Je m'ap-

prochai. « Voilà de drôles de bœufs », me dis-je.

Tout à coup ils se mirent à galoper comme jamais bœufs n'ont galopé. « Des bisons! m'écriai-je, oh! quelle chance d'en rencontrer enfin! Mais dire que j'en cherche depuis quinze jours, et que le jour où j'en trouve, je n'ai pas de fusil! »

Je ne réfléchissais pas à une chose : c'est que les bisons, chassés avec acharnement par les Indiens et les blancs, et relativement faciles à atteindre, n'existent plus nulle part près des endroits fréquentés : ils se sont réfugiés dans les montagnes et les déserts, là où l'homme ne pénètre jamais (1).

1. Le dernier troupeau qui restait dans les Mauvaises Terres de Wyoming a été à peu près détruit quelques mois après mon voyage, au commencement de 1894.

Par conséquent je devais être très loin de la piste.

Un peu après, au débouché de la vallée, qui se dirigeait vers l'est, je me trouvai en présence d'une colline tout à fait semblable à celles du petit Missouri, une colline des « Mauvaises Terres », évidemment. Je me réjouis de pouvoir l'observer à mon aise et ne m'en préoccupai pas davantage. Il était midi, je mangeai le morceau de pain et la viande que j'avais emportés, et je me remis à marcher.

Pourtant, je commençais à trouver la direction bien difficile à suivre. J'entrais dans les Mauvaises Terres, il n'y avait pas à en douter : les collines d'argile brûlée, aux formes bizarres et aux couleurs éclatantes se suc-

cédaient ; les vallées se coupaient dans tous les sens, les ruisseaux presque sans eau tournaient dans toutes les directions, c'était un véritable labyrinthe.

Impossible de marcher droit au sud, car on n'escalade pas ces collines, on ne franchit pas ces vallées dans la direction qu'on veut.

Je pris le parti de suivre un ruisseau bordé de cotonniers, me disant qu'il me mènerait soit au Grey Bull, soit au Bighorn, et que là je trouverais sûrement quelqu'un. Suivre un ruisseau des Mauvaises Terres ! c'était se condamner à faire trois ou quatre fois plus de chemin que la ligne droite. Mais comment faire ?

Je marchai donc le long de mon

ruisseau, m'enfonçant de plus en plus dans le désert. Le gibier ne manquait pas maintenant ! Cerfs à queue blanche, antilopes, élans, sans parler des lapins et des oiseaux ; il y en avait par douzaines. J'aperçus même encore un bison, et cette fois sa vue m'inspira plus d'inquiétude que d'intérêt ; si seulement j'avais eu un fusil ! Le soir arrivait, l'aspect du désert restait le même. Il faudrait me coucher sans souper et passer la nuit dehors sans couverture.

En effet, la nuit vint sans que j'eusse rien rencontré. Fort heureusement, j'avais sur moi des allumettes, je fis un grand feu et m'étendis à côté. Grâce à l'excès de ma fatigue, je m'endormis profondément ; mais le

froid me réveilla plusieurs fois, il me fallait attiser le feu, remettre du bois, et malgré tout, à peine vêtu comme je l'étais, j'en souffrais terriblement.

Je me remis en marche dès l'aube, suivant toujours le ruisseau. De temps en temps je montais sur une des collines qui formaient la vallée, espérant apercevoir quelque chose de l'autre côté : mais rien ne se présentait. A perte de vue c'étaient les mêmes collines, toutes différentes et cependant semblables, pittoresques sans doute, mais, à la longue, effrayantes à contempler. La faim me tourmentait ; le gibier avait l'air de me narguer. Quelquefois des antilopes, animaux très curieux, s'approchaient de moi, me regardaient, mais au moment où,

retenant mon souffle, j'attendais qu'elles fussent à portée, elles bondissaient de côté et s'enfuyaient dans la vallée.

Que faire? Des fruits sauvages, il n'y en avait pas; les pousses des cotonniers, les feuilles de sauge étaient si aromatiques que je ne pouvais pas les avaler. Les insectes même manquaient; j'ai pu seulement ramasser et dévorer quelques fourmis et de toutes petites araignées; les premières étaient nauséabondes, les secondes m'ont paru délicieuses.

Vers midi je m'assis pour me reposer un peu et aussi pour réfléchir à ma situation. Elle me parut désespérée. Sans doute, en suivant ce ruisseau, je devais arriver quelque part, au Bighorn

probablement, mais quand? J'avais bien le temps de mourir de faim auparavant. Puis, qui me disait que je trouverais quelqu'un en y arrivant? N'étais-je pas dans le Wyoming, un territoire grand comme le quart de la France, où il n'y a que 30,000 habitants, presque tous réunis dans la partie sud-est?

« Ainsi donc, me dis-je, je vais mourir dans ce désert, mourir de faim, misérablement, après de longues souffrances, et sans un ami, sans personne pour recevoir mon dernier soupir! Et là-bas, on m'attendra en vain, pendant que les bêtes fauves se disputeront mon cadavre. Oh! ma mère! »

Je pris ma petite Bible de poche, et j'y écrivis l'adresse de mes parents avec quelques mots d'adieux, en priant celui

qui retrouverait mes restes de leur faire parvenir ce livre. Puis je me remis à marcher, mais plus découragé.

Il m'en coûte de publier ce qui suit, car il y a des choses qu'on n'aime pas à raconter à tout le monde. Mais je n'ai pas le droit de les garder pour moi, peut-être rendront-elles confiance à quelque âme tourmentée par le doute.

Je marchais donc, essayant de demander à Dieu le courage de lutter jusqu'au bout. Mais la faim m'obsédait, l'aspect de ce pays âpre et sauvage m'affolait. Les beaux vers qu'a écrits Bryant sur le *voyageur assassiné* hantaient ma mémoire ; ils me paraissaient s'appliquer si bien à mon cas !

They little knew, that loved him so,
The fearful death he met,

Whilst shouting o'er the desert snow,
Unarm'd, and sore beset ;
Nor how, when round the frosty pole,
The northern dawn was red,
The moutain wolf and wild-cat stole
To banquet on the dead. » etc. (1).

Je me disais bien : « Après les souffrances et la mort, le ciel et la vie éternelle. » Mais hélas ! que notre foi est faible et facile à ébranler ! Quelques jours auparavant, causant avec le capitaine Hayes, qui était incrédule, je l'avais entendu dire : « J'aimerais bien croire en Dieu, croire en la vie éter-

(1) Ils ne se doutaient pas, ceux qui l'aimaient si tendrement, de la manière terrible dont il était mort, tandis qu'envoyant sa voix dans la solitude neigeuse il était désarmé et serré de près ; ils ne se doutaient pas, tandis qu'autour du pôle glacé l'aurore du Nord rougissait le ciel, que le loup des montagnes et le chat sauvage se glissaient auprès du mort pour se repaître de son cadavre.

nelle, mais je ne vois pas de raison pour cela. Vous y croyez, vous autres chrétiens, mais seulement parce que cela vous paraît désirable. Vous croyez que les choses sont comme vous voudriez qu'elles fussent. » — Je n'avais pas fait attention à ces paroles, mais elles me revinrent alors. Ce fut comme un coup de poignard : le serpent du doute m'avait mordu au cœur.

« Si vraiment, me disais-je, toutes nos espérances n'étaient qu'une illusion ! Si vraiment tout finissait avec les souffrances de l'agonie, et si la mort n'était qu'un éternel sommeil ! »

Alors, avec le doute, vint la tentation. « Pourquoi prolonger des tortures inutiles ! Ne puis-je pas en finir tout de suite avec la vie, ou du moins m'é-

tendre au pied d'un arbre et attendre la mort? »

Je repoussai cette tentation, mais elle revenait sans cesse. Oh! l'horrible chose que le doute!

Dieu eut pitié de moi. Vers quatre heures de l'après-midi, je fus obligé de me reposer de nouveau, et je m'étendis sur le penchant d'une colline. Ma faiblesse était telle que je m'endormis aussitôt.

Je me réveillai au bout de quelque temps..... quel spectacle frappa mes yeux!

Devant moi, des collines d'une beauté céleste, inondées d'une lumière douce et éclatante en même temps, s'étageaient les unes au-dessus des autres, à l'infini, se perdant dans l'espace. Ja-

mais je n'avais rien vu de semblable ni rien qui en approchât. « Ce n'est pas la lumière de la terre, m'écriai-je ; mes souffrances sont finies, c'est la porte du paradis, ce sont les montagnes du ciel. » Je restai plongé dans le ravissement, presque dans l'extase, croyant à tout moment entendre les concerts des anges ou voir apparaître quelque saint glorifié.

L'illusion ne dura pas longtemps. Dès que je voulus faire un mouvement, je m'aperçus bien que j'étais encore sur la terre. Et je compris vite la cause du phénomène qui m'avait frappé.

C'était tout simplement les collines d'en face, admirablement belles de formes et de couleurs, puis les nuages qui avaient des formes semblables, et

qui, à la lumière du soleil couchant, réfléchissaient les mêmes teintes, de sorte que le tout paraissait se confondre dans une même masse resplendissante. Il n'y avait pas autre chose.

Singulière illusion, n'est-ce pas? C'était presque une hallucination, que l'état de fièvre et de faiblesse où je me trouvais suffit à expliquer.

Soit; mais Dieu s'était servi de ce moyen pour me rendre la foi. Depuis ce moment, je n'ai plus douté de la puissance ni de l'amour de celui qui avait créé toutes ces merveilles. Comme Jacob, Dieu dans sa pitié était venu me chercher dans le désert, au moment où je m'éloignais de lui; je pouvais dire, moi aussi : « Certainement, l'Éternel était en ce lieu, et je ne le savais pas! »

Du même coup, les mauvaises tentations s'enfuirent aussi. « Je lutterai jusqu'au bout, me dis-je. S'il plaît à Dieu de me tirer d'ici, ma vie lui sera consacrée ; si je dois périr, eh bien, il saura consoler mes parents, et moi je serai reçu dans les bras de mon Sauveur. » — Et je marchai courageusement jusqu'à la nuit noire.

J'allumai encore un feu, et je m'apprêtai à me coucher. Avant de le faire, je me mis à appeler au secours, dans l'espoir qu'un chasseur égaré dans ce désert pourrait m'entendre. Un cri formidable, un concert d'aboiements, de hurlements et de glapissements me répondit. C'étaient les *coyotes*, les loups-renards des prairies, bêtes lâches et peu redoutables, si ce n'est parfois en

hiver quand ils sont en nombre, mais qui suivent les troupeaux pour dévorer les animaux malades ou blessés.

Toute la nuit ces vilaines bêtes ont rôdé autour de moi, n'osant pas m'attaquer à cause du feu, mais devinant, par un secret instinct, que mon état de faiblesse allait me livrer à elles. Leurs yeux flamboyaient, pleins de convoitise.

« Demain ces loups me mangeront, » me disais-je. Mais si la perspective n'était pas gaie, elle ne m'ébranlait plus.

Le lendemain matin, je fus étonné de me sentir un peu plus vigoureux que le soir : le froid de la nuit m'avait ranimé. Je repartis encore, suivant, suivant toujours le ruisseau, me désaltérant de temps en temps dans ses eaux

chargées d'argile, n'espérant guère, mais décidé à ne pas renoncer lâchement à la lutte.

Vers dix heures, la vallée devint un peu plus large : il semblait que le pays changeait un peu d'aspect. Je montai sur une colline. Oh! bonheur ! un troupeau de bœufs était là, de l'autre côté !

Ma joie fut de courte durée, car ces animaux s'enfuirent à mon approche, et je n'étais pas plus avancé qu'auparavant. Pourtant quelque chose me disait que j'approchais de la délivrance. Seulement, aurai-je la force d'aller jusque-là ?

Il était midi : le soleil était brûlant, mes forces commençaient à m'abandonner.

Tout à coup, j'aperçois quelque chose

qui rampait par terre : c'était un serpent long d'un mètre environ et gros comme le pouce.

« Ça peut se manger, le serpent », me dis-je aussitôt ! Je m'approche avec précaution, non pas de peur d'être mordu, car j'avais des guêtres, mais par crainte qu'il ne m'échappât, et d'un vigoureux coup de bâton je lui casse les reins ! Puis lui posant un pied sur le dos, je lui tranche la tête, et coupe le corps en trois tronçons, que je me mets à dépouiller rapidement. Cette opération aurait bien pu m'ôter l'appétit, car les tronçons, ainsi écorchés, continuaient à s'agiter comme s'ils étaient vivants — spectacle vraiment hideux ! Mais la faim me faisait passer par dessus tout. Quand j'arrivai à la queue, je vis qu'elle

était couverte d'anneaux cornus formant une sorte de crécelle : c'était donc un serpent à sonnettes que j'avais tué !

Je tirai mes allumettes, je mis le feu à un buisson de sauge, et, piquant un bâton dans le plus gros morceau, qui remuait toujours, je le tins sur la flamme jusqu'à ce qu'il fût à peu près grillé; puis je me jetai dessus et le dévorai à belles dents. Les autres morceaux furent traités de même. Oh! que ce serpent m'a paru succulent! On m'a souvent demandé depuis quel goût il avait. Je n'en sais rien; je n'y ai pas fait attention: mais je l'ai trouvé excellent, et je n'ai eu qu'un regret, c'est qu'il ne fût pas plus gros.

Quand j'eus arrosé cet étrange festin de quelques bonnes lampées d'eau glai-

seuse, vous ne pouvez pas vous figurer quel sentiment de bien-être j'éprouvais. Il me semblait que je renaissais à l'existence. Je m'allongeai à l'ombre douteuse d'un cotonnier, et fis une petite sieste. Puis, frais et dispos comme en quittant Wilson's Store, le cœur joyeux et confiant, je repris mon pèlerinage, sûr que la délivrance ne pouvait pas être loin.

Bientôt, avisant sur ma droite une colline un peu plus haute que les autres, je résolus d'y monter. Le cœur me battait fort en arrivant en haut. Mon attente ne fut pas trompée : devant moi, à l'est, s'ouvrait une large vallée, où une belle rivière coulait au milieu de bouquets d'arbres et de prairies verdoyantes. J'étais sauvé.

CHAPITRE XII

Cowboys et Indiens

Je descendis en toute hâte, et me précipitai vers la rivière. C'était déjà délicieux de pouvoir se désaltérer avec de l'eau fraîche et pure. Puis, sur le bord de l'eau croissaient des églantiers et même quelques groseillers, dont les fruits, à demi desséchés, me parurent un régal. Mais le plus important, c'est

que le long de la rivière il y avait une piste, ou plutôt une route « carrossable », c'est-à-dire un sentier marqué par les roues des chariots de montagne. Par conséquent j'étais sûr d'arriver quelque part en la suivant, je n'avais plus à craindre de m'égarer, et j'avais des chances sérieuses de rencontrer quelqu'un.

Quant à la rivière, elle me déroutait complètement. D'après mes idées ce devait être le Grey-Bull, mais le Grey-Bull, m'avait-on dit, n'était qu'un torrent dans le genre de Mitîtsi, et coulait de l'ouest à l'est ; tandis que la grande rivière que je voyais devant moi allait du sud au nord. J'ignorais que j'avais laissé le Grey-Bull bien loin derrière moi. Ce que je voyais, c'était le Bighorn.

Enfin, il me fallait évidemment remonter le cours de l'eau. C'est ce que je fis, sans rencontrer d'êtres vivants que des troupeaux de bœufs et de vaches en nombre de plus en plus considérable.

Vers le soir, je vis, de l'autre côté de l'eau, une *log-cabin* ; mais j'eus beau appeler, personne n'en sortit. Je me déshabillai, fis un paquet de mes effets, et m'appuyant fortement sur mon bâton, j'entrai dans l'eau.

Elle ne m'arrivait pas jusqu'aux épaules, mais le courant était très rapide, et les pierres me meurtrissaient les pieds ; je fus entraîné bien loin en aval. Enfin, j'étais sur l'autre bord, c'était l'essentiel. Mais hélas ! la porte de la cabane était fermée !

On a beau être partisan déterminé de la propriété individuelle, on raisonne mal quand on a faim. D'un bon coup d'épaule j'enfonçai la porte.

Dans la hutte il y avait quelques pièces de bois pouvant servir de chaises et de table, des coupes et des plats en étain, un petit morceau de lard dur comme de la pierre et un petit sac de farine. Il y avait de quoi faire un vrai repas.

Je mis de la farine et du lard dans un plat d'étain, et j'y versai de l'eau. Mais comment faire cuire cette pâtée? Il n'y avait pas de bois à brûler. « Oh bien ! pourquoi s'arrêter à mi-chemin ? Brûlons les meubles. » Et je fis flamber tout ce qu'il y avait de bois dans la hutte. Ce feu me servit

à faire cuire mon dîner et à me tenir chaud — relativement — durant la nuit.

Le matin venu, je me dis que j'avais bel et bien commis ce que le Code appelle un vol avec effraction. Pour réparer les dégâts, je mis un peu d'argent dans une coupe en étain, et, après avoir mangé ce qui restait de farine, je quittai la cabane et continuai à remonter la rivière. Mais je vis bientôt qu'il me faudrait la traverser de nouveau, si je ne voulais pas risquer de perdre la route. Celle-ci suivait la rive gauche, mais s'éloignait trop parfois pour qu'il fût prudent de rester sur la rive droite.

Ce deuxième passage se fit moins facilement; le courant était très rapide,

je fus renversé au milieu de l'eau ; heureusement je parvins à me relever sans lâcher mon paquet de vêtements; mais, arrivé sur l'autre bord, je vis que ma montre était tombée de ma poche. C'était fâcheux ; toutefois je n'éprouvais aucun désir d'aller la chercher. Tous mes vêtements étaient mouillés, naturellement, mais cela n'avait pas grande importance ; le soleil eut vite fait de tout sécher.

Je continuai à remonter le cours de la rivière, suivant la route, en descendant parfois sur le bord de l'eau pour manger des baies d'églantier qui ne me rassasiaient qu'à moitié.

A chaque instant je rencontrais un troupeau de bestiaux, se composant habituellement d'un taureau, de plu-



UN INDIEN DU NORD-OUEST

sieurs vaches, et d'un bon nombre de veaux et de génisses. A mon approche, ils battaient toujours en retraite, le taureau se mettant entre le troupeau et moi, pour défendre sa famille au besoin.

Mais d'hommes ou d'habitations, je ne voyais nulle trace. La journée entière se passa ainsi. Le soleil commençait à baisser, je me demandais s'il me faudrait encore passer une nuit dans la solitude, et je tremblais à la pensée que mes allumettes, après leur bain du matin, me refuseraient peut-être leur service.

Enfin, un peu avant le coucher du soleil, j'aperçus, à une certaine distance devant moi, quelque chose qui avait l'air d'avancer. C'était un chariot de montagne, traîné par deux che-

vaux et monté par un homme! Je m'élançai à sa rencontre :

« Je suis perdu et je meurs de faim, m'écriai-je : pour l'amour de Dieu, donnez-moi à manger. »

L'homme arrêta ses chevaux, me regarda attentivement, proféra, du ton le plus flegmatique du monde, une formidable bordée de jurons, puis déclara qu'il n'avait rien à manger — excepté un bout de lard et quelques crêpes. « Mais cela vaut mieux que rien, ajouta-t-il : voilà, mangez et soyez le bienvenu. »

Je ne me fis pas prier, et les provisions de ce brave homme disparurent en un clin-d'œil, tandis qu'il me regardait faire avec une satisfaction évidente, disant, toujours avec force ju-

rons, qu'il savait par expérience ce qu'on éprouvait à rester quelques jours sans manger.

Quand mon appétit fut un peu calmé, mon interlocuteur me demanda mon histoire, et me renseigna sur ma situation. Il me dit que j'étais sur la rive gauche du Bighorn, un peu au-dessous de l'embouchure de l'*Owl Crik ;* la route que j'avais suivie menait à Washaki, dont nous étions éloignés de 30 à 35 lieues.

« Puisque vous allez à Washaki, ajouta-t-il, votre affaire est bien simple, car la route est carrossable tout du long ; il n'y a pas à se tromper. Et pour cette nuit, j'ai aperçu sur l'Owl-Crik un camp de *cowboys :* allez-y, vous y serez bien reçu. »

Il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Je connaissais trop bien les mœurs de l'ouest pour offrir quoi que ce soit à mon libérateur ; je me contentai de le remercier cordialement, et me dirigeai vers l'endroit qu'il m'avait indiqué.

Bientôt le camp m'apparut. Il se composait d'un chariot de montagne, autour duquel paissaient plusieurs chevaux demi-sauvages, d'un assortiment de couvertures, de peaux de bêtes, d'armes et d'objets divers, et d'un superbe feu de camp, auprès duquel cuisaient plusieurs morceaux de viande, qui répandaient une odeur appétissante. Plusieurs hommes, en costume demi-européen, demi-indien, étaient dispersés autour du feu.

« Hé ! l'étranger, me crie l'un d'eux, d'où donc arrivez-vous ?

— Je viens des montagnes, dis-je, où j'ai failli mourir de faim. Pouvez-vous me donner un morceau à manger et une place au feu de camp pour la nuit ?

— Certainement. Le dîner va être prêt, asseyez-vous. »

Je prends place auprès du feu, et bientôt nous nous mettons « à table ». Tout en mangeant, on faisait un peu connaissance. Mes nouveaux amis étaient des *cowboys*, sorte de *gauchos* du Nord, dont le métier consiste à « soigner » les troupeaux de bœufs. Les soins qu'ils leur donnent sont des plus élémentaires. Chaque année, on parcourt la montagne, on prend au *lasso* ou nœud cou-

lant les jeunes animaux, et on leur fait au fer rouge une marque spéciale qui sert à en faire reconnaître le propriétaire. A un autre moment, on pousse les troupeaux dans des *corrals* ou enclos, pour choisir ceux qui seront envoyés sur les marchés.

Il arrive quelquefois que des incertitudes s'élèvent au sujet des jeunes animaux qui ne portent encore la marque d'aucun propriétaire. Alors ce sont des disputes, des batailles entre cowboys, qui se terminent rarement sans effusion de sang, car ces hommes passent pour les plus grossiers et les plus sauvages de toute l'Amérique, sans en excepter ni les mineurs ni les Indiens.

Pendant leur séjour à la montagne,

ces hommes gagnent 8 ou 10 francs par jour, avec « la nourriture et le logement » ; mais tout ce qu'ils ont gagné est dépensé en quelques jours quand ils arrivent à la ville.

La troupe que j'avais rencontrée était occupée en ce moment à marquer les veaux de l'année ; elle était au service d'un métis indien, du nom de John Luman, qui ne savait pas même lire, mais qui possédait une grosse fortune, — 7 ou 8,000 têtes de bétail — et un grand nombre de cabanes répandues sur les bords du Bighorn.

Cet homme avait avec lui son beau-frère, Frank Ecoffey, natif de la Suisse romande, qui avait, comme Luman, épousé une indienne Dâkotâ et qui demeurait comme lui à *Lander*, près de

Washaki. Puis le fils de Luman, gamin de dix ans, au type franchement indien, qui portait déjà un revolver sur la hanche, et passait son temps à attraper au lasso les chevaux de son père, ou, à leur défaut, ses compagnons. Ces trois personnages étaient les seuls chez lesquels on pût discerner quelque faible trace de civilisation; les autres étaient de véritables sauvages, de vrais bandits, presque tous des métis d'Indiens; il y avait même un Indien mexicain pur sang.

Naturellement, on me demanda mon histoire. Mon jeûne forcé de deux jours parut une petite affaire aux *cowboys*, qui en avaient tous vu bien d'autres; mais l'aventure du serpent à sonnettes les égaya beaucoup. Ce fut bien autre chose



SÉPULTURE INDIENNE

quand j'arrivai à l'histoire de la cabane mise au pillage! L'idée surtout d'avoir laissé de l'argent leur paraissait d'une originalité exquise.

« Mais, me dit Luman, où était-elle, dites-vous, cette cabane?

— De l'autre côté du Bighorn, à une dizaine de lieues en aval.

— Parbleu, c'est la mienne », s'écria-t-il.

Pour le coup, ce fut une explosion de rire — jamais les cowboys n'avaient vu une aussi bonne plaisanterie.

« Enfin, me dit Luman, quand la gaieté se fut un peu calmée, vous auriez pu vous dispenser d'enfoncer la porte, car, en cherchant bien, vous auriez trouvé la clef dessous. En tous cas, une autre fois, vous ne laisserez pas d'ar-

gent : ces choses-là ne se font pas dans l'Ouest. »

Après dîner, me sentant très fatigué, je manifestai l'intention de me coucher. On me donna une peau de bison et deux ou trois couvertures : il me sembla que c'était le lit le plus moelleux qu'on eût jamais inventé.

« Et vous autres, dis-je, n'allez-vous pas vous coucher?

— Oh ! non, pas encore, dirent-ils ; nous allons faire la veillée et raconter des histoires : Idaho (le cuisinier de la troupe, un Allemand californien) en a toujours une provision toute prête. »

Ecoffey m'avertit en français que les récits de ces conteurs seraient fort peu édifiants. Je m'en doutais bien, étant

donnée la grossièreté inouïe de ces hommes.

Je ne fis aucune observation et m'apprêtai à me coucher. Avant de m'endormir, je voulais naturellement me recommander à Dieu et le remercier de m'avoir si merveilleusement préservé. Je m'agenouillai, en évitant autant que possible d'attirer l'attention des cowboys ; mais l'un d'eux s'en aperçut malgré tout, et le fit remarquer à ses compagnons. Je les entendis causer à demi-voix, encore quelque temps après que je fus enveloppé dans mes couvertures. Je ne pouvais saisir toutes leurs paroles, mais j'en compris facilement la portée. Ils se disaient que, puisque j'étais chrétien, des histoires comme celles qui les égayaient ne pou-

vaient pas m'être agréables, que par conséquent il valait mieux s'en passer pour ce soir. En effet, ils se couchèrent tranquillement.

Je fus profondément touché de ce trait. Qui se serait attendu, en effet, à rencontrer chez ces sauvages sans foi ni loi, chez ces hommes qui ne pouvaient pas prononcer dix paroles sans dire un mot impie ou dégoûtant, une délicatesse de sentiments, un respect pour les croyances des autres, tels qu'on les chercherait peut-être vainement chez bien des hommes civilisés?

Je dormis comme un plomb cette nuit-là. Vers quatre heures, je fus tiré de mon sommeil par des hurlements épouvantables. N'étaient-ce pas des bêtes féroces? Non : c'était

le Mexicain qui réveillait ses compagnons.

Ayant presque fini leur tournée, Luman et ses compagnons comptaient redescendre sur Washaki, et m'offrirent de m'emmener. Mais ils voyageaient à petites journées : Idaho conduisait le chariot à une distance de six ou sept lieues, pendant que les autres parcouraient la montagne à la recherche des bestiaux. Cela ne pouvait pas me convenir, car j'étais déjà bien en retard. Il fut décidé que j'accompagnerais Idaho pendant la première étape ; puis, je partirais à pied, et, voyageant la nuit, j'arriverais à Washaki le lendemain matin.

Ainsi fut fait. Le chariot nous mena jusque dans une gorge des monts Owl-

Crik, sur la *réserve* indienne. Je m'y reposai un peu pendant la chaleur du jour ; on me donna une provision de viande séchée, et vers trois heures je me mis en route, après avoir pris congé de mes nouveaux amis.

D'après les cowboys, j'avais environ vingt-deux lieues à faire pour atteindre Washaki, soit huit pour franchir les monts Owl-Crik, huit pour traverser la plaine jusqu'au Wind-River et six du Wind-River à Washaki. Mais ces estimations étaient basées sur le temps qu'ils mettaient à franchir ces distances à cheval ou en chariot ; j'ai appris plus tard que la première étape ne comptait que sept lieues, tandis que la deuxième en avait au moins douze ; le chiffre de la troisième seule était exact. Je m'en

aperçus en chemin. En effet, j'arrivai sur le versant sud des Owl-Crik à la tombée de la nuit, et, me basant sur les données des cowboys, je croyais arriver au Wind-River bien avant le matin. Je m'assis sur le bord d'un petit ruisseau qui descendait le long de la montagne, et je me mis à manger mes provisions.

Cette viande séchée et salée est une fort bonne nourriture, qu'on peut parfaitement manger crue, mais elle a l'inconvénient d'exciter la soif. Aussi mon désappointement fut-il grand lorsqu'après avoir mangé, voulant me désaltérer au ruisseau, je m'aperçus que l'eau en était absolument corrompue. Je me promis de prendre ma revanche au prochain ruisseau.

Oh ! que cette plaine m'a paru

longue et fatigante ! Malgré le clair de lune, je perdis la piste une ou deux fois, ce qui allongea encore mon chemin ; heureusement je n'eus pas de peine à la retrouver. Mais le terrain, dans cette plaine, est mou et sablonneux ; on enfonce, on avance difficilement.

Je souffrais cruellement de la soif ; mon petit sac, avec les provisions fournies par les cowboys, pesait lourdement sur mes épaules. Le clair de lune me faisait prendre pour des objets rapprochés des accidents de terrain situés à de très grandes distances, si bien que je me demandais parfois si j'étais en proie à une hallucination.

Enfin, je rencontrai un ruisseau où je pus me désaltérer à mon aise ; alors

je mis le feu à quelques buissons et je me reposai pendant une heure ou deux à côté de la flamme. Le froid me chassa bientôt. Je n'arrivais toujours pas ! Le soleil se leva avant que je n'eusse atteint le Wind River, éclairant de ses rayons le massif imposant de montagnes neigeuses où ce torrent prend sa source, l'un des plus splendides panoramas des montagnes Rocheuses.

Vers huit heures, j'atteignais enfin le Wind River, principale source du Bighorn. Moins large et moins profond, il est tellement rapide que la traversée en est vraiment dangereuse pour un homme à pied. Je m'en aperçus à mes dépens. A peine entré dans l'eau, m'appuyant d'une main sur mon bâton et tenant mes vêtements de l'autre, je fus

si violemment saisi par le courant que je me sentis entraîné ; mes pieds nus et endoloris par vingt lieues de marche refusaient de se fixer sur les cailloux pointus que roule le torrent. Je pus cependant parvenir jusqu'au milieu ; mais là je fus renversé, roulé par le courant. Je me relevai, serrant dans mon bras gauche mon paquet que je ne voulais pas lâcher, mais d'où je vis tomber l'argent que j'avais en poche, tandis que mon chapeau s'en allait majestueusement, porté par le courant dans la direction du Bighorn ; je fus renversé encore une fois.

Enfin, meurtri, brisé, ensanglanté, je parvins à l'autre bord, tenant toujours mon paquet à la main.

Encore six lieues à franchir ! Elles

m'ont semblé rudes. Mes pieds me refusaient leur service ; ma tête, mal garantie par un bonnet de laine, souffrait de l'ardeur du soleil. Et j'avais encore plusieurs torrents, petits il est vrai, à traverser. Enfin, clopin clopant, traînant la jambe, j'arrivai à Washaki à midi.

Washaki est un poste militaire où deux compagnies de soldats tiennent garnison, chargées de surveiller les tribus indiennes des *Shoshones* et des *Arapahos*, dont la *réserve* s'étend jusqu'à l'Owl-Crik, et qui comptent ensemble 2,000 âmes environ. Je voulais passer l'après-midi à visiter les campements situés autour du fort, et, trop fatigué pour marcher, je me fis prêter un cheval. Mais vraiment, ce jour-là je

n'avais pas de chance. Le cheval qu'on m'amena, un vrai *mustang* ou cheval sauvage, flaira en moi un cavalier inexpérimenté : je n'eus pas plutôt mis le pied dans l'étrier qu'il lança une ruade et m'envoya par terre, au grand amusement des Indiens et des colons. Trois fois j'essayai d'arriver en selle, toujours sans succès, et la troisième fois je tombai si rudement que l'envie de monter à cheval me quitta ; du reste la bête avait brisé sa longe et s'enfuyait à toutes jambes, poursuivie par deux ou trois Arapahos.

Je dus parcourir à pied les campements les plus voisins du fort. J'ai pu passer quelques heures avec M. Roberts, le missionnaire chargé d'évangéliser les Indiens de cette réserve.

C'est à lui principalement que je dois ce que j'ai appris sur leur compte.

Les *Shoshones* sont la tribu la plus nombreuse de la réserve. Ils appartiennent à la même race que les belliqueux *Comanches* du Texas, et aussi que les misérables *Payoutes* et *Shoshokis* de l'Utah et de l'Orégon, si connus sous le nom de *Fouilleurs* et de *Chercheurs de racines*. Tranquilles et pacifiques, les Shoshones ont rarement été en guerre avec les blancs. C'est depuis 1877 qu'une partie de la tribu est établie dans le Wind-River ; ils font des progrès dans la civilisation et leur nombre s'accroît régulièrement. Une partie d'entre eux se livre à l'élevage du bétail et surtout des chevaux ; quelques-uns travaillent la terre ; leur chef, le

vieux *Washàki*, qui a donné son nom au fort, donne l'exemple en cultivant une belle ferme.

Les *Arapahos* du Nord, au contraire, étaient de farouches guerriers, ennemis jurés des Visages pâles. C'est en 1881 seulement qu'ils furent définitivement vaincus et parqués dans la *réserve* de Wind-River. Jusqu'à l'époque de mon passage, ils n'avaient rien gagné au contact de la civilisation, si ce n'est les maladies contagieuses et l'eau-de-vie ; mais M. Roberts était résolu à s'occuper d'eux tout spécialement, et il travaillait avec ardeur à apprendre leur langue, qui m'a paru la plus rude et la plus extraordinaire, quant aux sons, du moins, de toutes celles que j'ai entendues. J'ai eu l'honneur d'être

présenté au chef des Arapahos, *M. Nez-Pointu*, mais je n'ai pas pu causer avec lui, car il n'entend que sa langue. — Les Shoshones et les Arapahos vivent en bonne intelligence, mais il n'y a jamais de mariages entre les deux tribus.

Enfin, il y a au nord-est du fort quelques familles de *Chayennes*, alliés des Arapahos. Les Chayennes sont les plus grands, les plus beaux, les plus intelligents des Indiens du nord-ouest. Cavaliers et guerriers indomptables, ils ont longtemps tenu tête aux grandes tribus des Dâkotâs, des Pieds-Noirs et des Pânis; ils ont généralement eu de bons rapports avec les blancs. Aujourd'hui leur tribu est très dispersée. Le plus grand nombre habite une réserve

dans le Montana, où ils sont devenus cultivateurs et font de grands progrès; d'autres, alliés des Arapahos du sud, ont été transportés sur le Territoire Indien; enfin, quelques guerriers, qui avaient suivi les Arapahos du nord dans leurs expéditions, sont restés avec eux sur la réserve du Wind-River.

M. Roberts me disait que dans l'évangélisation des Indiens, il rencontrait des obstacles de toute sorte, non seulement à cause des superstitions, des vices et des défauts des sauvages eux-mêmes, mais encore à cause de l'influence fâcheuse qu'ont trop souvent sur eux les soldats et les colons. Toutefois, il ne se décourageait pas, et disait même qu'il préférait travailler parmi les Indiens que parmi les

Nègres, plus faciles à émouvoir, mais plus inconstants. « Les Nègres, disait-il, sont des enfants; les Indiens sont des hommes. »

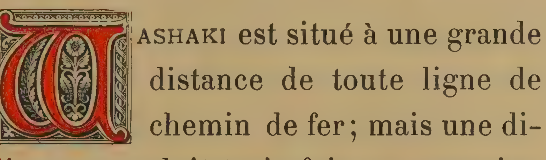
Depuis lors, le gouvernement des États-Unis, désireux de réparer les injustices dont les hommes blancs se sont rendus coupables envers les Indiens, a pris des mesures énergiques pour civiliser les tribus du nord-ouest, et tout porte à croire que la question indienne sera promptement résolue d'une manière satisfaisante.



CHAPITRE XIII

De Washaki à Green-River

CONCLUSION



Washaki est situé à une grande distance de toute ligne de chemin de fer; mais une diligence conduit trois fois par semaine à la station de Green-River, sur la ligne du *Central-Pacific*.

Pressé par le temps, je dus me résoudre à la prendre, malgré le prix

exorbitant du transport (cent vingt-cinq francs pour quarante lieues environ), dès le lendemain de mon arrivée à Washaki.

Une diligence, dans les monts Rocheux, n'est qu'un chariot de montagne attelé de deux chevaux, où il n'y a même pas de sièges, si ce n'est une place à côté du cocher. La nôtre, où nous étions trois voyageurs, était en outre en fort mauvais état, au point qu'il nous fallait la réparer à chaque relai. Le cocher était encore plus misérable que la voiture. Ce pauvre homme, s'étant égaré dans la neige pendant l'hiver précédent, avait eu les membres gelés : il avait perdu un pied, les orteils de l'autre et plusieurs doigts. Malgré cela il continuait à travailler ; mais il fallait l'aider

à monter sur son siège et à en descendre.

Le chemin que parcourt ce singulier véhicule, n'est pas non plus semblable aux grandes routes de France : à vrai dire, il ne diffère pas beaucoup de celui que j'avais suivi depuis le Bighorn, et plusieurs fois il traversait des torrents qui me faisaient penser au Wind-River.

Mais le pays n'est plus désert. On rencontre, de temps à autre, des villages, habités par une singulière population, mélange de blancs, d'Indiens, de Nègres et de Chinois, vivant de l'élevage des bestiaux et de l'exploitation de quelques mines d'argent et de cuivre.

Le voyage dure deux jours et une nuit. Pendant la première journée, la

voiture nous mena au fond de gorges encaissées, de canyons sablonneux où l'on souffrait beaucoup de la chaleur, et où l'on était aveuglé par une poussière rougeâtre que le vent soulevait en tourbillons. On se serait cru en Afrique. Le soir venu, la route montait sur les pentes des monts Rocheux, et la température tombait rapidement au-dessous de zéro. Il nous restait à franchir la ligne de partage, pendant la nuit, à 2,000 mètres de haut!

Or, nous étions trois voyageurs, un montagnard, un soldat malade et moi, et il n'y avait place que pour deux personnes derrière le siège : il fallait absolument que l'un de nous prît place à côté du cocher. Il eût été cruel d'y mettre le soldat : l'autre voyageur et

moi, nous résolûmes de prendre ce poste à tour de rôle. Mon compagnon prit la première moitié de la nuit, de six heures à minuit; j'eus la deuxième. J'étais bien enveloppé d'une peau de bison et de plusieurs couvertures; et pourtant, jamais de ma vie je n'ai eu si froid, pas même quand je couchais sur la terre nue dans les Mauvaises Terres! Je m'endormis, quoique je n'eusse pour m'appuyer que la barre de fer du siège, car on finit par s'habituer à dormir toujours et partout; mais quand je m'éveillai le matin, j'étais raide comme un bâton, il fallut me faire descendre du siège à la station de *Big-Sandy*, et je fus une bonne demi-heure à me réchauffer.

La deuxième journée ne fut guère

qu'une répétition de la première. Le soir, nous arrivions à Green-River. C'était la fin du voyage.

Certes, tout n'avait pas été rose pour moi dans cette exploration des montagnes Rocheuses; et pourtant, le croirait-on? quand j'aperçus au loin une locomotive, emblème de la civilisation, j'éprouvai un sentiment d'indéfinissable tristesse. Ah! c'est qu'elle avait bien son charme, cette existence aventureuse, cette vie dans la montagne, avec ses dangers, ses souffrances et ses angoisses, mais aussi avec ses grandes beautés naturelles, ses fortes émotions, et la rude hospitalité de ses sauvages habitants. Et aujourd'hui même, si je n'étais pas marié, je ne songerais pas sans esprit de retour aux monts Sho-

shones et aux Mauvaises Terres du Wyoming; mais si j'y retournais, j'emporterais un fusil.

Le reste de mon voyage, mes chers jeunes amis, ne vous intéresserait probablement pas; je n'ai donc plus qu'à prendre congé de vous. Peut-être une autre année, si Dieu nous prête vie à vous et à moi, ferons-nous ensemble une autre excursion dans un pays différent.

En attendant, recevez mes meilleurs souhaits, et l'assurance de toute ma sympathie. Adieu.



Table des Matières



Paris. Imp. Lievens. — Usine à Saint-Maur (Seine).